

**U N I V E R S I T É D E
S H E R B R O O K E**

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DÉPARTEMENT DE SERVICE SOCIAL

***LA SOCIALISATION MASCULINE ET LA PROBLÉMATIQUE DE
VIOLENCE UNE QUESTION D'IDENTITÉ?***

***Recherche exploratoire de récits biographiques d'hommes
présentant une problématique de violence***

ETIENNE GUAY B.Sc.

AOÛT 2008

**Mémoire présenté à la Faculté des Lettres et Sciences
Humaines en vue de l'obtention du grade de Maîtrise (M.S.S) en
Service Social, cheminement de type recherche**



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 978-0-494-42964-8

Our file Notre référence

ISBN: 978-0-494-42964-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Composition du jury

LA SOCIALIZATION MASCULINE ET LA PROBLÉMATIQUE DE VIOLENCE UNE QUESTION D'IDENTITÉ?

***Recherche exploratoire de récits biographiques d'hommes
présentant une problématique de violence***

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

- Esther Montambault
- Michèle Vatz-Laaroussi

Roch Hurtubise, directeur de recherche

**DÉPARTEMENT DE SERVICE SOCIAL,
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES**

Résumé du mémoire

La présente étude explore l'articulation entre la notion de socialisation et le concept identitaire. La première intention à travers l'exploration de ces deux notions est d'aborder la problématique de la violence telle que vécue par les hommes. De fait, l'approche compréhensive de la présente étude mise sur le sens que ces derniers font de leur histoire et de leurs actions. Ainsi, à travers leurs témoignages, recueilli par le biais d'entrevues semi-dirigées réalisées en intégrant une approche biographique, se dégage une compréhension du phénomène de la violence. Cette dernière est le reflet d'un contexte, d'une identité ainsi qu'un mode relationnel privilégié. À travers les récits apparaît une vision du changement et des réflexions en ce qui concerne l'accompagnement social réalisé auprès d'hommes présentant une problématique de la violence.

Mots clés : violence, socialisation, identité, homme, masculinité, honte, colère, agressivité

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	4
AVANT-PROPOS.....	5
INTRODUCTION.....	9
L'histoire de Paul.....	9
Effectuer un changement? Oui mais.....	10
☞ CHAPITRE 1.....	13
CONSTRUCTION THÉORIQUE TRIPARTITE.....	13
1.1 La violence, un comportement.....	14
1.2 Violence et socialisation.....	18
1.2.1 Une socialisation différenciée.....	22
1.2.2 La socialisation masculine.....	24
1.2.3 La honte et la socialisation masculine.....	29
1.2.4 La socialisation violente et la honte.....	31
1.2.5 La socialisation violente, l'homme objet.....	35
1.3 L'identité.....	37
1.3.1 L'hypermasculinité... séquelle d'une socialisation violente et de la honte?.....	38
1.3.2 L'hypermasculinité, un construit social.....	40
1.3.3 Une construction identitaire qui se réalise à la marge.....	44
1.3.4 L'hypermasculinité, une réponse et un rapport au contexte.....	46
☞ CHAPITRE 2.....	50
PROBLÉMATIQUE DE RECHERCHE.....	50
2.1 Les objectifs de la recherche.....	51
2.2 Les hypothèses de recherche.....	51
2.3 Pertinence sociale et scientifique.....	52
2.3.1 La pertinence sociale.....	52
2.3.2 La pertinence scientifique.....	53
☞ CHAPITRE 3.....	56
MÉTHODOLOGIE.....	56
3.1 Échantillonnage.....	57
3.2 Le recrutement.....	61
3.2.1 Phase passive (avril à septembre 2007).....	62
3.2.2 Phase Active (septembre à novembre 2007).....	64
3.2.3 Les sujets.....	65
3.3 Outil de collecte de données.....	66
3.3.1 L'utilité des entretiens qualitatifs en recherche?.....	67
3.3.2 L'approche biographique / récits de vie.....	68
3.3.3 Une analyse thématique des données.....	71
3.3.4 Construction théorique espérée de l'analyse thématique.....	73
3.3.5 Séquences d'application de l'analyse thématique dans le cadre de cette recherche.....	74
3.4 Considérations éthiques.....	76
☞ CHAPITRE 4.....	79
ANALYSE DESCRIPTIVE : PORTRAIT DES SENS ET DES MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE.....	79
4.1 De la méfiance à la violence... l'adaptation à un contexte social qualifié comme hostile.....	80
4.2 Le phénomène de groupement et l'amplification de la violence.....	84
4.3 Dimension utilitaire de la violence.....	86
4.4 La violence et la colère, la place de l'affect.....	90
4.5 Violence réalisée auprès des femmes.....	93
4.6 Le sens et l'organisation de la violence et les hypothèses de recherche.....	98

CHAPITRE 5	100
LE CONTEXTE ET L'IDENTITÉ	100
5.1 La violence et la question identitaire	101
5.2 Des contextes transitoires marquants	105
5.3 La violence et le contexte familial	109
5.4 L'influence du père et des figures masculines significatives	113
5.5 La perception de la masculinité, une identité adaptée à un contexte?	119
5.6 L'esquisse d'une rupture... une identité en mutation	123
5.6.1 L'appréciation différentielle des coût/bénéfices et une prise de conscience des risques	125
5.6.2 Le changement des pôles de reconnaissance	129
5.6.3 Le changement au plan identitaire	131
5.7 Crise identitaire ou processus ou processus de désengagement	133
5.10 Schématisation de l'analyse : la construction identitaire, un processus évolutif et adaptatif	134
CHAPITRE 6	138
RETOUR SUR LES HYPOTHÈSES	138
6.1 Le sens de la violence et la notion de respect	138
6.2 Le Respect, le contexte et la notion de l'identité	139
6.3 La construction identitaire et la notion d'adaptation	142
6.4 Le processus d'engagement	143
CONCLUSION	147
Enjeux pour l'intervention	148
Retombées des résultats	156
Diffusion des résultats	157
Limites de l'étude	158
BIBLIOGRAPHIE	161
ANNEXES	167
ANNEXE 1.1	168
ANNEXE 1.2	169
ANNEXE 2.1	170
ANNEXE 3.1	172
ANNEXE 3.2	173
ANNEXE 4.1	174

TABLEAU ET SCHÉMAS

Schéma 1.1 : Schématisation du modèle d'analyse de la problématique	49
Tableau 3.1 : Caractéristiques démographiques et sociales des sujets sélectionnés	66
Schéma 5.1 : Schématisation du processus de désengagement	137

Remerciements

La mise au chantier de ce projet de recherche a débuté en mars 2006. Les premières ébauches ont été réalisées lentement mais sûrement. Les orientations originales étaient incertaines, voire même confuses. Il s'agit d'un euphémisme d'affirmer que je suis à des années lumières de l'esquisse du projet initial. Cette douce évolution est grâce à la patience, la générosité et la confiance de Monsieur Roch Hurtubise, qui a su tenir la barre et proposer les lieux à privilégier lorsque le chercheur en herbe ne voyait plus le bout du bateau. Ainsi, c'est avec une franche reconnaissance que j'exprime toute ma gratitude à Monsieur Hurtubise qui, en cours de route, a su éclairer mon passage, mais également m'a offert les outils afin d'ériger la maison au sein de laquelle résident mes connaissances recueillies.

Monsieur Tom Caplan, depuis maintenant près de trois ans, m'a accueilli à l'intérieur d'un contexte professionnel enrichissant et stimulant tant sur le plan professionnel que personnel. De façon particulièrement significative, ce nouveau contexte de travail a servi de laboratoire permettant de « valider » mes réflexions et les notions théoriques recueillies en cours de route.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Nathalie, ma femme, pour son support tout au long de ce projet.

Quelques mentions particulières à ceux qui m'ont généreusement offerts leurs soutien, confiance et disponibilité. Je tiens à remercier entre autre Mario Trépanier de Via l'Anse à Valleyfield, Luc Laforest du Y.M.C.A. de Montréal et Maryo Bellemare, rédacteur en chef de l'hebdomadaire Photo Police, ainsi que toutes les autres personnes qui ont pu contribuer à ce projet.

En terminant, 13 hommes ont accepté de m'accorder si généreusement une heure durant laquelle ils ont fait preuve de beaucoup d'ouverture. Ils ont relevé l'exercice de partager leur vécu avec une belle authenticité. D'ailleurs, quelques-uns racontaient pour la première fois leur histoire et leurs violences. Un grand merci à ces hommes qui ont accepté de participer, sans vous ce projet n'aurait aucune valeur.

Avant-propos

Pourquoi s'intéresser à la violence?

Nous sommes bombardés quotidiennement par la violence sous toutes ses formes. Le bulletin de nouvelles est au fond un sommaire des événements violents qui ont lieu dans le monde. De fait, certains bulletins et quotidiens en font la base de l'information qu'ils transmettent. Jacques Attali mentionne dans une biographie récente intitulée : *Gandhi ou l'éveil des humiliés* : « Jamais la violence n'a été plus menaçante et multiforme qu'aujourd'hui. » (2007, p. 9) Les attentats terroristes sont devenus une banalité journalière... dans la mesure où ils se produisent dans des régions comme l'Irak ou l'Afghanistan. La violence produite à l'international (menaces de guerre, guerres, armements outranciers, etc.) a marqué le siècle dernier, voire même le début du 21^e siècle de par son caractère médiatisé. Nous sommes « informés » et les images que nous recevons ont quelque chose d'irréel, elles apparaissent moins menaçantes parce que ce sont des événements loin de nous.

La violence qui nous touche le plus, est celle qui se produit chez nous et dont nous pouvons difficilement nous dissocier. C'est la violence qui nous interpelle sur notre propre potentiel de violence et sur notre être. En somme, c'est la forme de violence qui, pour un instant, nous impose une réflexion en ce qui concerne le fait qu'il nous est possible de s'identifier à la victime ou pire encore, de nous identifier à l'agresseur. Il est difficile de se croire vulnérable à la violence, de réaliser que l'on n'est pas à l'abri. Parallèlement, lorsqu'un père de famille met fin aux jours de sa femme, de ses enfants et met fin à la sienne par la suite, cette violence nous fait peur à cause du caractère désespéré de cet acte et on peut se poser la question... pourrais-je en arriver à faire cela? La réponse qui reconforte c'est celle qui nous amène à conclure que cette personne désespérée devait sûrement être atteinte d'une maladie mentale. De fait, les médias nous permettent d'éviter trop de questionnements parce qu'ils offrent souvent la

réponse. « Il était en congé de maladie... ». Donc forcément malade! « Il était en dépression ». « Ça c'est une maladie de lâche ou de syndiqué ». En somme, en psychologisant ces manifestations de violence produites dans l'intimité, on arrive avec un succès relatif à se distancer de leur auteur. Bien évidemment, cet effort de distanciation est semblable pour les cas de victimisation, pire encore, parfois on tente de projeter la responsabilité, voire même la faute sur la victime.

La réalité est toute autre, nous sommes fréquemment en contact avec de multiples formes de violence. Qu'il s'agisse de soi, de nos proches, de notre environnement social et physique, la violence s'immisce partout. Il est certes question de degré dans les différentes manifestations de violence, mais nier son existence parce qu'il s'agit d'une « faible » intensité de violence, c'est ouvrir la porte à une manifestation plus grande. Pour illustrer, rares sont les fois où je ne suis pas témoin d'actes de violence lorsque j'observe une cour d'école.

Je m'intéresse à la violence parce qu'elle me fait peur. Je veux comprendre la violence afin d'avoir moins peur. Ma sensibilité m'a toujours rendu plutôt vulnérable à ses manifestations. N'empêche qu'au cours de mon existence, j'ai non seulement été l'objet de violences, j'en ai également été l'auteur. Garçon, la violence était un attribut à développer, à maintenir et surtout, à exercer à l'occasion.

Au début de mon expérience auprès de jeunes en difficulté à l'été '95, j'ai fait du bénévolat auprès d'enfants de 6 à 11 ans. Il n'y a pas une journée passée avec ces jeunes qui s'est déroulée sans violence. De fait, la violence qu'ils exerçaient était effrayante de par son caractère imprévisible, aléatoire et intense. Sans connaître leur histoire, leur passage en unité de vie me permettait de croire qu'elle était différente de la mienne et pouvait sûrement me permettre de comprendre leur comportement. Mon stage en unité de vie m'a permis de raffiner ma compréhension des manifestations de violence, notamment en ce qui a trait à sa subtilité. Je me rappelle avoir souligné, lors de mon bilan de stage,

me sentir mieux outillé pour la lire. Depuis le printemps 1998, les différents postes que j'ai occupés en *Centres Jeunesse* m'ont tous confronté à la violence. J'ai appris à me protéger de ses manifestations et à gérer la colère des autres. Depuis l'automne 2005, j'interviens comme psychothérapeute en pratique privée dans un centre qui se spécialise en gestion de la colère. Dès lors, j'apprends à aider ceux qui tentent de masquer leur impuissance, voire même leur détresse en adoptant des comportements violents. Ce qui m'interpelle au sujet des hommes que je rencontre c'est leur histoire, leur compréhension de leur violence et les similitudes de leurs expériences.

Les hommes arrivent plutôt difficilement à composer avec les émotions qui les mettent en contact avec leur vulnérabilité. Par ailleurs, ce malaise semble également présent du côté des institutions leur venant en aide (Dulac, 2001). De façon générale, les hommes composent avec leurs souffrances par le biais de moyens violents. En effet, cette violence se démarque de par son intensité, indépendamment du fait qu'elle soit tournée contre soi ou contre autrui. Au Québec, les données sur le sujet démontrent que 80 % des suicides sont réalisés par le sexe masculin (Dulac, 2004). De fait, ce nombre est à ce point élevé chez les hommes en raison des moyens plus létaux qu'ils utilisent. Par ailleurs, Keefler (2001) citant (Felthous & Hempel, 1995) allègue que plus de 90 % des suicides et des homicides sont commis par des hommes. Ces derniers se retrouvent également à la tête du palmarès au plan des crimes violents, toutes catégories confondues, ce nombre s'élevant à 88% selon H. Johnson, tiré de Cloutier (2004, p.43). L'alcool, qui est souvent complice de ces actes commis par les hommes, serait également un moyen « masculin » de gérer la souffrance. Pour illustrer, Dulac (1997) citant (Mellinger et al., 1978) chiffre à 87 % le taux de jeunes hommes en situation de détresse qui consomment de l'alcool, comparativement à 8 % chez les femmes dans la même situation. En résumé, chercher à mieux comprendre la socialisation masculine peut permettre d'offrir des pistes de réflexions voire même d'interventions, auprès des hommes qui crient leurs souffrances à travers des gestes parfois aussi dramatiques que

spectaculaires. La « tuerie » du Collège Dawson et celle de l'École Polytechnique ne sont que deux tristes illustrations parmi de nombreuses autres, démontrant le potentiel dévastateur et aléatoire de la violence masculine.

En somme, je m'intéresse à la violence parce que malgré moi, elle a toujours fait parti de ma vie, notamment depuis que j'interviens auprès de clientèles vulnérables. J'ai constaté à maintes reprises l'impact dévastateur de ce « cancer » auprès des enfants, des femmes, des familles et notamment auprès des hommes que j'ai rencontrés. Ces gens ont alimenté ma curiosité et mon besoin de comprendre pourquoi. Je suis et je serai toujours reconnaissant des témoignages généreux des gens auprès desquels j'interviens, qui présentent un besoin d'être écoutés, compris et plus souvent qu'autrement, aidés vers un devenir exempt de violence.

INTRODUCTION

Mon expérience professionnelle, avec les hommes ayant des difficultés au plan de la violence, m'a permis de constater que parfois la représentation qu'ils se font de leurs comportements violents est intimement liée à leur identité personnelle. La violence, sous toutes ses formes, a souvent caractérisé le contexte au sein duquel l'homme a évolué étant jeune ainsi que celui à l'âge adulte. Par conséquent, je souhaite aborder cette problématique en explorant la socialisation de l'individu, afin de mieux comprendre comment s'explique cette propension à la violence. Avant d'explorer de façon plus précise la conception privilégiée de la socialisation, je vous propose quelques considérations cliniques tirées de mon milieu de pratique actuel soit : le Centre de gestion de la colère de Montréal.

L'histoire de Paul

Paul représente les hommes auprès desquels j'offre un soutien psychothérapeutique afin qu'ils puissent cheminer sans sentir le besoin de recourir à la violence. Paul est un jeune homme qui entretient une image de soi à l'effet qu'il n'est pas aimable, qu'il est défaillant. C'est la perception qui se dégage à partir du regard des autres. À la maison, la relation avec son père est conflictuelle, tendue au mieux. Les violences psychologique et physique ne sont pas étrangères à son parcours avant même d'intégrer l'école. Cette dernière, dès le primaire est marquée par un sentiment douloureux de ne pas avoir sa place. L'impression de subir des violences et des humiliations aléatoires et injustifiées, favorise, petit à petit, la construction d'une identité qui se définit en réaction aux humiliations et aux violences subies : « si je me défends pas, je vais me faire écraser. » Il est possible d'entrevoir une idéologie qui se traduit comme suit : « Si je ne suis pas respecté, pourquoi me conduirais-je d'une façon respectable. » Le sentiment d'impuissance, les humiliations subies forgent le

recours à la violence au sein d'un contexte où le regard invalidant est renforcé compte tenu du moyen adopté. Il n'est pas rare de voir le jeune homme chercher désespérément d'autres individus comme lui, avec lesquels il sera en alliance contre les autres ou simplement en alliance. Ce groupement autorise la révolte, offre une légitimité au recours à la violence et valorise cette dernière. En s'inspirant de l'argumentaire proposé par de Gaulejac (1994) dans ***La Lutte des Places***, ce regroupement peut se traduire par une volonté de combattre l'image négative qui est renvoyée par ceux qui sont à l'extérieur et avec lesquels se dressent un rapport défensif. Le groupe devient la famille, le lieu d'apprentissage de la marginalité et de la déviance ainsi que le lieu d'échanges de ressources affectives, identitaires, culturelles, etc. En somme, un lieu où Paul se sent accepté et aimé, un réseau qui l'« accueille » et qui lui donne une place. Cette façon de se construire au plan identitaire ne permet que difficilement la perméabilité de normes, de comportements, voire même des affects qui ne sont pas adaptés à ce contexte, même si ce dernier exerce une pression moins importante à certains moments donnés. Se défaire d'un mode relationnel violent dépasse largement une approche purement comportementale. L'intention de la présente recherche est d'explorer l'identité comme étant le produit d'une histoire et d'un effort individuel à s'adapter à un contexte spécifique.

Effectuer un changement? Oui mais...

La nécessité de changer n'est que rarement le reflet d'une volonté intrinsèque de la part des hommes qui éprouvent une propension à la violence, la demande originant souvent d'une pression sociale quelconque (légale, familiale, du milieu de travail, etc.). Le regard est porté vers l'autre. Les efforts initiaux sont souvent mobilisés afin d'évacuer ou de minimiser leur responsabilité à l'égard des gestes commis. Cet effort ne semble pas indépendant du regard qu'il porte envers les gestes réalisés et du regard d'autrui. La violence est par défaut un phénomène social. Par ailleurs, de toutes les problématiques sociales, la violence est le phénomène qui semble de façon nettement prédominante, susciter l'intérêt

public, ne serait-ce qu'en tenant compte de sa place dans les médias et la culture de masse. La violence est l'un de ces phénomènes qui peut bénéficier d'une approbation quasi généralisée et à l'opposé, être sévèrement réprimandée sous l'œil de l'opinion publique. La violence prend forme au sein d'un contexte et d'une subjectivité individuelle afin de qualifier le geste. La dimension temporelle est d'ailleurs importante afin de qualifier ou non le geste comme étant violent. À cet égard, l'opinion publique et institutionnelle à l'égard de la violence commise auprès des femmes a évolué nettement en l'espace de quelques décennies.

Cette recherche a comme objectif d'explorer les spécificités de la socialisation dans la trajectoire de vie d'hommes présentant une problématique de violence. Un intérêt particulier sera porté aux contingences socialisatrices liées à la construction de « l'identité masculine ». La première partie abordera cette question en trois temps : dans un premier temps, l'objet de l'étude, la violence. Il sera question d'une esquisse au plan sémantique afin de situer cette dernière. Ensuite, le concept de socialisation sera exploré en tant que processus continu permettant à l'identité personnelle de se construire et de s'adapter aux contingences des différents contextes. Une conception de soi qui s'articule entre l'action individuelle et l'influence des contextes. Cette construction théorique terminera sur la dimension identitaire en explorant de façon plus précise comment elle peut amener à une compréhension de la problématique de la violence commise par des hommes. La dimension affective de la violence sera explorée, sans toutefois s'y limiter à travers une perspective qui cherche à examiner son contexte d'actualisation. Sera ensuite présentée la problématique de la recherche afin de positionner le cadre conceptuel en fonction des objectifs et des hypothèses de l'étude. Subséquemment seront explorées la pertinence sociale et la pertinence scientifique de cette étude. Ensuite, il sera question des dimensions méthodologiques respectées dans la réalisation de la présente recherche. Les données recueillies seront présentées en deux temps : dans un premier temps, elles seront présentées de façon descriptive en explorant

quelques thèmes récurrents tirés des entrevues. La présentation de la recherche prendra fin sur un retour sur les hypothèses de recherche et des observations tirées des données. Donc, avant d'aborder les dimensions principales de cette recherche, la socialisation et l'identité, il était important de bien situer au plan sémantique la violence dont il sera question dans le cadre de cette recherche.

CHAPITRE 1

CONSTRUCTION THÉORIQUE TRIPARTITE

Comprendre le sens de la violence commise à travers le vécu et l'histoire des hommes présentant une propension à la violence ne peut se faire qu'en s'appuyant sur une base théorique, permettant de mieux saisir comment ils sont à la fois produits et producteurs de leurs contextes et actions. Ainsi, mieux comprendre à travers le regard des hommes le sens de leur violence impose une réflexion sur le contexte d'actualisation de cette dernière. Il est important de s'attarder au contexte historique et contemporain des hommes que l'on qualifie de violents. De fait, ces hommes qui présentent une propension à se comporter de façon violente sont souvent identifiés comme étant des « hommes violents », selon la conception populaire. Ainsi, la perception qui se dégage de ceux qui sont objets, témoins ou témoignent de leur violence s'inspire plus souvent qu'autrement du comportement pour parler de l'identité de l'auteur de la violence. Donc, le parcours théorique proposé par cette recherche est d'explorer, par le biais de quelques ouvrages, le comportement. Un comportement qui se présente comme une réponse à un contexte. Le comportement est qualifié comme étant violent. C'est une violence dite généralisée, que l'on cherchera à définir à travers ses manifestations spécifiques. Ensuite, il sera question de son rapport au contexte, afin d'explorer la socialisation qui conditionne ou favorise un mode relationnel défensif. Compte tenu de l'intérêt spécifique de cette recherche pour mieux comprendre la violence réalisée par les hommes, une attention particulière a été portée aux écrits traitant de la socialisation masculine. En terminant, compte tenu du souhait de dégager le sens des actions et des contextes à la lumière d'une construction identitaire, qui se traduit par une propension à la violence, sera présenté un tableau généralisateur des notions identitaires s'appliquant aux hommes présentant une telle problématique.

Voyons dans un premier temps la définition adoptée en ce qui a trait à la notion de violence.

1.1 La violence, un comportement

La définition du terme violence pourrait à première vue paraître être une entreprise simple. Cependant la lecture réalisée sur le sujet m'a permis de constater que la violence est une notion polysémique qui prend autant de formes qu'il y a de contextes de réalisation. Parfois, le terme violence semble être utilisé pour désigner un état subjectif ainsi, en apparence un état affectif, voir Monbourquette (2006). Lorsqu'on s'y intéresse en tant que comportement, il n'est pas rare de voir le terme violence s'interchanger avec celui d'agressivité. À cet égard, l'ouvrage maintenant classique de Bach et Goldberg (1980) permet de distinguer ces deux termes comme étant essentiellement une question de degré. L'agressivité peut être vue comme une gamme de comportements qui ne servent qu'à se protéger ou à s'affirmer contre l'abus, la malveillance ou la violence de l'autre, alors que la violence est une transgression de ce droit de se protéger et se traduit par l'agression de l'autre. D'autres auteurs ajoutent la dimension subjective du comportement en ce qui a trait à l'intention de faire du mal (Dufour, 2003). Ainsi défini, le caractère subjectif du comportement dépend notamment de la perception de l'auteur de sa violence. Néanmoins, considérant les propos précédents, la faculté de définir le comportement comme étant violent n'échappe pas au regard d'autrui qui participe à sa construction comme telle. La violence dont il est question ici dépend d'une interaction entre l'auteur et l'objet de cette violence et plus spécifiquement, dans le cadre de cette recherche, elle est de nature interpersonnelle (entre deux personnes ou plus) ou relationnelle. La violence est dirigée vers autrui. L'ouvrage de Proulx et al. (1999) propose trois types de violences chez des récidivistes à l'intérieur d'un style de vie « délinquant ». Les deux catégories qui représentent le plus fidèlement les sujets qui ont été rencontrés dans le cadre de cette recherche sont : « 1) la violence prédatrice d'abord : pour financer leurs dépenses excessives, les

délinquants d'habitudes commettent des vols qualifiés ou mettent sur pied un racket de protection;» (p. 33). La réalisation d'activités délictuelles impose parfois l'adoption de comportements violents afin de protéger ses intérêts. Dans un deuxième temps, les auteurs mentionnent « 2) violence querelleuse ensuite : les luttes pour le pouvoir et le prestige à l'intérieur des gangs donnent lieu à de dures batailles; entre gangs on se fait la guerre; » (ibid, p.33). À cette catégorie je m'autorise à ajouter les violences réalisées entre groupements informels d'amis qui sont plus spontanées et moins organisées dans leurs manifestations. Donc, il est opportun de souligner que la violence dont il est question est commise quasi exclusivement dans l'espace public qui se distingue de celle commise dans l'espace privé (familial ou conjugal). Les formes de violence sur lesquelles cette étude se penchera de façon plus spécifique se limitent à celles dites psychologiques (dénigrer, abaisser, ridiculiser, attaquer l'intégrité personnelle), verbales (intimidation par des menaces, crier) et physiques (agressions physiques : frapper, blesser, dominer).^{*} En s'inspirant du texte rédigé par Brodeur et Ouimet (1999), les acteurs dont il est question dans le cadre de cette recherche se classent en trois catégories : les individus, les groupes (par exemple, les « skin heads » (...), et les collectivités (par exemple, une minorité ethnique (...)) ». (ibid, p. 303). En ce qui concerne la dernière catégorie, il sera possible de dégager des récits recueillis, des allusions à des tensions de nature interethnique se traduisant par des querelles entre différents

* La définition de la violence sur laquelle cette étude se base se distingue de la vision Féministe de la violence masculine particulièrement en ce qui concerne la violence conjugale. Elle ne se propose pas comme étant en contradiction avec cette dernière; cependant, elle ne s'appuie pas sur une vision sociopolitique et structurelle d'un rapport de domination des femmes par les hommes. Il est question, dans cette étude, de violences touchant notamment les hommes dans un contexte social. De fait, ces derniers seront vus comme sujets et objets des violences discutées précédemment. L'expression de ces dernières ne répond pas aux mêmes contingences que la violence qui se réalise dans l'intimité du couple ou de la famille. Par ailleurs, le contexte au sein duquel se réalise le comportement, la réaction sociale et le sens que l'auteur donne à sa conduite sont les trois éléments principaux qui distinguent la violence produite dans l'intimité et celle dont il est question dans le cadre de cette étude.

groupements caractérisés par leur appartenance au plan identitaire à une culture spécifique (anglais/français, hispanophone/Haïtien, etc.).

La violence peut aussi être qualifiée de réactionnelle (Pachet, 1997). Le sens accordé à cette violence est porté par un contexte et une histoire, il s'agit d'un mode relationnel qui est instrumentalisé afin de réagir à une situation perçue comme insoutenable. La violence est alors vue comme un moyen afin de s'imposer, de faire sa place, de s'opposer aux autres, notamment aux représentants de l'autorité (parents, professeurs, policiers, etc.) Dans le cadre de cette recherche, la violence est un outil qui donne accès à un pouvoir, elle est l'action qui traduit l'incapacité de se défendre autrement que par les coups. Les mots échappent au désespoir, la violence est l'expression d'une incapacité de dire ou l'impression de ne pas être entendu. La violence traduit un refus d'accepter le statu quo, une volonté de se distancer de l'autre et/ou de se séparer de sa source de souffrance. L'alcool, la colère, les affiliations, voire même la force physique sont des facilitateurs à l'adhésion à ce mode relationnel. La violence de par son caractère parfois explosif impose une limite subjective entre l'acceptable et l'inacceptable. Elle, comme l'amour, a ce pouvoir de connecter les gens à ce refus. Même seul, cette révolte semble accorder une dimension sociale, elle s'oppose aux « passifs » qui acceptent leur condition et elle s'inspire d'une perception dichotomique entre soi (dominé) et les forces dominantes et malveillantes. En somme, dans l'esprit des gens qui présentent une propension à la violence, elle est un « juste retour » des choses, elle n'est pas aléatoire.

La violence est tributaire d'un sens, d'un contexte et d'une temporalité. Il s'agit d'un concept polysémique qui semble qualifier différents modes relationnels (interpersonnels, économiques, internationaux, symboliques, etc.). Par ailleurs, elle « dépend largement des critères qui sont en vigueur d'un groupe à un autre pour caractériser ce qui est normal ou anormal, sa définition est soumise à cette relativité des espaces culturels. » (Brodeur et Ouimet dans Dumont et al., 1999).

Donc, la définition retenue de ce phénomène social ramène à une dimension contextuelle. Ainsi, un comportement est défini comme étant « violent », dans la mesure où il est identifié comme tel par l'acteur social et/ou son environnement social. Il dépend d'un « processus interactif de construction de cet environnement. » (Boudon et al., 1989, p. 111). Un processus qui repose à la fois sur l'individu et sa « communauté de signification » (ibid, 1989).

En somme, tel que susmentionné, la violence est un concept qui semble être attribué à différentes manifestations qui peuvent rendre difficiles l'analyse de ce phénomène. Ainsi, l'utilisation de ce terme peu parfois porter à confusion compte tenu de l'ambiguïté qui peut entourer la représentation qui lui est attribuée. Par ailleurs, les violences commises au sein d'un contexte de guerre sont multiples mais ne sont pas toujours définies comme telles. Certaines manifestations sont institutionnalisées, d'autres sont réalisées de façon implicite à l'« abri » du regard des institutions. Ainsi, au sein de ce même contexte, les différentes formes de violences commises bénéficient d'une valorisation différentielle selon le regard de ceux qui en sont témoins. Pour illustrer, les viols ou l'exploitation sexuelle des femmes et les violences commises durant les interrogatoires sont monnaies courantes au sein des contextes de guerre. Ces violences bénéficient de normes implicites qui autorisent leurs recours alors qu'officiellement elles peuvent amener à une réaction sociale qui les sanctionne. Considérant qu'il a été possible de situer le comportement, dont il est question dans le cadre de cette recherche, voyons maintenant le contexte.

1.2 Violence et socialisation

L'exploration d'un processus de socialisation dans l'explication des phénomènes « individuels » n'est pas une démarche nouvelle. Durkheim, le père de la sociologie moderne a cherché à comprendre le phénomène du suicide en développant une typologie des formes du suicide à partir d'une construction théorique de la socialisation (Mucchielli dans Cabin et Dortier, 2000). L'exploration du contexte au sein duquel se produit la violence permet de donner sens au comportement et aux acteurs qui à travers des processus de socialisation sont producteurs et produits de ce contexte. Ceci étant dit, voyons dans un premier temps la définition à laquelle adhère cette recherche. Celle qui reflète le mieux la perspective de cette recherche a été formulée par Guy Rocher (1992). Ce dernier définit la socialisation comme suit :

*(...) le **processus** par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socio-culturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs et par là **s'adapte** à l'environnement social où elle doit vivre. (p. 131)*

Cette vision de la socialisation, comme étant un processus, cadre bien dans l'esprit de cette recherche qui s'inspire également d'autres auteurs qui abondent dans le même sens, à souligner les contributions significatives des auteurs suivants : de Gaulejac (1999), (1993), (1996), Kaufmann (2004), Dubar (2005), (2000) et Berger et Luckman (1986). La socialisation est un processus évolutif et continu. Il va sans dire que le processus de socialisation durant l'enfance a une importance capitale pour le développement de la personnalité et sur la qualité des liens que l'enfant tissera avec le monde extérieur. C'est ainsi que l'on présente le processus de socialisation, comme étant composé de deux stades soit la socialisation primaire et la socialisation secondaire.

Le premier stade, socialisation primaire, s'effectue durant l'enfance et est prodigué notamment par les parents et de façon moins importante, par l'école et les pairs. Il est indéniable que la famille occupe une place privilégiée dans la socialisation de l'enfant et cela peut s'expliquer pour trois raisons selon Étienne et al. (1997). La perméabilité et la malléabilité de la personnalité de l'enfant lui permettent d'intégrer les apprentissages issus notamment de son milieu familial et cela, en considération de l'intensité du processus de socialisation et du climat affectif qui rendent l'enfant plus réceptif aux nouveaux apprentissages. L'affirmation explicitée par De Gaulejac (1999) est cohérente avec ce constat à l'effet que « La famille est un lieu privilégié, nécessaire à la constitution du social, à la fabrication de l'être humain et de sa socialisation. » (ibid, p. 102). De plus, il mentionne que « la famille conditionne la façon dont chaque individu s'inscrit dans les rapports sociaux. » (ibid, p. 156)

La socialisation secondaire est marquée notamment par une certaine rupture, en contraste avec une « intégration » plus passive des agents de socialisation caractéristiques de la socialisation primaire. La période transitoire vers cette deuxième forme de socialisation semble se réaliser à l'adolescence, moment durant lequel l'adolescent cherche davantage à construire son identité à l'extérieur de son noyau familial. Rocher (1992) fait appel à la notion d'une « culture des jeunes » pour identifier la signification de ce schème de référence, qui peut certainement s'articuler en confrontation avec le « monde des adultes ». Ici se retrouve divers agents de socialisation, dont les groupes de compagnons, qui peuvent inclure l'apport d'un gang et/ou des pairs du même âge. Cette socialisation secondaire se poursuit de façon continue tel que je l'ai susmentionné. Elle est le fruit de l'intégration de l'individu dans des rôles plus définis, voire une adaptation à des sphères de vie plus spécialisées (père, employé, membre d'une association, etc.). Notons que les identités de l'individu peuvent être multiples et dépendent d'un rapport particulier avec autrui. Cette socialisation secondaire peut être porteuse de ruptures et ne se présente pas nécessairement comme un processus stable tel que pouvait l'être le cas

autrefois. L'individu est amené à se reconstruire à la suite de nouvelles situations de vie, autant familiales que professionnelles, voir Dubar (2005) à ce sujet.

La vision de la socialisation n'écarte pas le fait que l'individu en tant que sujet a toujours une relative autonomie dans ses choix. À ce sujet, De Gaulejac (1993) propose que : « La société ou la famille canalisent les désirs, imposent des interdits, proposent des idéaux collectifs, des modèles d'identification, des systèmes de valeurs et des normes... » (p. 319) Ainsi, la perspective à laquelle j'adhère conçoit que cette capacité d'effectuer un choix « libre et volontaire » n'est pas une action neutre, en ce sens qu'elle subit l'influence de la trajectoire de l'individu. Par ailleurs, tel que soutenu dans le **Dictionnaire critique de la sociologie** (1994): « Les actions de ces sujets (« agissants ») ne peuvent généralement pas être analysées si on fait abstraction des processus d'apprentissage – de socialisation – auxquels ils ont été soumis » (p. 529).

L'individu se construit par rapport à autrui et en relation avec ce dernier. En effet, tel que le propose de Gaulejac (1999), le développement psychique et les processus de construction identitaire peuvent être compris à travers une compréhension de l'histoire de l'individu. L'histoire de ce dernier est le fruit de relations sociales significatives qui ont influencé sa façon de percevoir le monde et d'interagir avec lui. C'est un processus qui est agissant sur les façons d'être, de penser et d'agir de l'acteur social, soutient de Gaulejac. Ainsi se dégage de cette compréhension que la socialisation et les perceptions de l'individu de la « réalité » sociale qu'il vit ne peuvent être comprises qu'en tenant compte de la socialisation antérieure. J'adhère au postulat proposé par De Gaulejac dans son ouvrage intitulé **L'histoire en Héritage** (1999) lorsqu'il stipule que : « L'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet. » (p. 11). Par ailleurs, l'auteur ira plus loin en affirmant que la qualité de nos relations d'aujourd'hui est marquée par celles que nous avons vécues antérieurement. La perspective qu'adopte cet auteur se révèle intéressante de par le lien qu'elle

permet de faire entre les émotions et l'histoire de l'individu. Mosher et Tomkins présentent une approche théorique particulièrement à ce sujet; ils l'intitulent la « Script theory ». Cette théorie allègue que la narration d'événements de vie est un levier de la construction de la personnalité.

The scene is an event in a life as lived, marked by a beginning and an end, organised by at least one affect and its object. A connected set of scenes becomes the plot of a life that we call personality. A script connects and organises the information in a family of related scenes through a set of rules for interpreting, responding, defending, and creating similar scenes. (...) Affect amplifies the psychological processes, such as perception, cognition, and action, within the scene itself. (1988, p. 61)

En somme, l'accumulation de situations données de par leur dimension affective module la vision et le rapport que l'individu entretiendra avec son environnement social.

En terminant, les phénomènes de récursivités sont une dimension de la socialisation qui permettent de mieux saisir le processus de socialisation du sexe masculin. De Gaulejac identifie l'individu comme étant à la fois un acteur et l'objet de la société dans laquelle il agit. De fait, il affirme que :

« Si l'on considère que l'individu est produit par la société on ne peut oublier qu'à son tour il devient « producteur de ce qu'il l'a produit », c'est-à-dire que les individus individuellement et collectivement contribuent en permanence à produire la société qui les a produits. On ne peut donc dissocier l'analyse de la société et l'analyse des individus qui la composent. » (1993, p. 320)

Dans le cadre ma recherche, je m'inspire de la citation ci-haut mentionnée afin d'avancer que l'individu est socialisé à travers ses interactions avec autrui, ce qui aura un impact sur l'environnement social au sein duquel il agit. Ainsi, par l'intermédiaire des milieux qu'il fréquentera, il ne sera pas passif dans son processus de socialisation. Par ailleurs, l'analyse de Kaufmann (1992) s'inscrit

dans le même sens : « Chaque incorporation de geste s'inscrit à la fois dans une histoire personnelle et dans un processus social. » (p. 25)

C'est ainsi que le présent projet de recherche, en se penchant sur la socialisation masculine, retiendra de façon particulière une compréhension de cette dernière, comme un processus de construction de l'identité. La composante affective n'est pas écartée de la compréhension de la problématique; toutefois l'affect n'est pas une dimension sine qua non de la commission de comportements violents. Nonobstant, il est probable que le subjectif et l'émotionnel se situent en continuité avec une trajectoire de vie qui est spécifique à chacun. Voir la personnalité de l'individu comme étant la résultante d'une adaptation à un contexte de socialisation spécifique permet de mieux comprendre le caractère inadapté d'un comportement dans un autre contexte. Considérant l'objectif de ce projet d'exploration de la socialisation masculine, dans sa contribution en ce qui concerne sa capacité productrice de violence, la notion d'adaptation est fort intéressante et sera développée davantage ultérieurement. Toutefois, avant d'aborder cette dimension, portons notre regard sur les spécificités de la socialisation masculine.

1.2.1 Une socialisation différenciée

Le processus de socialisation n'est pas un phénomène neutre, il répond aux contingences d'un contexte au sein duquel l'objet de la socialisation doit apprendre à s'adapter. Une différenciation en ce qui a trait à la socialisation selon les sexes est un phénomène considérablement documenté. L'objectif de cette section n'est pas d'aborder cet état de fait, mais plutôt d'examiner comment s'articule cette réalité pour le sujet qui nous intéresse, soit la socialisation masculine. Ainsi, plus précisément, cette section tentera d'exposer un tableau généralisateur du contexte sociosexuel de la socialisation masculine. L'identité sexuelle est un construit social. Notre société est composée de contingences sur ce qui correspond ou non aux sexes masculin et féminin. De fait, l'extrait de

Goffman (1977) tiré d'un ouvrage de Marc Préjean illustre bien ce propos : « (...) le sexe est à la base d'un code fondamental avec lequel s'accorde l'élaboration des interactions et des structures sociales, code qui établit également les conceptions que les individus se font de leur nature humaine » (Préjean, 1994, p. 43) Par conséquent, on reconnaît chez un et l'autre sexe une série d'attributs sexués distincts, voire polarisés. J'invite le lecteur à consulter les caractères recensés par Préjean, en ce qui a trait à ces qualités antipodiques, et qui sont insérés à l'annexe 1.1. Préjean souligne le potentiel contraignant de ces catégories sur les individus. De fait, dit-il : « Dès le commencement de leur vie, les personnes qui sont classées dans la classe des hommes et celles qui sont classées dans celle des femmes, reçoivent un traitement différent, acquièrent une expérience différente, se réjouissent ou souffrent différemment en rencontrant des attentes sociales différentes. » (ibid, 1994, p. 51) Le sexe, comme l'auteur le suggère, est à la base de notre identité. Ainsi, l'auteur propose que cette socialisation différenciée est régulatrice et inhibe l'identité réelle, voire naturelle de l'individu. J'éprouve quelques réserves par rapport à ce constat, parce qu'à la limite tout individu est un être social qui répond d'une façon ou d'une autre à des contingences qui sont socialement déterminées. Libérer la personnalité cachée ou naturelle porteuse de « capacités potentielles » est un exercice, à mon humble avis, « socialement » impossible. Nonobstant, en ce qui concerne la présente étude, sa thèse soutient le fait qu'il existe une différence fondamentale entre la socialisation masculine et la socialisation féminine. Donc, cette socialisation différentielle est productrice de l'intériorisation de valeurs, d'attitudes et de comportements qui sont spécifiques à un ou l'autre des sexes (O'Neil, 1982). Bien entendu, tel que nous l'avons discuté, la pression de se conformer à ces rôles socialement construits est notamment la responsabilité des agents de socialisation que nous avons identifiés. Les normes sociales qui construisent un homme et une femme sont différentes, notamment en ce qui concerne la relation au pouvoir (la femme est souvent désavantagée à cet égard) et l'expression des émotions. Ainsi, tel que l'avance Messerschmidt (2000) et Brickell (2006), la masculinité et la féminité sont des

construits sociaux issus de rapports relationnels et situationnels différentiels. Donc, considérant la posture que nous venons d'expliciter, voyons maintenant de façon plus précise la particularité de la socialisation masculine.

1.2.2 La socialisation masculine

La socialisation masculine est pour plusieurs auteurs un processus d'apprentissage qui amène l'homme à se situer dans une dynamique de domination (Beauvoir, 1949; Kauffman, 1987; Real, 2002; Hooks, 2004). La préparation à cette propension à un rapport de domination serait socialement construit et polariserait le monde entre les dominants et les dominés. Sans nécessairement adhérer à ce regard dichotomique du monde social, la prise en compte de cette dimension de pouvoir dans les relations humaines est particulièrement pertinente lorsqu'il est question du phénomène de violence. En effet, ce dernier est souvent instrumentalisé afin d'exercer un pouvoir sur l'autre. Par ailleurs, la domination qu'exerce l'homme sur la femme fut considérablement documentée par les féministes et d'autres auteurs concernés par le phénomène, et cette préoccupation est toujours contemporaine. Ainsi, à certains égards, la socialisation masculine selon Hooks (2004) permettrait d'engendrer de petits guerriers, elle qualifie cette socialisation comme étant un processus de mutilation émotionnelle, privant l'homme d'éprouver d'autres émotions que la colère. Par ailleurs, Karner (1997), citant Gibson (1990), allègue également que « (...) warrior is a male identity. » (p. 209). Le sens accordé par plusieurs auteurs à la socialisation masculine semble parfois dépourvu de nuances. On sent parfois une charge émotive, qui se rattache au vécu personnel des auteurs qui est exhibé, afin d'appuyer les propos. L'exercice s'avère toutefois intéressant parce qu'il permet de porter un regard articulé et documenté sur une socialisation masculine qui répond, de façon plus précise, selon des contextes à des contingences qui favoriseraient chez l'homme un appauvrissement de la diversité d'expression affective. Cette coupure serait plus marquée au plan des émotions qui se rapportent à sa vulnérabilité. Une attention particulière sera portée à

l'articulation entre cette socialisation « spécifique » et sa répercussion au plan relationnel et en terminant, il sera question de l'exploration de la dimension violente d'une socialisation caractérisée par la présence de multiples formes de violences.

L'inhibition au plan de la diversité de l'expression de l'affect serait une conséquence de la socialisation masculine que plusieurs auteurs identifient comme étant au cœur de la problématique de la condition masculine. Cette coupure émotionnelle nuit à la création de relations intimes dit-on (Real, 2002; Dulac, 2003; Hooks, 2004). Dulac (2003) considère que ce processus de coupure au plan émotionnel débute dès la socialisation primaire. Ce déficit fait qu'il est difficile pour l'homme d'identifier ses propres émotions et de repérer celles des autres, notamment lorsqu'il s'agit d'éléments se rapprochant aux sentiments de vulnérabilité et/ou de faiblesse. Ce processus se poursuivrait durant la socialisation secondaire. La construction de l'identité masculine serait un processus qui permettrait davantage d'identifier ce qui est proscrit, mais ne permettrait pas de façon aussi limpide de connaître les comportements qui sont à adopter. Parfois même, les attentes ne sont pas clairement définies, voire même contradictoires. Par exemple, le milieu familial et les pairs peuvent valoriser la contre-attaque violente quand un jeune est victime de violence, alors que l'école peut sévir durement sur de tels comportements. Citant Tremblay (1998), Dulac (2001) observe que les garçons seraient plus vulnérables aux pressions de se conformer aux contraintes imposées aux hommes, d'adhérer aux rôles masculins traditionnels. Au plan émotionnel, les lectures réalisées vont toutes dans le même sens, à l'effet que les moyens en place pour assurer l'observance de ces rôles font preuve d'une certaine cruauté. On qualifie ce processus comme en étant un de traumatismes normaux « normal traumatisation » (Real, 2002) et (Hooks, 2004), extrêmement anxiogène (Dulac, 2001). La socialisation masculine serait caractérisée par sa « nature » violente. De fait, c'est un processus parsemé d'épisodes violents qui cherche à assurer que la distinction entre ce qui est qualifié de masculin et ce qui est qualifié de

féminin demeure nettement identifiable. Par ailleurs, Dulac (2001) affirme que des « (...) études récentes indiquent que les hommes sont plus sévèrement punis que les femmes lorsqu'ils adoptent un comportement qui dévie du rôle prescrit socialement. » (p. 19). Ainsi, lorsqu'il est question de la socialisation masculine, la violence est instrumentale à deux niveaux : dans un premier temps, elle sert à modeler l'identité masculine et par la suite, elle permet d'exercer sa masculinité. Comme le soutient Karner (1997), l'agressivité est un outil qui permet de préserver sa masculinité. De fait, dit-elle, la masculinité dans certains contextes est synonyme de violence et de domination. Paradoxalement, malgré que cette socialisation soit le fruit d'un contexte et qu'elle soit adaptée aux contingences de cet environnement social, on observe que plus l'homme est assujetti aux rôles masculins, plus il semble souffrir de cet état par diverses conditions telles le suicide, l'alcoolisme et l'agressivité (Dulac, 1992). En somme, c'est un mélange de douleurs (pain) et de colère qui se conjugue afin de produire un homme. (Hooks, 2004)

Ainsi, nous remarquerons que le processus de socialisation et le rapport aux affects ne sont pas des phénomènes indépendants. L'identité de l'individu à travers l'effet baliseur des contingences socialement déterminées forgera le rapport que l'individu entretiendra avec autrui. Ce rapport socialement déterminé sera coloré par l'affect, qui lui aussi est le produit de l'historique de l'individu. Ainsi, l'émotion est un construit social (De Gaulejac, 1996) et (Dulac, 2001). Tel qu'explicité précédemment, la construction de la masculinité et des émotions ne font qu'un dans la compréhension de la socialisation. Les propos de Dulac sont très éloquents à cet égard :

Pour le commun des mortels, les émotions apparaissent comme des phénomènes « personnels ». Les émotions appartiennent à la personne qui les ressent et les expérimente. Mais la « construction » des sentiments s'effectue suivant un processus conditionné par des indicateurs internes (physiologiques et psychologiques) ainsi que situationnels. Il s'agit d'un processus également déterminé par des facteurs externes, comme des règles d'une société qui façonnent,

organisent et régissent les émotions de même que leur mode d'expression. (2001, p. 120)

La perception des auteurs cités précédemment dépeint la socialisation masculine comme étant un processus incapacitant, voire même mutilant au plan émotionnel. Je crois que la réalité n'est pas toujours aussi dure... heureusement! La socialisation qui prépare les hommes de demain est tout sauf statique. De fait, à cet égard l'identité dite masculine ne repose plus sur les mêmes assises qu'autrefois, donc les contingences évoluent à la diversité qui caractérise la nouvelle réalité sociale de l'expérience masculine. La masculinité semble se caractériser de plus en plus par une pluralité de dispositions. Donc, tel que mentionné auparavant, les propos des auteurs cités ci-haut sont des indicateurs d'enjeux sociaux qui sont toujours influents, mais qui doivent être considérés avec les nuances qui s'imposent.

En gardant à l'esprit le concept discuté précédemment et tel que développé dans la problématique, la masculinité est un construit social qui répond à des contingences spécifiques Messerschmidt (2000), Mosher et Tomkins (1988), Hooks (2004), Real (2002) et Dulac (1993, 2001, 2003). Donc, la socialisation masculine ne permettrait que d'exercer des comportements qui sont cohérents avec la représentation sociale de la masculinité. Tiré de la problématique, la présente recherche retient quatre dimensions associées à cette dernière. Beauvoir, 1949; Real, 2002; Hooks, etc. présentent la socialisation masculine comme une préparation à entretenir un rapport de pouvoir du type **dominant / dominé** avec autrui. L'expression de la domination prend plusieurs formes. Cette recherche retient : l'intimidation, la violence (verbale, psychologique et physique), l'humiliation et le regroupement avec d'autres pairs. **L'inhibition des affects** est une autre dimension de la socialisation masculine largement documentée par Dulac (1994, 1997, 2001, 2002, 2003) et d'autres auteurs. L'inexpressivité des émotions ne permettrait à l'homme que d'exprimer la colère en situation de vulnérabilité. Cette dimension se rapporterait notamment à une difficulté de la part de l'homme d'exprimer la gamme de sentiments rattachés à la

peur, la tristesse, les blessures et la honte. (Voir tableau des émotions à l'annexe 1.2) La socialisation masculine baliserait les comportements, les émotions et les attitudes qui sont jugés comme étant cohérents à une identité masculine. Ainsi, la construction de la masculinité répondrait à des **forces contraignantes**. (Dulac, 2001) Ces dernières sont caractérisées par les humiliations et les violences subies qui délimitent ce qui serait socialement acceptable de ce qui est socialement inacceptable. La peur de subir une humiliation potentielle ou le fait d'être témoin d'une humiliation illustre les forces contraignantes de la socialisation masculine. La dernière dimension retenue de la socialisation masculine est ***l'instrumentalisation de la violence***, afin de modeler et d'exercer sa masculinité (Karner, 1997). Dans le cadre de cette recherche, cette dimension renvoie à l'intégration, la valorisation et l'admiration de la violence dans son quotidien à travers notamment le jeu, les loisirs et ses interactions.

À la lumière des perspectives des auteurs cités ci haut, la socialisation masculine semble bloquer toute forme de manifestations altruistes issues d'une sensibilité exclusive au sexe féminin ou aux représentations dites « féminines ». Ce regard peut paraître peu reluisant, voire alarmiste eu égard à l'impact sur la « personnalité » masculine. Je crois que les propos ne doivent pas forcément, pour ainsi dire, être balayés du revers de la main. Les propos offrent un cadre qui balise la socialisation masculine qui, notamment au sein de contextes spécifiques, peut exacerber des traits « typiquement masculins ». Par ailleurs, il est permis de croire que ces derniers pourraient être valorisés différemment compte tenu des contingences contextuelles des milieux donnés (école, quartiers défavorisés, etc.).

La section suivante traitera de la place qu'occupent les émotions dans la socialisation masculine, il sera, plus précisément question de l'importance de la honte dans la construction identitaire masculine.

1.2.3 La honte et la socialisation masculine

La honte est une émotion douloureuse (Keefler, 2002; Kaufman, 1985). Keefler (2002) la qualifie même d'émotion socialisatrice de par sa capacité régulatrice, en inhibant les comportements jugés « inadéquats ». Elle est générée en fonction d'une déviation perçue et ressentie d'une norme socialement déterminée. Gaulejac (1996) souligne la centralité du regard de l'autre dans le fait de vivre cette émotion. Kaufman (1985), un psychothérapeute qui s'est longuement penché sur cet affect, propose les dimensions importantes suivantes de la honte : cette dernière peut être éveillée lorsque l'exposition est soudaine et inattendue; l'individu se sent identifié comme étant minable ou petit, il se sent douloureusement diminué à ses yeux et en vertu du regard d'autrui; la honte provoque un sentiment d'être défait et aliéné : pas assez bon pour développer le sentiment d'appartenance; finalement, l'auteur affirme que la déficience ou l'absence est en soi. (Kaufman, 1985)

En ce qui a trait à la honte, la présente étude propose de la considérer comme étroitement liée au processus de socialisation masculine. Par ailleurs, le sentiment de honte peut être le fruit d'humiliations subies ou perçues, tel que le suggère De Gaulejac (1996). En effet, les humiliations subies ou observées ont un impact manifeste chez l'homme. J'expliquerai ultérieurement comment elles s'articulent dans la problématique de la violence, cependant il m'apparaît utile de souligner leur importance dans les problématiques que je rencontre chez les hommes en difficulté. C'est une émotion qui, sans être identifiée aisément chez les hommes ayant des difficultés au plan de la gestion de la colère, est souvent à la source des excès de colère, voire même de rage. L'individu, ayant peur d'être atteint dans ce sentiment de honte, réagit de façon défensive dès que l'on se rapproche de ce sentiment de vulnérabilité.

La honte est un mécanisme de socialisation puissant dans la construction de l'identité masculine. Keefler (2002) soulignera à cet égard que « Shame is a powerful regulator of adolescent peer behaviour » (ibid, 27). L'auteure souligne

que de façon générale, la honte est un agent de socialisation puissant. C'est une émotion qui est à la base d'un rapport de domination et sert donc à renforcer l'autorité de celui qui l'emploie, notamment si celui qui « l'exerce » a un statut plus élevé (De Gaulejac, 1996) et (Keefler, 2002). Ainsi, au chapitre de la socialisation masculine, ce sentiment est instrumentalisé afin de modeler le comportement du garçon. « La honte est un sentiment inhérent à la masculinité parce qu'il est lié à la performance ainsi qu'à la capacité (ou à l'incapacité) de l'homme à résoudre lui-même ses problèmes. » (Dulac, 2001, p. 68). Au-delà du sentiment de compétence, la honte est une conséquence émotionnelle à tout comportement qui dévie de la norme sociale, Keefler (2002), d'où son importance dans la socialisation masculine. En effet, tel que susmentionné, la masculinité impose un certain nombre de comportements et d'attitudes qui sont cohérents avec cette identité. Toute déviation crée une réaction de la part des agents de socialisation soit la famille, l'école, mais tout particulièrement les pairs. La honte, selon Keefler (2002,) serait au cœur de la socialisation masculine, afin de conformer leurs comportements aux contingences de la masculinité. Par ailleurs, même la crainte de ne pas se conformer, de fait ou dans l'imaginaire, aux normes liées au sexe amène les hommes à se soumettre de façon excessive « overconformity » aux stéréotypes masculins, tiré de Pleck (1981) dans (ibid, 2002). Par ailleurs, Keefler (2002), qui cite une étude réalisée par Ferguson, Eyre & Shbaker (2000), souligne que « Men felt more intense shame in situations that they perceived as threatening to their masculine identity. » (ibid, p. 29). Maintenant que nous avons abordé la honte comme étant étroitement liée au processus de socialisation masculine, voyons maintenant comment cette même émotion peut être le fruit d'une socialisation violente et peut amener l'homme à se défendre contre cette émotion par des stratégies adaptatives, dont la violence.

1.2.4 La socialisation violente et la honte

La socialisation violente peut être définie comme étant toute forme de violence (verbale, psychologique, physique et sexuelle), soit directement infligée sur l'objet de la socialisation ou comme témoin, qui sert entre autre à dominer et à humilier. La domination et l'humiliation ont une fonction précise, en ce sens qu'elles sont porteuses d'un message explicite : « Je suis plus fort que toi » et « tu as intérêt de te conformer à mes attentes à moins que tu veuilles revivre un tel épisode ». Klein (1991) définit l'humiliation comme: « (...) some form of ridicule, scorn, contempt, or other degrading treatment at the hands of others. (p. 94). De Gaulejac souligne entre autre que toutes les victimes de violence sont profondément atteintes par un sentiment de honte, voire même d'avoir été salies. « Comme si la douleur physique laissait moins de traces que les séquelles psychiques. » (ibid, 1996, p. 119). L'histoire de David Bisson, un enfant victime de maltraitance de la part de sa mère, évoque bien cette dynamique « honte-violence » qui « emprisonne » autant le tortionnaire que la victime innocente.

Il a été rejeté parce que sa mère ne le désirait pas et qu'elle projetait sur lui le rejet dont les filles mères sont l'objet. En refusant sa honte à elle-même; et plus elle se fait honte, plus elle s'acharne contre lui. Elle transforme cette honte en haine. Plus elle le maltraite, plus elle a honte, plus elle le hait. Dans ce processus de renforcement cyclique, la honte ne fait que s'accroître. La fille-mère qui élève un bâtard devient une mauvaise mère, un parent maltraitant, puis un monstre sadique. À chaque étape, les raisons d'avoir honte augmentent et, corrélativement, le rejet de David est plus extrême. Le silence de l'entourage participe à ce cycle. La réprobation non dite est une acceptation passive de la situation qui laisse la mère face à son objet de honte, impuissante à sortir du système qu'elle a engendré (ibid, 1996, p. 121).

En ce qui concerne la transmission de la violence, certains auteurs soulignent la prépondérance de l'humiliation. Par exemple, la violence paternelle exercée avec le but d'humilier, ou du moins ressenti comme tel, est fortement associée à

des comportements violents ultérieurs (tiré de Dutton (1995) dans Keefler (2002)). Kaufmann (2004) soutient également que le mépris peut provoquer de la rage et de la haine, voire même des éclatements de violence. De fait, depuis que je suis psychothérapeute auprès d'hommes ayant une problématique de violence, l'humiliation subie est souvent abordée et apparaît d'autant plus marquante lorsqu'elle est associée à un profond sentiment d'impuissance au moment où l'homme en était l'objet. La violence engendre la violence parce que celui qui l'a subie est souvent animé par des pensées et des fantasmes vindicatifs d'une violence extrême. Cependant, l'incapacité d'agir auprès de son bourreau fait que l'enfant conjugue à sa colère ce sentiment d'impuissance, qui rend l'humiliation encore moins tolérable.

Karner (1997) traite du processus de socialisation violente de militaires ayant participé à la guerre du Vietnam. Les récits des hommes qu'elle a rencontrés en disent beaucoup sur la socialisation violente et son impact sur l'homme. Tel que le qualifie l'auteure, la dite recherche explore une facette de la socialisation masculine qui se distingue de par sa dimension extrême. Dans un premier temps, Karner explique que le rôle masculin valorisé au sein de cette sous-culture était caractérisé par la force physique et l'agression. Le militaire est socialisé afin de ne pas ressentir d'autres émotions que la rage. Ainsi, ce processus permet aux soldats de ne pas exprimer toute forme de vulnérabilité et de faiblesse. Par ailleurs, Dulac (2003) affirme que « L'homme est obligé de nier ses besoins émotionnels, de supporter la souffrance et éventuellement de faire le sacrifice de sa vie. Certes, pour survivre en temps de guerre, les qualités viriles-agressivité, dureté, stoïcisme, etc.- sont utiles. » (ibid, p.12).

Cette forme de socialisation nous amène à explorer comment elle ouvre la porte à une « capacité » de se comporter de façon violente, notamment lors de situations précises de menace. La construction de l'identité militaire partage une similitude avec les hommes éprouvant une problématique de violence, par le fait que la coupure des autres émotions (plus près de leur vulnérabilité) limite

l'expression affective à la colère. En effet, la pitié et la peur, tel que le souligne Karner (1997), ne sont pas des émotions adaptées à l'environnement social au sein duquel ils doivent effectuer leurs opérations. Ainsi, tel que le mentionne l'auteure : « Anger and rage provided a useful response to the horror and the bewilderment of warfare in Vietnam. » (ibid, p. 225). Malgré qu'ils se sentaient en contrôle dit-elle, par la violence qu'ils exerçaient, ils n'étaient que des objets sous le contrôle d'un conditionnement préalable. (ibid, 1997) Ainsi, elle aborde une notion clé que nous allons approfondir en ce qui concerne cette forme de socialisation, qui se distingue de par sa violence. Karner (1997) qualifie cette forme de masculinité comme étant hypermasculinisée. Ainsi, elle allègue que : « In their pursuit of manhood, these men exceeded the goal and found themselves suspended in a state of hypermasculinity that did not leave them upon their return home » (ibid, p. 230).

Une attention particulière a été portée à la socialisation chez les militaires à la lumière d'un lien probable à explorer entre cette socialisation et ce contexte spécifique et celui des gangs de rue ou regroupement criminalisé. En effet, la violence au sein de ces groupes est souvent un mode relationnel privilégié entre les membres eux-mêmes et entre les gangs rivaux. Pensons aux rites initiatiques qui plus souvent qu'autrement sont composées d'actes de violences commis à l'égard de l'initié ou que ce dernier doit commettre afin de prouver sa loyauté et/ou mériter le respect du groupe. Ainsi, la présente étude portera une attention particulière au phénomène d'affiliation à d'autres pairs présentant une propension à la violence.

En résumé, la particularité de la socialisation violente peut être identifiée dans l'impact qu'elle aura sur l'individu au plan de ses perceptions et de ses comportements. Ainsi, une socialisation violente peut conduire l'individu à se protéger du sentiment d'humiliation qu'il vit par le fruit des actions et des propos de l'agresseur. Se protéger peut prendre la forme d'une sensibilité excessive à tout ce qui se rapproche au sentiment de honte (aux anciennes blessures).

Cette hypersensibilité se traduit par des réactions défensives, voire excessives au manque de respect. En effet, le respect est une norme chèrement sauvegardée au sein de contextes où les gens souffrent cruellement de son absence. Richard Sennet a abordé la notion de respect dans les relations interpersonnelles. Son ouvrage traite notamment de l'articulation de ce phénomène dans les rapports entre les individus, et ces derniers et les institutions. Une dimension retenue de la notion de respect, dans l'ouvrage de Sennett, est celle qui se rapporte au fait qu'entre personnes, le respect se réalise en la capacité de prendre en considération les besoins d'autrui dans ses actions. Ainsi, le respect est réalisé en agissant d'une façon qui est sensible aux besoins d'autrui. Le respect est également le reflet de ne pas agir d'une façon qui compromet l'intégrité personnelle d'autrui. L'auteur accorde à cette notion une valeur quasi économique en démontrant que le respect n'est pas distribué équitablement entre les différentes couches (classes) de populations, ce qui se traduit par le fait de ne pas reconnaître totalement mais subtilement la valeur de l'individu. Kaufmann (2004) traite de cette question en identifiant l'offre de la reconnaissance comme n'étant pas équitablement disponible, notamment pour les couches de la population défavorisée. De fait à cet égard, Wierviorka soutient que « Une des grandes leçons des travaux contemporains sur les jeunes des quartiers populaires passés à l'émeute ou développant la haine, la rage et diverses conduites de violence, notamment à l'école, est que celles-ci traduisent un ressentiment, un sentiment de non-reconnaissance (...) » (Wieviorka, 2004, p. 22) Ce dernier est un besoin universel, mais pas forcément accessible. « Et encore plus nécessaire à ceux qui justement parviennent à l'obtenir le moins. » (Kaufmann, 2004, p.190). Le passage suivant illustre la forme que le manque de respect peut prendre dans un contexte donné :

Quoique moins agressif qu'un affront direct, le manque de respect peut revêtir une forme toute aussi blessante. Il n'y a pas d'affront, mais il n'y a pas de reconnaissance non plus : on n'est pas vu, pas perçu comme un être à part entière, homme ou femme, dont la présence importe. (Sennett, 2003, p. 15)

En somme, la honte et le respect semblent être des notions qui sont étroitement liées compte tenu qu'elles se « mesurent » au regard d'autrui. Le fait que l'individu ait subi des humiliations ou des situations, où il ne se sent pas respecté au plan de l'intégrité personnelle, peut engendrer une identité qui se construit en réaction aux affronts physiques et psychologiques. De fait, il m'apparaît juste de souligner que l'accumulation d'occasions durant lesquelles les hommes entretiennent un sentiment de ne pas être respecté se présente en toile de fond dans leur histoire de vie. Par conséquent s'établirait une identité qui est le reflet de cette « surexposition » à des événements humiliants. Sennett a exploré la honte eu égard à l'impact d'une relation de dépendance avec des institutions venant en aide à des personnes bénéficiant de peu de ressources. Cette inégalité explicite au plan relationnel étant une source importante de honte selon l'auteur. Par ailleurs, ce dernier a notamment traité de la notion de respect et l'abordant, il fait appel à un concept qu'il intitule « doute de soi ». Un état qui favorise chez celui qui en souffre le développement de « mécanismes de défenses » qui semblent similaires à l'impact d'une socialisation violente productrice de honte. Il est opportun de souligner que Sennett, à cet égard, a traité de façon beaucoup plus importante les violences dites « symboliques ».

1.2.5 La socialisation violente, l'homme objet

La socialisation violente traitent de dimensions présentent dans la socialisation masculine, parce que cette recherche adhère au postulat présenté par Dulac (2001) qui allègue que la violence est intégrée (dimension signifiante) dans le processus de socialisation masculine. La socialisation violente, telle qu'abordée dans le cadre de cette recherche, est une forme d'expression de cette dernière. Elle se distingue par l'intensité des violences et des humiliations subies. Elle se rapporte également à un processus de socialisation qui limite les ressources identitaires permettant l'expression de la masculinité à travers des modes moins

violents. Ainsi, en s'inspirant notamment de l'étude de Messerschmidt (2000) quatre dimensions sont retenues dans l'illustration de cette forme de socialisation sont les suivantes : La personne est ***l'objet de violence*** (verbale, psychologique et physique). Cette violence se réalise dans le milieu familial et à l'intérieur du contexte de socialisation spécifique (regroupement valorisant la violence, placement, etc.). Un ***rapport de domination teinté d'humiliations*** (ridiculisé, dénigré, abaissé) s'exerce de façon plus signifiante pour l'individu à travers ses principales relations : parents, voir Mosher et Tomkins (1988) à cet égard, pairs (affiliations avec personnes violentes), enseignantss, policiers, etc. Cette forme de socialisation renvoie également à un ***sentiment d'impuissance*** Keefler (2002) vis-à-vis les violences et les humiliations subies. Cette dimension peut se réaliser tout particulièrement à l'intérieur d'une relation parentale caractérisée par la domination. (Mosher et Tomkins, 1988). Dans le cadre de mon expérience professionnelle auprès d'hommes ayant des difficultés au plan de la gestion de la colère, ces hommes parlent du sentiment de terreur qu'ils éprouvaient envers leur père. La domination s'exerçait à travers la peur. En terminant, la dernière dimension retenue à ce concept est que le ***contexte ne favorise pas l'expression d'affects se rapprochant aux sentiments de vulnérabilité***, notamment la peur (ibid., 1988), la tristesse et la honte.

Voyons maintenant comment ce concept permet d'expliquer comment une forme de socialisation masculine, caractérisée par la violence et des humiliations, peut amener l'homme à s'adapter à ce contexte, en adoptant un mode relationnel violent, voire même une construction identitaire qui se forge par le biais des violences subies et de celles commises.

1.3 L'identité

Cette sous-section traitera sous peu d'une identité spécifique qui est la résultante d'une adaptation aux contingences des contextes explorés et parallèlement l'adhésion à un mode relationnel qui semble privilégier la violence. La notion d'identité est particulièrement importante parce qu'elle est intimement liée à l'action individuelle et collective qui s'enracine au contexte (socialisation). Aborder sommairement l'identité est une entreprise difficile et il est important de préciser que le but premier est d'explorer ces liens entre les deux dimensions traitées subséquentment. Jean-Claude Kaufmann (2004) présente d'une façon particulièrement étoffée une approche théorique qui propose de mieux cerner la notion d'identité. L'auteur suggère sans réserve que l'identité conditionne l'action. Elle servirait comme grille ou filtre de la réalité et susciterait des cognitions (sens/réflexivité) et des affects qui seraient suivis d'un rapport au contexte spécifique (actions). Cette capacité réflexive et notamment, les sensations suscitées par l'environnement auraient un impact déterminant sur le fait de sanctionner l'identité ou le rôle. À cet égard, l'identité est « moulée » en fonction des sensations affectives qui sont ressenties par le sujet. « C'est pourquoi l'univers des affects, des sensations et des émotions est central dans le processus identitaire. De même qu'il ne faut pas séparer identité et action, il ne faut pas séparer identité et affects (ni affects et actions). » (ibid, p. 179)

L'influence du contexte semble être balisée par l'identité, de par la sensibilité propre de l'individu aux ressources identitaires environnantes. Donc, la subjectivité de l'individu serait le reflet de l'identité. L'influence du contexte selon Kaufmann (2004) se traduit par le fait de pousser « (...) à privilégier certains choix identitaires et à rendre d'autres plus improbables. » (ibid, p. 98). C'est particulièrement à cet égard que cette vision de l'identité prend sens dans le cadre de cette étude, parce qu'il est possible d'apprécier l'apport du subjectif et

de l'objectif dans la construction d'une identité adaptée à un contexte spécifique. Dans le cas qui nous concerne, l'homme qui présente une propension à la violence se serait-il bâti une identité afin de composer avec un contexte empreint de violences et d'humiliations? Quel serait le rôle de l'affect dans la construction de cette identité? En terminant, est-il possible de dégager une association entre l'identité et une propension à la violence?

1.3.1 L'hypermasculinité... séquelle d'une socialisation violente et de la honte?

Klein (1991) a identifié une série de réactions possibles découlant de séquelles des humiliations subies. Entre autre, il nomme le suicide, la phobie sociale, etc.-comme étant réactionnels à ces dernières. Deux réactions ont suscité mon attention. Dans un premier temps, il cite la recherche de Spores (1988) qui conclut que : « (...) running amok, serial killings, killing sprees, and other forms of murderous rampages are acts of personal desperation performed by humiliated individuals, almost all of whom are men. » (ibid, p. 108). Je reconnais que cet exemple peut paraître un peu extrême, mais j'aimerais soulever deux aspects de cette affirmation. Premièrement, l'humiliation qui provoque un sentiment de honte et qui amène à se comporter de façon violente semble être un phénomène plutôt masculin. Dans un deuxième temps, force est de reconnaître le potentiel mobilisateur de la honte dans la réalisation d'actions à ce point violentes.

La deuxième réaction m'apparaît beaucoup plus représentative d'hommes présentant une problématique de violence. De fait, ce type d'individus, ayant de la difficulté à gérer leur colère, représente la majeure partie de ma clientèle et semble atteinte de ce qu'elle nomme une « rage humiliée » (Humiliated Fury). L'extrait suivant définit comment se présente cette réaction :

Regardless of whether the rage is turned inward in the form of depression and despair or outward in the form of vengeful

fantasies, paranoia, or sadistic behaviour, those who are driven by such fury almost literally consume themselves – and often others – with rage. (ibid, p.119)

La honte et la colère sont des émotions qui sont intimement liées. La colère dans ce contexte est « symptomatique » d'un sentiment de honte qui n'est pas accessible à l'individu. La colère sert à masquer la honte, c'est une stratégie permettant à l'individu de se défendre contre cette émotion. De nombreux auteurs soulignent le lien étroit qui existe entre la honte et la colère (Retzinger, 1995; Tangney, 1995; Keebler & Rondeau, 2003, Klein, 1991, Kaufman, 1985). L'identité dite « hypermasculinisée » est une adaptation à l'accumulation de situations humiliantes qui ont été intégrées en sentiment de honte. Tel que le souligne Kaufman : «Rage is one of those more spontaneous, naturally occurring reactions often observed to follow shame. It preserves a much-needed self-protective function by both insulating the self against exposure and by actively keeping others away. (ibid, 1985, pp. 74-75). Keebler (2003) permet de faire le pont entre la socialisation masculine, le sentiment de honte et la colère :

The male subculture is founded on action. (Krugman, 1995). Men act and problem solve. Self-esteem is founded on competitiveness, aggression and winning. Aggressive retaliation is the best response to humiliation and shaming by others. They learn early in life to conceal their vulnerabilities to avoid being teased or bullied by their social group. As they are socialized to hide and not to expose their vulnerabilities, they have fewer ways to integrate shame. (Keebler, 2003, p. 30)

Mosher et Tomkin (1988) ont exploré les liens entre les humiliations subies et la formation d'une masculinité hypermasculinisée. Ils ont entre autre identifié l'impact de la relation parentale sur la construction d'une telle personnalité. Ils allèguent que :

Shame over residual distress and fear reverse polarity through counter-action into exciting manly proud over aggression and

daring. The rejecting, cold, and punitive parenting style that follows from the ideology of machismo emphasizes the use of humiliation and contempt to control distress and fear. (ibid, p. 68)

En somme, les parents inhibent toute émotion (peur, tristesse, détresse, etc.) pouvant se rattacher à la vulnérabilité de l'enfant en provoquant chez lui de la honte lorsqu'elle est exprimée. C'est ainsi que ce construit une personnalité qui s'identifie à la violence : « 'A real boy' can be proud of his aggressive and daring counter-action that reduces his distress and fear. (...) » (ibid, 1988, p. 69)

Ainsi, selon ces auteurs, le jeune qui se défend de sa vulnérabilité et notamment de sa honte entretiendra des relations basées sur la domination et la violence, tel qu'en témoigne l'extrait suivant :

Head held high, daring anyone to match his bravery, toughness, and callousness, the young macho celebrates his pride and arrogant contempt for the weak and submissive inferior. Like a warrior, he assumes power, pride, and glory as his entitlement; vanquished reap the fear, distress, and shame that once was his. (ibid, 1988, p. 69)

1.3.2 L'hypermasculinité, un construit social

Kaufman (1993) illustre avec éloquence que les hommes qui adoptent des comportements violents adhèrent à des contingences (normes sociales) rattachées à leur socialisation. Cette dernière limite le champ d'action de l'individu à l'intérieur d'une vision du monde dichotomisée entre « le dominant et le dominé, la puissance et l'impuissance, l'actif et le passif, le masculin et le féminin. » traduit par l'auteur. (ibid, p. 163). L'homme ayant été l'objet d'une socialisation violente ne distingue plus son agressivité de son identité. L'agression est une confirmation de sa masculinité prétend Kaufman.

L'étude de James W. Messerschmidt aux plans théorique et méthodologique a eu une influence importante sur cette recherche. Il a entrepris une recherche qualitative qui a consisté à réaliser des entretiens auprès de neuf adolescents, afin d'examiner leur trajectoires de vie. Six d'entre eux adoptaient des comportements violents. Certains éléments de l'analyse effectuée par le chercheur nous éclairent sur cette masculinité plus encline à se comporter de façon agressive. En somme, l'intérêt pour cette recherche se situe de façon plus précise sur son objectif principal, soit d'examiner la « (...) construction et la formation de masculinités à travers des actions sociales violentes. » (ibid, 2000, p. 14)

La recherche conclut que les comportements violents adoptés par ce sous-groupe font suite à « l'inaccessibilité » d'autres ressources masculines pouvant confirmer leur masculinité. L'étude démontre comment des interactions familiales et des pratiques parentales spécifiques prédisposent à la violence (témoin de violence, abus physique, valorisation de la violence comme étant un moyen de résoudre des conflits). La contribution du milieu scolaire agit de façon différente sur ces jeunes hommes : ce que l'auteur identifie comme étant une **culture de cruauté** fait que certains jeunes, afin de se défendre de leur victimisation vont adopter des comportements agressifs, tout particulièrement si les éléments familiaux contributifs sont présents. La notion intitulée, culture de cruauté, est une notion importante afin de bien saisir l'impact du milieu scolaire sur ces jeunes plus prédisposés à adopter des comportements violents :

Within the peer culture of all schools, boys face verbal abuse for any failure to conform « anything a boy says or does that's different can and will be used against him ». In other words, the culture of cruelty is an interactional environment in which "a boy is tortured away from trust, empathy, and relationship" and participates instead in a world of developing masculinity in which everything he does or thinks will be judged on the basis of strength or weakness it represents: you are either strong or worthwhile, or weak and worthless. (tiré de Messerschmidt, 2000, p. 88 qui cite Thompson (1999))

La recherche me permet de dresser les points suivants au sujet de la construction d'une masculinité qui est caractérisée par la violence, soit l'hypermasculinité :

- ✚ L'identité masculine, de par la contribution mutuelle des milieux scolaire et familial, se construit en s'appuyant sur l'importance du pouvoir masculin, le contrôle sur autrui, et l'utilisation de la violence physique pour résoudre des conflits. La violence correspond à leur masculinité. « (...) the appropriation of physically violent predispositions by each boy as a crucial characteristic of what it means to be a « real man ». » (ibid, p. 83)
- ✚ Quand l'identité masculine telle qu'ils la définissent est confrontée, ils doivent répondre à la menace et cela implique notamment le recours à la violence physique comme moyen acceptable d'éliminer cette menace;
- ✚ Différentes menaces à leur masculinité (*Masculinity challenges*) motivent ces garçons à adopter des comportements violents. Elles sont caractérisées par l'abus des pairs, l'autorité des adultes (parents, enseignants). En somme, ces jeunes se sont construits une identité hypermasculinisée qui ne permet pas l'accessibilité, ou qui est le fruit d'une inaccessibilité, aux ressources identitaires tirées d'une masculinité dite « conventionnelle ». Les moyens non violents permettant de composer avec les menaces ne sont pas valorisés par l'adhésion à cette identité. Donc, la violence et l'insubordination servent de moyens permettant au jeune de contrecarrer les facteurs compromettant son identité. En tenant compte de mon expérience pratique acquise auprès de cette population, il est possible de constater que le fait de ne pas recourir aux autorités institutionnalisées (polices, directeurs, etc.) est une constance chez les hommes qui adhèrent à un mode de vie qui est caractérisé par la violence. De fait, cette dernière est souvent privilégiée lorsqu'ils sont victimes d'actes criminels, notamment une agression

physique. La violence est également une réponse privilégiée au manque de respect.

En s'inspirant de la construction théorique de Becker dans son ouvrage intitulé *Outsiders*, la notion de l'hypermasculinité est examinée à travers un processus de socialisation qui marque l'identité individuelle. Tout comme l'étude de Messerschmidt (2000), la perspective de Becker pour cette recherche s'avère particulièrement importante afin d'explorer le passage de l'individuel au collectif dans la construction identitaire hypermasculinisée. De fait, l'environnement social est vu comme le produit et le producteur de cette identité spécifique et des comportements qui découlent de cette identité. Par ailleurs, Becker (1963) identifie le contexte comme étant d'une importance capitale dans la définition d'un comportement qualifié de déviant ou non. Un parallèle peut aisément être effectué en ce qui concerne la violence. En effet, la réaction sociale à cette dernière dépend largement du contexte. La définition d'un comportement violent, comme étant répréhensible, dépend du regard de ceux qui comptent aux yeux de l'auteur de la violence. Par exemple, la violence dans le sport est souvent valorisée au sein même de ces sous-cultures et souvent également par les partisans témoins de l'acte. La guerre est un autre exemple d'un contexte au sein duquel la violence est valorisée et instrumentalisée. Le phénomène de violence entre gangs rivaux, à la lumière de cette lecture « Beckerienne », peut s'articuler comme étant le fruit d'une différenciation entre eux et nous, qui est amplifiée par un processus de déshumanisation, réduisant l'ennemi à un objet à abattre et à humilier, et envers qui la colère trouve son lieu d'expression.

Becker propose une appropriation graduelle de comportements déviants qui suit une séquence d'étapes. À différents degrés, celles-ci s'appliquent, peut-être, à la compréhension de la problématique de la violence :

- 1) Apprentissage des techniques : la violence ainsi commise permet à celui qui en est l'auteur de pouvoir être plus redoutable dans la réalisation des

ses actes de violence (port d'armes, techniques de bagarres précises, etc.)

- 2) Apprendre les effets perçus et apprendre à apprécier les effets : la colère et la violence pour les hommes hypermasculinisés sont associées au sentiment de puissance et d'excitation psychologique. Mosher et Tomkins (1988) abordent cette dimension de la socialisation de l'homme hypermasculinisé, en indiquant comment il en vient à transformer l'expression de peur et d'évitement de situations produisant la peur, en sentiment d'excitation. Par ailleurs, les auteurs allèguent également que la honte est éliminée afin de ne permettre que l'expression de l'agressivité et l'adoption de comportements à risques élevés (ibid, 1988). Cette notion d'apprentissage peut également s'effectuer à travers le fait d'être témoins d'individus significatifs qui éprouvent ces mêmes émotions et qui sont valorisés dans les actes de violence commis. C'est un goût, tel que le soutient Becker, qui est acquis socialement.

1.3.3 Une construction identitaire qui se réalise à la marge

La notion de carrières déviantes démontre une certaine cristallisation de l'identité, qui prend forme à travers un processus de contre-identification entre la sous-culture et la population en général. Becker (1963) propose que l'individu identifié à cette sous-culture en arrive à croire que tout le monde se comporte de cette façon. L'homme hypermasculinisé prend une posture défensive, voire même offensive, parce qu'il craint l'agression redoutée. La violence est souvent justifiée parce qu'elle est perçue comme nécessaire, afin de composer avec les agressions perçues ou réelles de leur environnement social immédiat. La violence ainsi instrumentalisée est vue comme une nécessité afin de composer avec un monde qu'ils perçoivent comme hostile. Parallèlement, l'identification à une sous-culture peut perpétuer la réalisation des comportements violents, en

lien avec la notion d'Adhésion « commitment » à une structure sociale parallèle, qui dépend de la commission de ces gestes violents. Par exemple, la pression des pairs ou des membres d'un gang peut favoriser la commission de comportements violents parce que le comportement assure un statut au sein de ce regroupement. Ainsi, les gains au sein de cette sous-culture, de la commission d'un geste violent, maintiennent et favorisent la répétition des comportements violents. La réputation et l'admiration des autres membres significatifs au sein de ces sous-cultures sont des puissantes forces mobilisatrices à la commission d'actes de violence. Par ailleurs, Becker aborde une dimension de la construction identitaire dite « déviante » qui sera explorée dans le cadre de cette recherche. Il décrit le "deviant" comme étant une « (...) person who sustains a pattern of deviance over a long period of time, who makes deviance a way of life, who organizes his identity around a pattern of deviant behaviour. » (ibid, 1963, p. 30). Définie comme telle, la déviance, comme la violence croit-on, se rapporte à une dimension sociale dans sa construction au plan identitaire. La réaction sociale, le fait « de se faire prendre », tel que l'affirme Becker dans le processus de l'étiquetage, est une étape cruciale dans le développement et le maintien d'un pattern de comportements. La présente recherche adhère au postulat de Becker, à savoir que la réaction sociale et en l'occurrence le contexte ont un impact plus déterminant auprès de l'individu que les caractéristiques inhérentes de l'individu et/ou de son comportement. (ibid, 1963) Par conséquent, sans que cette recherche traite spécifiquement de sous-cultures de violence, l'adhésion à un sous-groupe organisé, peut-on présumer, a un impact déterminant au plan de la réalisation des comportements violents. Cette dynamique de retrait de la masse et de regroupement auprès de « semblables » doit contribuer sensiblement à la poursuite de la commission d'actes de violence. En effet, l'appréciation de l'homme présentant une problématique de violence peut l'amener à craindre que les moyens pacifiques soient perçus comme étant une façon de céder à l'autre ou de faire preuve de faiblesse. En somme, la présente étude adhère au postulat que l'individu

hypermasculinisé se perçoit comme étant un « outsider », qui cherche à s'affilier avec d'autres « comme lui » et qui se voit comme n'ayant rien en commun avec les « citoyens ordinaires », perçus comme faibles. Par ailleurs, cette opposition à l'égard des institutions et des normes qu'elles représentent traduit un sentiment de ne pas être à sa place à l'intérieur de contextes scolaires, par exemple. Par ailleurs, l'identité du jeune se construit en opposition aux fondements valoriels basés sur l'effort et l'excellence. L'incapacité de s'intégrer prend la forme d'un rejet du système. C'est ainsi que se forge une identité qui s'incarne dans ce qui est à la marge du milieu scolaire, symbolisant de plus en plus leur incapacité à se faire une place. De fait, tel que le soutient Dubet : « c'est en s'opposant au système qu'il construira sa dignité. » (Dubet, 2004, p.43)

1.3.4 L'hypermasculinité, une réponse et un rapport au contexte

L'hypermasculinité peut être vue comme une identité qui répond à une forme particulière de la socialisation masculine, que nous avons qualifiée de violente de par les multiples humiliations et violences qui la composent et qui amènent l'homme à adopter un mode relationnel défensif. L'hypermasculinité identifiée comme une identité inadaptée n'est qu'en réalité le fruit d'un processus de socialisation au sein d'un environnement social perçu comme hostile et menaçant. De ce point de vue, ce type de masculinité est en réalité une identité adaptée et réussie, voire nécessaire à sa survie, psychologique certes, et parfois même à sa sécurité physique.

En terminant, dans ma pratique privée, il est plutôt commun de constater chez les hommes qui éprouvent des difficultés au plan de la violence, d'identifier un moment de rupture, qui se présente comme la fin d'humiliations et de violences subies vécues « passivement », qui prend la forme d'un refus d'être victimes et d'agir, afin de se défendre contre cette victimisation. Cette dernière prend

plusieurs formes, mais dans les récits des hommes rencontrés, la frontière entre l'abusé devenu abuseur est caractérisée par ce refus de subir passivement. Ainsi, tel que l'affirme Camus (1951) dans son ouvrage intitulé *L'homme révolté* :

En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans le sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face à sa limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable (...) (p. 32)

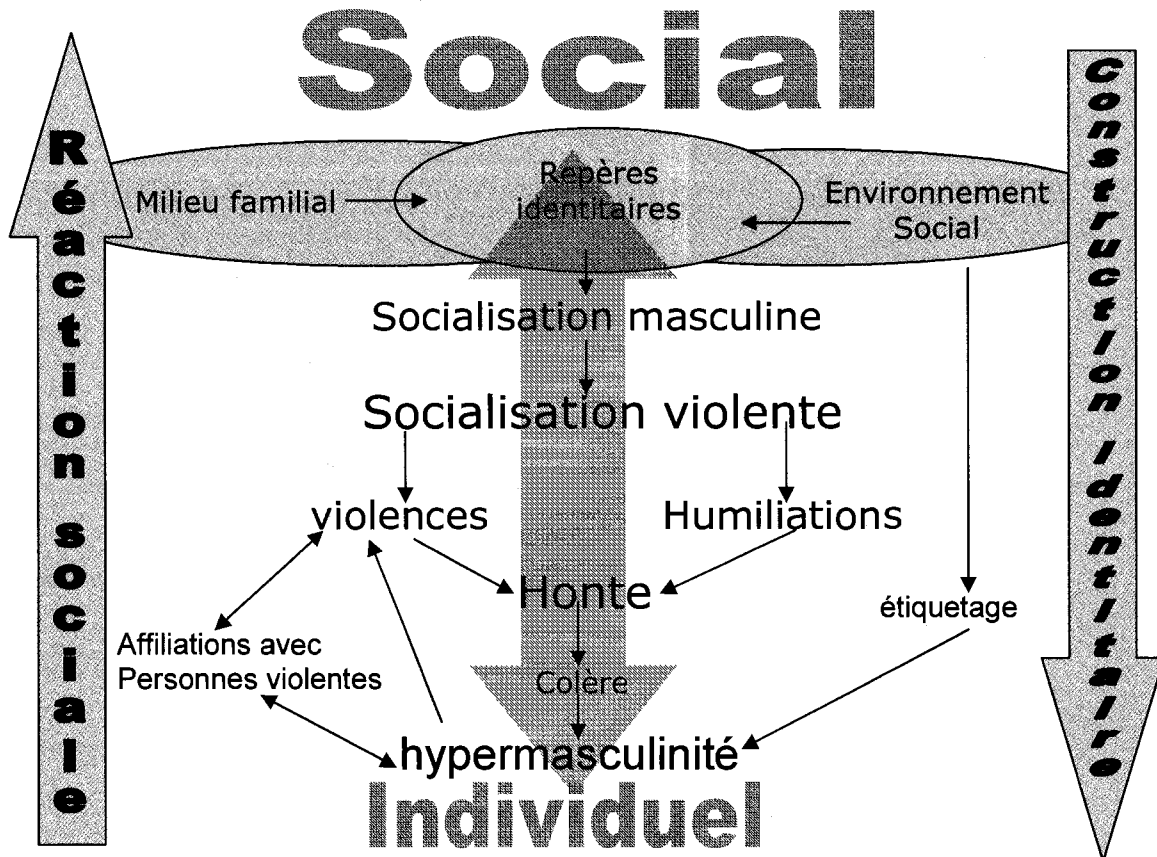
La révolte, au contraire, dans son principe, se borne à refuser l'humiliation, sans la demander pour l'autre. Elle accepte même la douleur pour elle-même, pourvu que son identité soit respectée. (p. 33)

Cette posture se produit souvent durant la socialisation secondaire, soit au moment de l'adolescence où l'impuissance objective est transformée en toute-puissance subjective. Dans le cas qui nous concerne, c'est la différence entre l'enfant vulnérable et le guerrier enragé. Ce dernier en arrive à s'identifier comme étant fondamentalement différent des autres et incapable de faire la distinction entre ses comportements et son être. C'est ici que la notion identitaire prend tout son sens parce que le comportement s'impose comme étant le reflet d'une identité. Ainsi, le sens accordé à la conduite peut s'inspirer de l'image de soi et cette dernière est à la fois « l'œuvre » du contexte et d'une trajectoire. Donc, l'acteur est le produit et producteur d'un rapport spécifique à son environnement social. Ce rapport s'inspire d'un effort réflexif de faire sens du monde qui l'entoure et d'agir en conséquence.

La schématisation de la construction théorique est une représentation de l'inter-influence de l'environnement social et de l'acteur qui se construit une identité en réaction, voire même en opposition à un environnement social caractérisé par des contingences contextuelles qui répondent à des exigences liées au sexe. Des concepts que l'on retrouve dans le schéma, il est possible d'apprécier le

poids du contexte qui semble favoriser une construction identitaire tentant de s'adapter à un environnement social hostile. De cette schématisation il est possible de dégager l'influence centrale de l'affect. À souligner l'influence de la honte qui habite l'individu suite aux violences et aux humiliations. L'affiliation à des pairs qui partagent cette propension à la violence aurait un impact sur l'identité individuelle et concomitamment sur les comportements violents réalisés. En terminant, il était important dans la schématisation de la problématique de représenter comment sont intimement « imbriquées » les contingences objectives du contexte et les représentations subjectives de l'individu de ces dernières.

Schéma 1.1 : Schématisation du modèle d'analyse de la problématique :



CHAPITRE 2

PROBLÉMATIQUE DE RECHERCHE

Cette recherche adopte une posture qui se veut compréhensive du phénomène à étudier. Je tenterai de comprendre à travers les récits de vie des hommes rencontrés le sens qu'ils donnent à leur trajectoire. La démarche se veut essentiellement herméneutique dans l'importance qu'elle accordera à la compréhension du processus de socialisation, qui caractérise les hommes ayant une problématique de violence. Je m'attarderai tout particulièrement à la perception qu'ils se font de leur vécu et de leur problématique. La recherche aura comme base leurs interprétations et leurs représentations du monde qui les entoure. Soulignons que « la connaissance ainsi produite sera alors subjective et contextuelle. » (Girod-Séville & Perret, 1999, p.20). Par ailleurs, toujours tiré des mêmes auteurs, cette tentera de faire ressortir les significations subjectives, telles que vécues par les sujets (ibid, 1999). Ainsi, le but premier de cette recherche, qui transcende tous les autres objectifs généraux, partage des similitudes avec celle qui a été conduite par Messerschmidt (2000). Essentiellement, la démarche que nous allons entreprendre tentera de suivre leurs expériences de vie signifiantes. Comprendre ce qu'ils ont fait et vécu avant d'adopter de façon plus soutenue des comportements violents. L'extrait suivant résume l'intention première de cette recherche : « (...) it is critical to appreciate how adolescent male violent offenders **construct** and make **sense** of their particular world, and to comprehend the ways in which they **interpret** their own **lives** and the **world** around them. » (ibid, 2000, p. 5) (caractère gras ajouté par l'auteur).

2.1 Les objectifs de la recherche

1- **Comprendre** le processus de socialisation des hommes présentant une problématique de violence en explorant leur trajectoire de vie et le sens qu'ils donnent à leur vécu, leurs comportements et le monde qui les entoure;

2- **Explorer** les différentes ressources identitaires, permettant la construction d'une identité masculine rendant l'homme plus sujet à se comporter de façon violente, en examinant leur trajectoire de vie et en se penchant sur la représentation des ressources qu'ils ont au moment présent;

3- **Contextualiser** leur vécu, leur identité et leurs comportements afin de comprendre comment s'articulent l'individu et le social dans la construction et le maintien d'une propension à la violence;

4- **Amorcer** une réflexion au sujet des pistes d'intervention à privilégier, compte tenu des observations tirées de cette recherche et de mon expérience professionnelle.

2.2 Les hypothèses de recherche

- I) La construction identitaire de l'homme présentant une problématique de violence renvoie à un processus de bricolage identitaire entre soi et son contexte de vie. Le processus de socialisation n'est pas neutre, il englobe la réaction sociale du contexte envers les comportements de la personne et, cette dernière en tant qu'acteur social a un rôle actif, voire réactif dans son processus de construction identitaire.
- II) La notion de pouvoir rattachée à la dimension des ressources identitaires a un impact déterminant au plan de la construction

identitaire. Ce bricolage s'effectue en fonction d'un désir d'appropriation de pouvoir, compte tenu des ressources disponibles et accessibles.

- III) La contribution du père ou d'une figure parentale masculine est significative au plan des ressources identitaires contribuant à l'expression violente de sa masculinité. À cet égard, le rôle de la mère serait moindre.
- IV) Les repères identitaires favorisant l'expression de la violence au sein du milieu familial et de l'environnement social (à souligner l'influence de l'association à un regroupement de personnes ayant une propension à la violence) seront perçus comme signifiants, voire majoritaires dans la construction de l'identité masculine pour les hommes présentant une problématique de violence.

2.3 Pertinence sociale et scientifique

2.3.1 La pertinence sociale

Les hommes sont les principaux producteurs de la violence. Paradoxalement, ils sont également les principales victimes de ce cancer social. La violence tel un virus assure sa survie en se propageant d'individu à individu, plus souvent qu'autrement d'homme à homme. L'objet de la violence devient acteur dans l'articulation conceptuelle que nous avons explicitée dans la problématique. L'intention première de ce projet de recherche est d'aborder ce phénomène, afin de mieux le comprendre. Humblement, j'estime qu'il trouve sa pertinence sociale dans cette finalité compréhensive. Un objectif qui, je l'espère, pourra alimenter le désir de comprendre un peu plus la problématique de la violence, autant pour le citoyen ordinaire que pour le praticien social. C'est ainsi que je conçois l'utilité sociale de ce projet de recherche, dans son potentiel d'explorer une dimension

de la socialisation masculine qui rend les hommes plus vulnérables à sombrer dans la violence, comme le fait le toxicomane avec la drogue afin d'éviter la souffrance. Ainsi, il serait souhaitable que cette étude puisse offrir des outils auprès des intervenants de différents contextes de pratique, en contact avec cette problématique sociale. Les milieux, qui à mon avis pourraient bénéficier des retombées de cette recherche, sont notamment les écoles primaires et secondaires, les Centres Jeunesse (de façon plus particulière, les centres de réadaptation) et les centres correctionnels pour détenus adultes. Ces contextes sont affectés par des climats, voire même des sous-cultures où la violence sous toutes ses formes est instrumentalisée dans un processus de socialisation, qui ronge de l'intérieur celui qui en est l'objet ou le conduit à extérioriser ses humiliations subies. Il m'apparaît important de souligner qu'en un an et demi de pratique en gestion de la colère, je n'ai jamais croisé un homme ou une femme qui n'avait pas été l'objet de diverses humiliations violentes au cours de leur vie. À mon avis, une meilleure compréhension de la violence est très pertinente sur le plan social, dans une optique préventive et/ou de sensibilisation. En terminant, la présente recherche, de par la posture qu'elle adopte au plan théorique, n'est pas sans rapprochement à l'une des compétences professionnelles du Référentiel de compétences des travailleuses sociales et des travailleurs sociaux, adopté par l'ordre professionnel en juin 2005. Ce document précise que le travailleur social doit comprendre les enjeux et/ou dynamiques entre les personnes et son environnement. En effet, il souligne l'importance de prendre en compte les « (...) facteurs liés à la personne et les facteurs liés à l'environnement et leur interaction mutuelle (...) » (OPTSQ, 2005, p.12)

2.3.2 La pertinence scientifique

Dans l'élaboration de la problématique de ce projet, je fus étonné de la quasi absence d'études québécoises ayant exploré l'articulation entre la socialisation masculine et la problématique de la violence. La violence masculine est souvent

étudiée eu égard à sa manifestation intrafamiliale. De fait, les études et les récits de pratique traitent davantage de la violence conjugale et de la violence familiale (terme souvent utilisé pour aborder la maltraitance envers les enfants). Claire Chamberland est devenue une personne de référence à cet égard avec son dernier ouvrage **Violence parentale et violence conjugale Des réalités plurielles, multidimensionnelles et interreliées** (2003). D'autres noms tels Rinfret-Raynor et Solange Cantin (1994), Larouche (1987) et Gilles Rondeau, pour ne nommer que ceux-ci, se sont démarqués dans les études québécoises traitant de la violence touchant uniquement la sphère familiale. Dans ma recension des écrits, les chercheurs québécois qui ont abordé la violence masculine présentent un portrait qui privilégie une lecture psychologisante du phénomène (Huard, 1988; Keebler, 2002). Le regard que l'on porte sur la violence est souvent sous le spectre de la « psychologisation ». Ce dernier est défini par Otero (2005) comme une tendance lourde à expliquer « (...) différents phénomènes et épisodes de vie (enfance, adolescence, amitié, sexualité, divorce, (...), etc.) par le biais de leur association directe au domaine de la santé mentale, de la souffrance psychique et du psychologique. » (ibid, p. 6). La posture qu'adoptera ce projet de recherche est d'explorer la violence comme un phénomène social dans ses origines et dans ses répercussions. Ainsi, le regard classique frustrations-agression est écarté dans le cadre de cette recherche. Parallèlement, la vision éthologique de la violence (vision innée du phénomène), dont le scientifique Lorenz est le pionnier, ne sera pas abordée. Au plan scientifique, la présente étude s'inspire d'une approche sociologique qui se caractérise par « La volonté de replacer ces phénomènes dans un contexte plus large dans le but de repérer les déplacements sociologiques qui les rendent possibles. » (ibid, p. 11).

Germain Dulac est un chercheur de renom qui s'est considérablement penché sur la « condition masculine » dans le contexte québécois contemporain. Dans ses écrits, il aborde indirectement la problématique de la violence chez l'homme. De fait, ses écrits présentent l'homme comme étant l'objet de violences à travers son processus de socialisation, plutôt qu'auteur de celles-ci. Par ailleurs, la

vision qui se dégage de ses écrits est très riche au plan de la socialisation masculine et de ses conséquences affectives. (Dulac, 1984, 1994, 2001, etc.)

En terminant, ceux qui ont exploré abondamment la socialisation masculine et la violence sont nos voisins du sud. Peut-être que ce constat n'est pas surprenant, considérant qu'il s'agit du pays industrialisé considéré comme étant le « plus violent ». La pertinence scientifique de cette recherche s'enracine dans un sujet peu exploré au Québec.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE

Le cadre méthodologique de la présente recherche est qualitatif. J'estime que ce type d'orientation est le mieux adapté à la vision à laquelle j'adhère en ce qui a trait à la problématique. Par ailleurs, pour les raisons que je vais expliciter subséquemment, la recherche qualitative m'apparaît être une avenue plus prometteuse au plan méthodologique, afin de répondre aux objectifs de recherche et d'explorer les hypothèses de recherche susmentionnées. Inspirée de Poupart et al. (1997), cette approche me permettra d'approfondir la compréhension du processus de socialisation masculine, tout en examinant le caractère complexe du phénomène de la violence. Cette approche s'avère également utile afin d'explorer le contexte et l'historique au sein desquels les acteurs sociaux agissent. Dans la compréhension des enjeux et des dimensions associés à la socialisation masculine et la violence, je me suis attardé de façon plutôt particulière sur le sens accordé à l'action. De fait, « Un des objets privilégiés de la recherche qualitative est donc le sens que revêtent l'action de la société dans la vie et les comportements des individus ainsi que le sens de l'action individuelle quand elle se traduit en action collective. » (ibid, 1997, p. 89) Ainsi, cette recherche met l'accent sur l'acteur social qui est vu comme étant doté d'une capacité réflexive sur le sens qu'il accorde à ses comportements et à son identité. L'approche qualitative, toujours selon Poupart et al. (1997), serait une voie à privilégier pour ceux qui ont développé une connaissance intime du phénomène à étudier. Ainsi, tel que je l'ai développé précédemment, mes expériences professionnelles m'ont mis en contact avec la violence, les acteurs et les contextes au sein desquels elle s'exerce. Les précautions qui ont été prises dans le cadre de cette recherche s'inspirent considérablement du paradigme constructiviste. Ce dernier s'attarde de façon plus pointue sur le contexte de production des connaissances. Poupart (1993) définit ce concept central dans l'esprit de notre méthodologie comme suit :

Par contexte de production, on entendra tant le contexte social, culturel et historique dans lequel s'effectue l'enquête que les conditions particulières liées au dispositif de recherche telles que les techniques de cueillette et d'analyse des données, les relations existantes entre l'interviewer et l'interviewé et le cadre institutionnel dans lequel se déroule la recherche. (p. 106)

Ayant abordé le cadre général de la présente recherche, voyons maintenant le sens que ces quelques prémisses ont eu sur les stratégies méthodologiques appliquées dans ce projet.

3.1 Échantillonnage

À la lumière de l'approche que je privilégie dans la réalisation de cette recherche et en considération des impératifs méthodologiques auxquels j'adhère, l'échantillon est du type non-probabiliste. Tel que défini par Poupart et al. (1997) le recours à ce dernier s'explique parce que « Cet échantillon ne se constitue pas au hasard mais en fonction de caractéristiques précises que le chercheur veut étudier. » (p. 97) L'échantillon est à cas multiples, compte tenu que les sujets répondent aux contingences liées au corpus empirique défini par le cadre conceptuel explicité précédemment. Conséquemment, l'échantillon est plutôt homogène. L'objectif premier de cette recherche n'est pas de proposer une lecture représentative de la population en générale, mais plutôt d'une population spécifique partageant un certain nombre d'attributs. Par ailleurs, l'échantillon de sujets sélectionnés a une valeur théorique au plan de ma compréhension de la problématique. L'échantillon offre un éclairage en profondeur du phénomène de la violence chez l'homme en explorant différentes sphères, notamment la socialisation, la construction identitaire et la propension à la violence.

Au plan de cet échantillonnage, un des éléments qui a guidé le choix des sujets est que la violence s'exerçait dans les sphères sociales de l'individu. À cet égard, la violence a une dimension sociale en ce qui concerne sa réalisation, sa définition et la construction identitaire de la personne qui l'exerce. L'intention de cette recherche n'est pas d'explorer la violence qui se limite dans l'intimité du milieu familial. Sans prétendre qu'il existe une différence fondamentale entre les deux, les contextes au sein desquels se réalise la violence ont un impact déterminant au plan du regard d'autrui (réaction sociale) et de l'identité personnelle (l'acteur social) voir Suissa (1994) à ce sujet. L'échantillon cherche à atteindre une « diversification interne » de la population à l'étude. Un objectif qui s'explique par la capacité de ce considérant à offrir « (...) un « portrait global » (...) à l'intérieur d'un groupe restreint et homogène d'individus. » (Poupart et al., 1997, p. 155). Cette précaution est particulièrement utile en considération du modèle d'analyse qu'adopte cette recherche. De plus, ce type d'échantillon est particulièrement important dans les recherches dont l'outil de collecte de données se limite à des entrevues individuelles. (ibid, 1997). Voyons maintenant à la lumière des considérants la façon de procéder au plan de l'échantillonnage.

Cette étude se limite à des sujets masculins. Ces derniers présentent une problématique de violence récurrente et persistante dans le temps. Cette dernière s'exerce au sein d'un environnement social donné. La récurrence et la persistance dans le temps de la problématique de violence sont importantes. Les sujets présentent ou présentaient une certaine chronicité au plan de leurs manifestations de violence. Cela permet à ces derniers de se pencher sur le sens de leurs violences, durant des étapes signifiantes de leur socialisation, notamment l'adolescence. Tout individu dont les comportements violents s'exerçaient exclusivement en intimité a été exclu de la présente recherche. De

fait, les hommes qui agissent uniquement de la sorte à l'extérieur de leurs vies conjugale et familiale ont été privilégiés. Cette étude s'intéresse de façon plus précise, pour les motifs susmentionnés, à une violence qui s'exerce principalement dans un contexte social. Les comportements violents ont débuté minimalement durant les premiers balbutiements de la socialisation secondaire, soit à l'adolescence.

Malgré que nos personnes ressources travaillent au sein de contextes thérapeutiques (trois Centres d'aide pour hommes ayant des difficultés au plan de la gestion de la colère), les sujets rencontrés ne partageaient pas tous la caractéristique d'être en lien avec des professionnels offrant une aide quelconque, en ce qui concerne cette problématique de violence. Il a été possible d'avoir accès à des sujets qui ne sont pas impliqués dans une démarche d'aide, par le fait de recruter un certain nombre de sujets par l'entremise de ces clients en démarche thérapeutique par une démarche d'échantillonnage en cascade (boule de neige). En effet, après chaque rencontre, je demandais à l'interviewé s'il connaissait une personne quelqu'un qui pourrait être intéressé à participer à cette étude. L'intention recherchée était d'homogénéiser à la fois l'échantillon et « isoler » la dimension « démarche thérapeutique en cours ». Le souci de privilégier une diversité interne n'est pas sans lien avec le souhait d'atteindre le point de saturation empirique. La définition de ce dernier est tirée d'un texte de Bertaux (1980) qui stipule que ce point est atteint dans la mesure où « (...) passé un certain nombre d'entretiens, le chercheur ou l'équipe a l'impression de ne plus rien apprendre de nouveau, du moins en ce qui concerne l'objet sociologique de l'enquête. » (p. 205) C'est une condition qui est plus facilement atteignable selon Poupart et al. (1997) en s'assurant de construire son échantillon selon les principes d'une « diversification interne ». En terminant, le nombre de 10 à 15 entrevues est souvent mentionné

comme étant la quantité d'entretiens à réaliser afin d'atteindre ce point de saturation (Kvale, 1996) dans Gauthier (2003).

Les milieux ressources au sein desquels j'ai recruté les sujets de cette recherche ont été les suivantes : 1) Le Centre de Gestion de la Colère de Montréal, le 2) YMCA de Montréal et 3) Via L'anse de Valleyfield. Le Centre de gestion de la colère de Montréal est un contexte thérapeutique au sein duquel je pratique en tant que psychothérapeute, auprès d'hommes éprouvant des difficultés au plan de la gestion de la colère. Dans le cadre de ma pratique professionnelle j'offre auprès de ces derniers des séances individuelles et de groupes. Je me suis joint à l'équipe depuis octobre 2005. J'assume actuellement la direction du centre de prévention et de formation qui est annexé au Centre de Gestion de la Colère de Montréal. Ainsi, le fait que je connaisse bien la clientèle de ce milieu de pratique m'a permis d'anticiper qu'un nombre élevé de clients correspondrait aux critères de cette recherche. Considérant que j'exerce en tant qu'aidant auprès du Centre de Gestion de la Colère de Montréal, je n'ai pas, dans le cadre de cette recherche, interviewé des sujets avec lesquels un lien professionnel nous unissait. En ce qui concerne cette précaution, il fut convenu de contacter par téléphone des hommes n'ayant plus de contacts avec le Centre de Gestion de la Colère de Montréal depuis plus de 12 mois. Via L'anse et le Centre de Gestion de la Colère de Montréal sont des milieux professionnels caractérisés par leur petite taille. Le YMCA., situé au cœur du centre-ville, offre des services de sensibilisation en groupe, pour hommes présentant une problématique de violence. L'étendue géographique des personnes qui fréquentent ces lieux (ville, banlieue et rurale) m'a permis de rencontrer des personnes de différents milieux de vie. Pour illustrer, Via L'Anse est situé à Valleyfield, une sous région que je connais bien pour y avoir travaillé pendant (4) ans et reconnue pour sa pauvreté et ses communautés très solidaires (Huntingdon, Ormstown, etc.). En ce qui a

trait aux organismes ciblés soient : le YMCA et Via L'Anse, je n'ai pas véritablement entretenu de liens professionnels avec eux. C'est à travers quelques échanges par courriel et par téléphone, dans le cadre de cette recherche, que j'ai eu l'occasion d'en connaître davantage sur les services qu'ils offrent auprès de la population cible. J'ai connu l'existence de Via l'Anse par l'intermédiaire de jeunes en difficulté, auprès desquels j'intervenais en centre jeunesse, ayant eu recours à leurs services. En ce qui concerne le YMCA, j'ai appris par le biais du Répertoire des services communautaires du Grand Montréal 2002 que cet organisme offrait des groupes de sensibilisation à la violence.

3.2 Le recrutement

Un des défis qui n'avait pas été mesuré avec exactitude fut le recrutement. Cette étape de la recherche fut à certains égards la plus ardue. En effet, il sera possible d'apprécier les efforts soutenus qui ont été réalisés afin de recruter le nombre requis de sujets. Un des moyens utilisés, afin de susciter la participation des hommes présentant le profil recherché, fut d'offrir une somme d'argent compensatoire. De fait, l'offre d'argent fut systématisée dans la présentation de la recherche. Elle n'était pas un élément de négociation et le gain pécuniaire était nommé dès l'introduction sommaire de la recherche. La somme proposée a été uniforme auprès de l'ensemble des hommes approchés. Le recrutement s'est fait en personne et par téléphone. La sollicitation téléphonique s'est effectuée auprès d'anciens clients francophones du Centre de Gestion de la Colère de Montréal. La sollicitation en personne a été réalisée auprès d'un groupe d'hommes anglophones (clients du Centre de gestion de la colère de Montréal), un groupe d'hommes du YMCA et un groupe d'hommes de l'organisme Via L'anse. La présentation des démarches réalisées sera effectuée en deux temps, une phase « passive » et une deuxième phase qualifiée

« active ». La première est principalement caractérisée par le fait qu'aucune somme monétaire n'avait été proposée lors du contact et la sollicitation fut effectuée seulement par téléphone.

3.2.1 Phase passive (avril à septembre 2007)

Dès la troisième semaine du mois d'avril 2007, lors d'une réunion d'équipe, la recherche est présentée à mes collègues du Centre de gestion de la colère de Montréal. Des lettres de présentation destinées aux professionnels et aux sujets leurs sont remises et laissées à leur disposition dans un local réservé aux intervenants.

Au cours de la troisième semaine du mois de mai 2007, le coordonnateur de l'organisme Via l'Anse a été rencontré afin de lui donner un aperçu des objectifs de la recherche et des hypothèses explorées. Il accepte de collaborer au recrutement des sujets et il s'engage à communiquer les informations à ses employés et envisage notamment de remettre aux participants des groupes d'hommes, les lettres qui leur sont désignées. Quelques appels de relance sont effectués, certaines mesures sont appliquées par les intervenants; toutefois elles ne permettent pas de déboucher sur les effets escomptés.

Lors de la deuxième semaine du mois de juin 2007, le rédacteur en chef de l'hebdomadaire Photo Police a été rencontré. Il accepte de consacrer une demi page à la présentation de la recherche. L'article a paru la troisième semaine de juin. Contre toute attente, le moyen s'est avéré non fructueux.

De la fin juin à la mi-juillet 2007, des anciens clients du Centre de Gestion de la Colère de Montréal sont contactés, afin de leur demander de participer à la recherche. Des nombreux sujets contactés, un seul sujet accepte d'être rencontré.

Durant cette même période débute une recherche intensive auprès d'autres organismes oeuvrant auprès d'une clientèle présentant le profil recherché. Un responsable de l'association des services de réhabilitation sociale du Québec (ARSQ) est contacté. Après avoir pris connaissance de l'orientation de la recherche, ils remettent une copie intégrale de toutes les ressources affiliées à l'association. Un bon nombre de ressources sont contactées, la démarche s'avère infructueuse.

Le YMCA est également contacté durant cette période, des communications par courriel sont effectuées. Le coordonnateur des services s'engage à communiquer les informations à ses collègues, après quelques appels de relance, la démarche s'avère également infructueuse.

Au cours de la deuxième semaine du mois de juillet 2007, le directeur de l'organisme Après-Coup situé à Longueuil, qui vient en aide aux hommes, aux femmes et aux enfants, est rencontré. Il s'engage à diffuser l'information à ses collègues et à remettre, avec la collaboration de ces derniers, les lettres destinées aux sujets, aux participants des groupes pour hommes présentant une problématique de violence. La démarche ne donne aucun résultat au plan du recrutement.

Durant la troisième semaine du mois de juillet 2007, après plusieurs communications par téléphone et par courriel, une rencontre est organisée avec le responsable de l'Aumônerie communautaire de Montréal et des activités pastorales du pénitencier Leclerc. Après avoir pris connaissance des informations relatives à la recherche, il s'engage à communiquer les informations à ses collègues et à collaborer afin de recruter des sujets potentiels. La démarche n'a pas porté fruit.

3.2.2 Phase Active (septembre à novembre 2007)

À la lumière d'un bilan « désastreusement » pauvre au plan du recrutement, il a été convenu d'envisager de rémunérer les sujets lors de leur participation à la recherche. Le montant établi est de 30.00\$. Cette phase se démarque par un « reaching out » plus affirmé par le fait d'aller présenter la recherche en personne aux hommes participants aux groupes ciblés.

Dans la première semaine du mois de septembre 2007, quelques anciens clients du Centre de gestion de la colère de Montréal sont contactés afin de leur présenter la recherche et d'explorer leur intérêt à participer à cette dernière. La démarche permet d'obtenir l'accord de quelques hommes qui se montrent intéressés à réaliser l'entrevue.

Durant cette même semaine, la recherche est présentée en personne aux groupes d'hommes anglophones présentant une problématique de violence au Centre de Gestion de la Colère de Montréal. La démarche demeure infructueuse.

Un ancien client du Centre de Gestion de la Colère de Montréal a non seulement accepté d'effectuer l'entrevue, mais à travers un échantillonnage « boule de neige », ce dernier m'a référé à un autre homme, qui m'a lui aussi mis en contact avec un autre sujet.

Lors de la troisième semaine du mois de septembre 2007, le YMCA est relancé et est explorée la possibilité de présenter la recherche en personne aux participants des groupes d'hommes. Le coordonnateur accepte cette proposition et transmet l'information à ses collègues. Le lendemain, la recherche est présentée à un groupe composé de 9 hommes. À la suite de cette prise de contact, trois entrevues sont réalisées!

Lors de la dernière semaine du mois de septembre 2007, la recherche est présentée à un groupe d'hommes de l'organisme Via l'Anse. Cette démarche permet de résulter sur une entrevue.

En résumé, 13 hommes ont été interviewés durant cette phase de recrutement. Des 13, ont été exclus : 1 homme ne présentant pas une problématique de violence et 2 hommes présentaient une problématique de violence qui se manifestait quasi exclusivement dans un contexte conjugal. Une dernière entrevue fut exclue compte tenu que le sujet était intoxiqué au moment de la réalisation de l'entrevue et après avoir mis fin abruptement à celle-ci, l'écoute de l'enregistrement a permis de constater que les propos tenus étaient incohérents.

3.2.3 Les sujets

Donc, des 9 entrevues sélectionnées, 5 hommes sont âgés de 29 à 54 ans et 4 hommes sont âgés de 20 à 24 ans. Ils présentent tous une nette prédominance à se comporter de façon violente en dehors de l'intimité familiale ou conjugale. Trois des sujets peuvent être représentés comme faisant partie d'une minorité visible (deux hommes noirs et un homme arabo-musulman). Des 9 sujets rencontrés, 8 ont présenté à un moment donné dans leur vie une problématique de consommation qui peut être qualifiée d'abusives. La majorité d'entre eux, 6 sur 8 consomment toujours de façon plus « modérée » ou ne consomment que des drogues douces sur une base régulière. La consommation de drogues chez les sujets rencontrés était souvent abusive et échelonnée à travers plusieurs années.

Tableau 3.1 Caractéristiques démographiques et sociales des sujets sélectionnés

NOM FICTIF	ÂGE	SCOLARITÉ	TRAVAIL	STATUT CIVIL	SITUATION DE RÉSIDENCE
Robert	20	Secondaire	École	Célibataire	Avec son père
Christopher	21	Secondaire	Aide soc.	Célibataire	En co-location
Greg	22	Secondaire	École	Célibataire	Avec son père
Nathaniel	24	Secondaire	Ouvrier	Célibataire	Détention
Marc	29	Université	Gestion	Célibataire	Seul
Jean	32	Secondaire	Restaurateur	Célibataire	Avec sa fille
David	32	Secondaire	Aide soc.	Célibataire	Avec sa mère
François	34	Secondaire	Ouvrier	Conjoint de fait	Avec sa femme et sa fille
Paul	54	Secondaire	Aide soc.	Divorcé	Avec sa fille

3.3 Outil de collecte de données

Les entretiens individuels ont été la méthode de collecte de données utilisée dans le cadre de cette recherche. À la lumière de la nature plutôt délicate du phénomène à l'étude, cette méthode s'imposait en raison des forces qu'elle présente au plan méthodologique pour ce type de recherche. Il sera question dans cette section des principaux points qui rendaient cet outil si attrayant dans la réalisation de cette recherche. Ces entretiens ont été réalisés en fonction de l'« approche biographique » ou du « récit de vie ».

3.3.1 L'utilité des entretiens qualitatifs en recherche?

Jean Poupart est l'un des chercheurs québécois qui a largement contribué à expliciter la scientificité des entretiens de type qualitatif dans le cadre de recherches. (Poupart et al. 1997; Poupart 1993; 1983; Poupart, 1979-1980). L'utilisation de l'entretien s'insère dans le courant constructiviste qui inspire la vision à laquelle adhère cette recherche. De fait, « (...) les discours, tant ceux de l'interviewé que ceux de l'intervieweur, sont vus comme une construction de la réalité (...) le discours est envisagé comme étant socialement produit et construit » (Poupart, 1993, p. 95). L'utilité des entretiens dans le cadre de cette recherche a été liée à leur capacité de sonder efficacement les témoignages sur les croyances (le sens) et les pratiques d'une population spécifique (ibid, 1993). Par ailleurs, citant Burgess, Poupart allègue « (...) les conversations spontanées entre les acteurs ou celles suscitées par le chercheur sont considérées comme une ressource indispensable pour interpréter les réalités sociales et comme un outil de recherche fondamental en sciences sociales. » (ibid, 1993, p. 97). Cette recherche a privilégié cette méthode de collecte de données pour sa capacité d'explorer le point de vue, le sens et la signification émotive des acteurs sociaux, de leur réalité sociale et de leurs actions (ibid, 1993). La force de cet outil réside dans la capacité de permettre au chercheur de comprendre et d'interpréter les réalités sociales des sujets rencontrés. Cette étude n'était pas à la recherche d'une vérité ou de faits, mais plutôt de la subjectivité des personnes interviewées. Tel que le propose Poupart (1993), cette recherche considère la subjectivité de ces dernières comme étant la « (...) ressource à utiliser dans la production des connaissances. » (p. 108). D'emblée, il a été écarté la possibilité d'utiliser d'autres outils basés sur l'observation directe pour des raisons de faisabilité, de sécurité, voire même de la pertinence de procéder ainsi dans le cas qui nous concerne. En somme, Poupart et al. (1997) résume l'essentiel des motifs pour lesquels cette recherche a utilisé cet outil :

Il existe finalement une opinion largement répandue dans la plupart des traditions sociologiques selon laquelle le recours aux entretiens demeure, en dépit de leurs limites, l'un des meilleurs moyens pour saisir le sens que les acteurs donnent à leurs conduites (les comportements ne parlent pas d'eux-mêmes), la façon dont ils se représentent le monde et la façon dont ils vivent leur situation, les acteurs étant vus comme les mieux placés pour en parler. (p. 175)

L'entretien s'est réalisé de façon « semi-dirigée ». Les sujets ont été quelque peu orientés dans le cadre de l'entrevue par le biais de quelques thèmes. Les questions ne cherchaient qu'à préciser la pensée et à inviter le sujet à approfondir certains aspects de son discours. Ainsi, sans adhérer à une entrevue purement non-directive, une attention particulière a été accordée à l'idée d'être le moins directif possible dans la réalisation des rencontres. L'intention du chercheur dans l'adhésion à cette précaution est de se coller le plus près possible aux représentations spontanées du sujet et par conséquent, enrichir le matériel produit. Ce type de rencontre est parfois vu comme un moyen d'explorer en profondeur les phénomènes étudiés (Poupart et al., 1997). De plus, Poupart qui s'inspire de Palmer (1928), Becker et Geer (1957) ainsi que Schatzman et Strauss (1973) soutient que « (...) le discours le plus vrai demeure celui qui est le moins affecté par les interventions du chercheur. » (Poupart et al., 1997, p. 198)

3.3.2 L'approche biographique / récits de vie

L'approche biographique a été la formule privilégiée compte tenu de l'objectif premier de cette recherche, soit d'explorer le processus de socialisation des hommes rencontrant une problématique de violence. Cette dimension de la recherche se réfère principalement à une connaissance historique de ce processus. Bertaux (1980) s'est penché de façon rigoureuse sur l'utilité de cet outil dans les études sociologiques. L'auteur aborde entre autre deux dimensions qui font de cet outil un moyen reconnu pouvant aborder le vécu et les trajectoires de vie. À cet égard, les entretiens individuels ont été réalisés en

cherchant à soutirer les faits marquants qui ont eu un impact chez l'individu au plan de la construction de son identité. Bertaux (1980) aborde le niveau de la symbolique des entretiens réalisés qui permettent d'appréhender les valeurs (normes), les représentations (sens, perceptions) et les émotions associées à l'histoire personnelle de l'individu. Vincent de Gaulejac traite de la valeur des événements biographiques dans la compréhension du collectif dans son ouvrage intitulé **Sociologies cliniques**. L'auteur discute même de la signification d'anecdotes parfois en apparences insignifiantes, mais particulièrement révélatrices d'une situation, d'un processus (De Gaulejac, 1993). Dans le même ordre d'idées, de Gaulejac, en se référant à l'histoire personnelle de sujets parlera d'événements déclencheurs où se produit un « basculement » dans la trajectoire individuelle. L'utilité méthodologique de ce concept a été à l'effet de permettre d'explorer des périodes pouvant être identifiées comme des moments de ruptures dans le parcours de la personne (décès, suicide, début de violence, fin de la violence, séparation, etc.) Dans l'esprit de la présente recherche, ces événements signifiants, pouvant avoir une répercussion sur le processus de socialisation des hommes rencontrés, ont été examinés de façon plus précise. Par ailleurs, c'est en considérant ce qui précède, tel que le propose Bertaux (1980), que le récit de vie s'avère utile, afin de donner un sens au passé et en l'occurrence au présent et de permettre aux chercheurs de comprendre le « monde » du sujet.

La recherche de Messerschmidt (2000) s'est basée sur des récits de vie. Cet auteur permet ainsi d'explicitier de façon précise l'utilité de cette approche, afin d'explorer les processus sociaux impliqués dans l'adoption de comportements violents. Plus précisément, l'auteur allègue que « (...) the life history method is particularly relevant because it richly documents personal experiences and transformations over time. A life history records the relationship between the social conditions that determine practice and the future social world that practice brings into being. » (ibid, 2000, p. 16). Cette approche, poursuit l'auteur, permet

notamment de faire le pont entre le social (le collectif) et le contexte historique qui sont intimement liés. De fait, la richesse des récits de vie en recherches sociologiques s'explique par le fait que :

La sociologie n'a plus besoin de se construire contre le vécu, au risque de perdre sa spécificité. Bien au contraire, c'est dans sa capacité à rendre compte de l'existence, de l'affectif, du personnel, qu'elle peut opérer un travail de déconstruction / reconstruction qui semble actuellement nécessaire pour mieux comprendre la complexité des rapports socio-affectifs. (De Gaulejac, 1993, p. 325)

Le mariage de l'approche biographique et de la méthode de collecte de données, soit les entretiens semi-dirigés, s'est avéré une liaison réussie. Tel que susmentionné, en demandant aux sujets les événements marquants de leur histoire de vie en recoupant l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, les questions servant à relancer le récit furent peu nombreuses. Parfois, des questions de clarifications furent posées ponctuellement; principalement lors d'un arrêt de la part de la personne rencontrée ou vers la fin du récit. Cette précaution était prise afin de ne pas interrompre l'élan de l'interviewé lorsqu'il relatait des faits importants et par un souci d'être à l'écoute des éléments rapportés par le sujet. Certains hommes, une minorité, étaient centrés sur les événements signifiants à l'école ou avec leurs pairs et ils accordaient peu d'importance à l'influence familiale. Ce qui fut frappant lors des rencontres est l'enthousiasme avec lequel un bon nombre d'hommes explorait le passé lointain et récent. À cet égard, le respect qui se traduisait dans le fait de s'intéresser à l'autre semblait être un incitatif à parler avec ouverture et générosité des faits marquants de leur histoire de vie. L'entrevue se déroulait en deux temps. Dans la première partie, souvent plus longue, l'interviewé parlait des événements de vie importants de façon chronologique. Les sujets prenaient plus de temps à relater les périodes de leur vie qu'ils jugeaient plus significatives. Ensuite, l'entrevue adoptait une forme plus réflexive sur le sens accordé à l'expression de leur masculinité, l'impact des contextes, le sens et/ou l'influence des pairs

dans le cheminement de vie, le sens accordé à leur consommation de drogues. La dernière partie de l'entrevue, pour certains hommes, pouvait parfois prendre près de la moitié de la rencontre, voire plus. Il s'agissait du moment, durant l'entretien, où les « balises » tombaient et je suivais les hommes dans leur désir de s'exprimer et de faire sens de leur vécu et d'explorer le sens accordé à leurs actions. Ce moment faisait suite à une rencontre plus ou moins longue durant laquelle la peur d'être jugé ou critiqué était tombée. La confiance des hommes étant plus grande, ils s'ouvraient davantage en toute liberté. En terminant, l'entretien semi-dirigé et l'approche biographique m'ont paru particulièrement complémentaires. L'échange qui m'a donné accès aux trésors enfouis prenait souvent la forme de simples invitations à poursuivre, du type : « peux-tu continuer? », « J'aimerais en entendre davantage », etc. En remettant le contrôle et la liberté de continuer à l'homme, je le suivais avec un vif intérêt dans ses pistes de réflexions fécondes et non l'inverse. En effet, j'évitais d'assumer totalement le contrôle, dès qu'il semblait être en confiance et intéressé, il menait à toute fin pratique l'entretien.

3.3.3 Une analyse thématique des données

Avant d'aborder les aspects de cette méthode qui a motivé le choix de l'appliquer dans cette recherche, il m'apparaît pertinent de présenter une définition qui est tirée de l'ouvrage de Paillé et Mucchielli intitulé **L'Analyse qualitative en sciences humaines et sociales** (2003). La définition se lit comme suit : « l'analyse thématique consiste, dans ce sens, à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus, qu'il s'agisse d'un verbatim d'entretien, d'un document organisationnel ou de notes d'observation. » (ibid, p. 124). La variante qui a été appliquée dans la réalisation de l'analyse est celle que ces mêmes auteurs ont intitulé « thématization continue ». Ils proposent que la particularité de cette

méthode se base sur le fait que « (...) les thèmes sont identifiés et notés au fur et à mesure de la lecture du texte, puis regroupés et fusionnés au besoin, et finalement hiérarchisés sous la forme de thèmes centraux regroupant des thèmes associés (...) » (ibid, p. 127). Au plan de la technique utilisée, dans le cadre de cette étape, l'analyse s'est réalisée par le mode d'inscription en marge et par le fait de souligner les passages jugés importants. L'exploration des thèmes s'est faite dès la lecture des premières entrevues. La découverte des thèmes a été un processus continu qui s'est soldé par une lecture répétée, exhaustive et scrupuleuse des entrevues. L'importance des thèmes s'est basée sur deux considérants, soit la récurrence des thèmes abordés, mais également la signifiante subjective des sujets eu égard aux thèmes abordés. En terminant, l'analyse des entrevues s'est réalisée à la lumière du cadre théorique de la problématique, notamment en tenant compte des hypothèses et des objectifs de la recherche. Un regard « sélectif » qui n'est pas contraire au maintien de la rigueur au plan méthodologique Boutin (1997).

Le choix de cette méthode s'est effectué en considérant qu'elle s'adapte bien à l'analyse de récits qui traitent de « (...) la reconstitution de réalités passées non matérielles : mentalités, sensibilités... » (Quivy et Campenhoudt, 1995, p.234). Elle se démarque à la fois par sa rigueur et sa souplesse à l'application. Elle est proposée comme une méthode d'analyse à privilégier pour les chercheurs qui seraient à leur première recherche. Sa « simplicité » au plan méthodologique ne se traduit pas pour autant à accepter de compromettre la rigueur de l'analyse. Cette méthode s'est avérée intéressante compte tenu de la problématique à l'étude, qui traite d'un phénomène social qui se démarque par des conditions sociales singulières, voire marginales, et qui se penchera de façon plus spécifique à leur processus de socialisation. Ces deux dimensions de l'étude se prêteraient bien à cette méthode selon Quivy et Campenhoudt (1995). Toujours selon ces derniers, l'analyse thématique permet de repérer les « représentations

sociales ou les jugements des locuteurs à partir d'un examen de certains éléments constitutifs du discours. » (ibid, 1995, p. 232). La difficulté principale de cette méthode est le fait qu'elle ne permet pas la généralisation des données. Par ailleurs, cette démarche a également la limite d'être très « sensible » à la subjectivité propre du chercheur (son parcours professionnel, son expérience au plan de la recherche, voire même son parcours personnel). Ces limites sont particulièrement présentes à la première étape « cruciale » traitant de l'exploration des thèmes. De fait, lors de la thématisation, le cadre théorique permet de cerner les thèmes jugés importants eu égard à la problématique. Toutefois le regard ne doit pas être trop rigide, afin de ne pas porter entrave à une lecture exhaustive qui n'écarte pas les données qui pourraient s'avérer significatives dans la compréhension de la problématique sous une perspective non considérée, tel que fut le cas dans le cadre de cette recherche.

3.3.4 Construction théorique et l'analyse thématique

Ce qui précède expliquait de façon plutôt générale le pourquoi d'avoir procédé à une analyse thématique dans le cadre de cette recherche. L'objectif de la sous-section qui suit est d'explicitier plus spécifiquement les finalités envisagées dans l'application de cette méthode, dans la compréhension du phénomène de la violence.

Ayant défini la socialisation comme un processus continu, il était souhaité que la démarche de thématisation pourrait dégager les similitudes réunissant les récits de vie réalisés au plan de la signification et de la récurrence des thèmes. Ces ressemblances dans l'historique des hommes permettraient d'explorer les conditions liées aux contextes, les actions et les interactions entre le processus de socialisation et le phénomène de la violence. En ayant cumulé suffisamment de données au sujet de l'historique, des perceptions et du sens que les hommes présentant une problématique de violence ont de leurs actions, il était possible

de proposer une signification de celles-ci. Par ailleurs, en explorant différentes dimensions associées à la violence, il a été possible d'identifier quelques conditions pouvant favoriser sa manifestation chez l'individu de sexe masculin. À cet égard, la présente recherche s'est penchée de façon plus précise sur les dimensions liées aux contextes jugés déterminants pour les hommes, en ce qui a trait à l'adhésion à un mode de vie caractérisé par la violence. Le cadre conceptuel adopté dans la présente recherche est basé sur une revue de littérature et une intuition issue du milieu de pratique. L'analyse des données s'est traduite en un mouvement itératif entre la théorie et la pratique. La vision plutôt linéaire proposée a été mise à l'épreuve. Conséquemment, se sont dégagées, par le fruit de l'analyse des données recueillies, de nouvelles dimensions non envisagées, ouvrant ainsi la porte à des propositions créatives au plan de la compréhension du phénomène de la violence.

3.3.5 Séquences d'application de l'analyse thématique dans le cadre de cette recherche

La première séquence d'analyse s'est réalisée sur les quatre premières entrevues. Une première lecture a permis de dégager les propos qui semblaient significatifs pour les sujets et en tenant compte de deux dimensions principales, celle qui traite des enjeux associés à la socialisation ainsi que celle se rapportant à l'identité et au sens de la violence. Quelques lectures subséquentes permettent d'explorer un certain nombre de thèmes (récurrents ou significatifs). De ces lectures préliminaires fut construit un tableau se divisant en trois colonnes. La dimension traitant du contexte est sous-divisée en deux parties, soit : le contexte familial et le contexte social. La colonne restante traite de façon plus spécifique des thèmes qui abordent les enjeux identitaires et le sens de la violence. Une nouvelle lecture des verbatims sur des nouvelles feuilles sans note permet d'explorer les thèmes, en cherchant de façon plus spécifique à repérer le sens qu'ils donnent à leur violence, leur histoire et aux liens qu'ils établissent entre les différents éléments de leur histoire. De cet exercice

« naissent » 15 catégories qui traitent notamment des enjeux sociaux eu égard à leur historique et au sens accordé à leurs comportements.

Dans un deuxième temps, trois autres entrevues sont réalisées. Malgré la récurrence de quelques thèmes, d'autres permettent d'envisager de nouvelles catégories. Quelques thèmes similaires sont fusionnés. Débute à ce stade une hiérarchisation des thèmes, afin d'explorer ceux qui s'avèrent être les plus significatifs, toujours à la lumière de la problématique. Une piste inespérée qui traite du processus de désengagement d'un mode de vie propice à la violence est explorée.

L'analyse a pris fin sur un total de neuf entrevues. Suivant toujours la même méthode de thématisation, le regard sur les données a évolué, l'attention du chercheur envers les thèmes récurrents et significatifs permet de faire des liens entre les entrevues. Des thèmes qualifiés comme importants dans les dernières entrevues amènent à un retour aux premières entrevues. La problématique, les hypothèses de la recherche et les objectifs guident une lecture qui se veut à la fois ciblée, mais réceptive à des éléments non envisagés. L'exploration des données est guidée par le sens que les hommes donnent de leur vécu dans une démarche qui se veut compréhensive du phénomène de la violence. L'analyse des données s'est conclue suite à l'élimination et la fusion d'un certain nombre de catégories. De plus, d'autres catégories plus signifiantes ont été traitées davantage, ce qui a permis de dégager un total de 14 catégories. Ces dernières sont représentées par trois dimensions, soit : le sens de la violence, la socialisation / les contextes et le désengagement de ce mode de vie. En somme, cette méthode semble avoir permis de réaliser l'analyse des données d'une façon qui a favorisé la soustraction d'éléments importants recueillis durant les entretiens biographiques. Malgré que le processus se soit montré particulièrement ardu, le résultat a permis de traiter d'enjeux qui avaient échappés au regard lors des premières lectures.

3.4 Considérations éthiques

Vous aurez compris que la méthode de collecte des données ne posait aucun risque physique pour les participants. Néanmoins, le contenu de la recherche pouvait être difficile pour les participants et ils pouvaient en l'occurrence éprouver un stress moral, voire même vivre des moments difficiles sur le plan émotionnel (pleurs, colère) durant l'entretien. Il avait été envisagé que si le participant semblait éprouvé, un temps d'arrêt ou possiblement la cessation de la rencontre aurait été envisagé. Aucune des mesures prévues ne fut utilisée. Dans l'ensemble, les entretiens se sont déroulés sans difficultés notables. Tel qu'envisagé, les bénéfices envisagés de la recherche paraissaient supérieurs aux coûts que pouvaient y subir les participants. Cette condition émise par Crête (2003) semblait respectée. Par ailleurs, les hommes interviewés semblaient vivre positivement l'expérience, étant donné qu'ils exprimaient enthousiasme et intérêt à l'idée de contribuer au savoir scientifique. De plus, à juste titre, ils étaient considérés comme experts tout au cours de l'entretien et c'est avec une sensibilité, un intérêt et une curiosité intellectuelle respectueuse de la nature délicate du sujet que leur récit a été écouté. Cette recherche comportait une dimension intrusive, de par le fait qu'elle traitait d'une question qui touche à leur vie privée. Par ailleurs, si certaines précautions spécifiques auraient dû être prises afin de mettre en confiance et de sécuriser l'interviewé, une mention à cet effet aurait été précisée, dans le document de consentement à la recherche, à l'endroit désigné. Ainsi, à mon avis, aucune précaution particulière a pu d'une façon ou d'une autre travestir les résultats de la recherche. À cet effet, les seules précautions prises étaient d'ordre physique (endroit de l'entrevue); le lieu devait permettre un déroulement de l'entretien sans contrevenir au souci de veiller à la confidentialité des échanges et afin de ne pas nuire d'une façon quelconque à leurs occupations journalières.

La prémisses directrice qui nous a guidés dans le cadre de cette recherche est le respect de la personne rencontrée. En s'inspirant du texte de Jean Crête (2003), trois thèmes englobent ce souci de respecter l'interviewé dans son choix de participer à cette recherche. i) **Le droit à la vie privée** : aborder des dimensions intimes de sa socialisation et de son identité peuvent être empreintes d'une forte teneur émotionnelle. Tout au long du processus, je suis demeuré attentif aux besoins des participants en ce qui concerne leur contribution à la recherche. J'accompagnais les hommes dans l'ouverture qu'ils avaient à aborder les sujets qu'ils se sentaient en mesure de partager. Les rencontres ont eu lieu dans des endroits privés, principalement dans le milieu naturel des personnes, tel que le suggère Poupart (1997). Quelques entretiens ont été réalisés dans la voiture de l'interviewé ou de l'intervieweur. Il avait été précisé à l'interviewé potentiel que si le lieu ne permettait pas de réaliser l'entretien en toute confidentialité, d'autres endroits auraient été explorés en fonction des besoins de l'interviewé. L'unique condition exigée de ma part était à l'effet qu'il n'y ait pas de témoins auditifs lors de l'entrevue. ii) **Le consentement libre et éclairé** : Avant même de prévoir une rencontre, une discussion téléphonique avait eu lieu avec le sujet, afin de bien l'informer des thèmes abordés et des objectifs de la recherche. Cette occasion a également été utilisée, afin de préciser la confidentialité des informations communiquées et de la façon que ces données allaient être utilisées dans le cadre de cette recherche. Des neuf sujets, huit d'entre eux ont reçu un montant pécuniaire afin de les dédommager pour le temps investi dans la réalisation de l'entrevue. Dès les premiers instants de la rencontre, le consentement de participation à la recherche a été signé avant d'effectuer l'entretien, ce document exposait les grandes lignes de la recherche (thèmes abordés, objectifs, etc), les risques et les avantages concernant leur participation à l'étude, le respect de l'anonymat des participants et leurs droits. Le dernier point traité, afin de conduire cette recherche avec

respect a été iii) **La Confidentialité des informations transmises** : À cet égard, un effort d'articulation, sur comment assurer le respect de la confidentialité des informations recueillies dans les écrits et publications ultérieures a été explicité à l'interviewé. Les entrevues enregistrées sont toujours conservées dans des fichiers protégés et des disques séparés pour chaque entretien. Ces disques sont conservés dans un classeur barré sous clef. Tout document écrit, pouvant identifier le sujet a été également conservé dans cette unité barrée. En terminant, diverses modalités ont été envisagées, afin d'effectuer un retour sur les résultats de la recherche auprès des participants rencontrés. Il est prévu qu'une lettre « sans identification », soit transmise au sujet, le remerciant de sa participation et résumant les principales conclusions tirées de la recherche avec nos coordonnées, afin d'obtenir au besoin de plus amples informations. En terminant, dans l'analyse du matériel recueilli, une attention particulière a été portée au fait de ne pas dévoiler de l'informations pouvant être associées aux personnes rencontrées, leurs proches ou tout autre individu ayant pu être associé à ces premiers. Ainsi, les noms qui paraissent à la fin des citations sont des noms fictifs qui sont inspirés des premières lettres de leur prénom et de leur nom de famille.

CHAPITRE 4

ANALYSE DESCRIPTIVE : PORTRAIT DES SENS ET DES MANIFESTATIONS DE LA VIOLENCE

Comment peut-on comprendre le sens que les hommes accordent à leur violence? C'est la question que cette section tentera d'aborder. Cette partie de l'analyse des données se rapporte au premier objectif du projet de recherche, qui cherche à travers le récit à dégager le sens que les hommes donnent à leur comportement. Cette démarche se voulant compréhensive du phénomène à l'étude, la posture en est une d'ouverture et de curiosité intellectuelle sensible à la difficulté « naturelle » qu'ont les hommes présentant une propension à la violence, de parler de leurs comportements. En ce qui a trait à l'exploration du sens accordé à la violence, cette démarche se réalisera en sept sous-sections qui traiteront des différentes dimensions explorées par les hommes, afin de donner sens à leurs violences. Dans un premier temps, il sera possible d'apprécier comment la violence chez les sujets rencontrés semble naître d'un rapport avec un environnement qualifié comme étant hostile. Il sera question dans la deuxième sous-section de la tendance quasi « naturelle » des hommes présentant une problématique de violence à se greffer à un groupement qui favorise et instrumentalise le recours à celle-ci. Ensuite, l'instrumentalisation de la violence afin de répondre à des contingences spécifiques à des contextes donnés sera explorée. Sera présentée sommairement la compréhension que se font les hommes de leurs violences à la lumière de notions se rattachant à l'identité. Par la suite, il sera question de la violence et de son rapport aux émotions, notamment la colère. Finalement, malgré qu'il se présente de façon plutôt marginale dans la représentation qu'en font les hommes, il sera ensuite question de la violence faite aux femmes qui semble se réaliser bien différemment, notamment en ce qui a trait aux fondements normatifs et valoriels.

4.1 De la méfiance à la violence... l'adaptation à un contexte social qualifié comme hostile

L'élément le plus fréquemment mentionné par les hommes, et en apparence signifiant dans le sens qu'ils accordent à la genèse de leur problématique de violence, est le fait d'en avoir été l'objet dans un premier temps. L'environnement social est perçu comme menaçant et malveillant, la « riposte » équivalentement violente est nécessaire afin de mettre fin à la victimisation. Ils expriment d'emblée qu'une réaction violente de même nature que celle dont ils font l'objet s'impose dans ce contexte. De fait, la violence ainsi explorée souligne son caractère réactionnel dans un contexte qualifié comme étant hostile, voire menaçant. Voyons dans un premier temps comment les extraits suivants font allusion à la culture de cruauté fréquemment abordée dans les écrits traitant du phénomène de la violence à l'école, notamment au secondaire. Il est particulièrement intéressant de porter une attention particulière à la perception que les hommes avaient d'eux-mêmes à cette époque. En effet, les deux premières citations se réfèrent à une certaine vulnérabilité inhérente à leur personne qui favorisait leur victimisation.

(...) le phénomène des gangs, les écoles j'ai mangé une couple de volées et puis à un moment donné je me suis dit "ok, faut que tu fasses en sorte que ça n'arrive plus. Et puis je veux dire tout le temps, tu sais les jeunes ça fait, comment je pourrais dire... tu sais, ça comme, comme pas de pitié tu sais les plus petits se font poigner, qui se font écoeurer. Quand j'étais plus jeune, j'étais comme ça, je faisais partie des plus petits et qui se faisaient écoeurer.

Greg Pelletier 22 ans

Ils sentaient sûrement une faiblesse chez moi, une insécurité (...) ils m'appelaient carotte, ils me traitaient de noms.

Robert Therrien 20 ans

(..) mais toujours un plus gros dit "tu va me donner ça ou tu va me donner ça" on a essayé, comme je me battais pas je mangeais des volées, déchirer mes pantalons, (...)

Paul Boyer 54 ans

Je me faisais battre et moi j'étais pas gros en plus fait que, il fallait que j'apprenne à me battre un peu plus que les autres je pense que c'est pas mal une des raisons que j'ai été porté vers ça justement. On s'en prenait à moi parce que j'étais le plus petit ça fait que je n'avais pas le choix de répliquer. Ça fait que c'est pas mal mon moyen de justification tout le temps, pour la défense, pour la défense.

François Parent 34 ans

Ici, il est possible d'apprécier de façon très percutante l'hostilité du contexte, tel qu'en témoignent les multiples épisodes de violence subie durant l'enfance. L'interviewé prête des motivations raciales aux gestes posés de la part de ses bourreaux. L'hostilité décrite du milieu permet d'apprécier le caractère réactionnel du mode de vie adopté ultérieurement.

Déjà je me faisais battre pour rien en partant les premières fois que j'ai vécu de la violence c'était pas moi qui battait les gens, c'est moi qui se faisait battre. Souvent plus souvent qu'à mon tour. Se faire battre parce que t'es noir, c'est pas ma faute si je suis noir là, je suis né de même. Fait que déjà en partant ça comme tu sais... Tu te fais taper, tu te fais taper sur la tête, après à un moment donné tu veux taper sur la tête du monde, persécuter dans le fond.

Nathaniel Robert 24 ans

Une méfiance entretenue vis-à-vis l'école et notamment un sentiment d'être incapable de se protéger des violences et des humiliations subies donnent une dimension défensive, voire réactive aux explosions de colère. Parallèlement, il est aussi l'objet d'humiliations et de violences de la part d'un frère aîné qualifié de délinquant et de ses pairs à l'école; l'extrait témoigne d'une tendance partagée à osciller entre l'omission et l'excès au plan des réactions dépeintes.

(...) ils m'ont dévalorisé par des moqueries, par du rejet, par le fait de m'ignorer et puis de me laisser de côté toutes ces choses-là, moi j'appellerais ça des humiliations répétées, quotidiennes et répétées (...) j'étais pas capable de me défendre verbalement, j'accumulais, j'accumulais et puis à un moment donné j'explosais. (...) j'étais tranquille, tranquille et à un moment donné j'accumulais, j'accumulais... Paf! Je péttais. Quand je péttais, c'était tellement exagéré, qu'il me sacrait dehors.

David Raymond 32 ans

Après avoir subi plusieurs formes de violences à l'école, l'homme suivant décide d'aller à l'encontre des recommandations de ses parents afin de mettre fin aux agressions dont il est l'objet.

(...) quand je vais arriver à l'école c'est terminé il n'y a pas plus personne qui va me battre et tout long que j'étais chez nous j'étais enragé et j'avais dans la tête ça serait fini quand je suis arrivé à l'école (...) là je me suis battu comme jamais tout ceux qui m'on battu à l'école (...)

Paul Boyer 54 ans

L'utilisation de la violence devient un moyen attrayant parce qu'elle permet de se protéger de ses agresseurs. Cette façon de réagir semble également devenir le moyen privilégié compte tenu du fait que l'homme y prend goût.

Je me disais j'en ai assez mangé là je vais en donner et j'aimais ça comprends-tu, j'aimais bien ça.

Paul Boyer 54 ans

La perception d'être différent entretient une sensibilité face au regard d'autrui qui rend pratiquement celui-ci « insoutenable ». En ce sens que la réaction violente permet de se défendre de toutes situations qui peuvent susciter un sentiment de ne pas être respecté ou d'être humilié.

Si je me sentais inférieur, ben il fallait que je m'organise pour que tu te sentes autant inférieur à moi tsé. Malheureusement ma mère m'habillait pas bien, fait que vu qu'elle ne s'occupait pas de moi, j'étais quand même comme j'avais l'air pauvre tsé. Fait que j'me le faisais dire à l'école que j'avais les cheveux sales (...). Encore là ça a rapport avec l'humiliation peut-être tsé. Ouais, si je me sentais humilié, j'aimais pas ça. (...) j'avais toujours l'impression qu'on riait de moi (...). Oui, la violence c'était gagner le respect.

Jean Martin 32 ans

Ici, l'affiliation à un groupe de pairs est un moyen privilégié d'affirmer un sentiment de pouvoir qui permet de contrebalancer un sentiment d'impuissance et l'oppression subie. Par conséquent, le pouvoir retrouvé au sein de ce groupement est une illustration éloquent de cette dimension réactionnelle à une violence subie, permettant ainsi de se forger une image de soi en opposition à la victimisation vécue dans la sphère familiale et l'environnement social.

J'étais, c'était moi le King, et puis tu crisses ton camp de chez moi man, parce que ils le savaient que je niaisais plus, je me suis assez fait niaiser, je ne niaisais plus.

Robert Therrien 20 ans

Le constat que le milieu institutionnel est vu comme étant non protégeant est également utilisé afin d'expliquer la nécessité de trouver des moyens, en marge des moyens soutenus par ces institutions, afin de se protéger ainsi que d'assurer ses intérêts et ceux des pairs avec lesquels ils étaient affiliés.

C'est là que j'ai réalisé qu'on était vraiment laissés à nous-même. (...) C'est à partir de ce moment là que je me suis dit "Ouin, on se fait écoeurer, il faut se défendre sur le champ parce que sans ça, ça va être juste pire après". Et puis, l'autorité n'est pas là pour nous aider.

Greg Pelletier 22 ans

La violence comme moyen s'insère dans un contexte, la perception de ce dernier comme étant hostile, impose l'adoption de ce mode relationnel.

(...) le monde dans le milieu auquel j'étais fonctionnait avec leurs poings. Fait que à un moment donné t'as pas le choix de penser que toi aussi tu dois fonctionner comme ça (...)

Greg Peletier 22 ans

En somme, la perception qu'ont les hommes des contextes au sein desquels la violence naît permet d'apprécier l'influence de l'environnement social dans l'adoption de tels comportements. Par ailleurs, pour plusieurs, le contexte social semble être déterminant dans l'adhésion à un mode relationnel, voire même un mode de vie qui favorise le recours à la violence. De par les témoignages recueillis, la fréquence et l'intensité des violences subies semblent particulièrement importantes. Un mode relationnel qui se base sur un rapport défensif des victimisations redoutées. De fait, s'intègre à cette façon d'entrer en relation basée sur la méfiance, une identité qui crée chez ces hommes une hypersensibilité à toute attaque réelle ou perçue comme telle à leur intégrité personnelle. Il sera davantage question de cette dimension identitaire dans la deuxième partie de cette analyse, qui ne semble pas étrangère au sens donné à leur problématique. En somme, ayant vu comment se dresse ce rapport individu

/ contexte, voyons maintenant comment s'articule ce rapport au sein d'un effort à se regrouper afin de s'adapter à ce contexte.

4.2 Le phénomène de groupement et l'amplification de la violence

L'affiliation d'une façon quelconque avec d'autres pairs qui partagent une propension à se comporter de façon violente propulse de tels comportements à un sommet au plan de l'intensification et l'augmentation de la fréquence de la violence commise. De fait, l'aspect utilitaire de la violence comme moyen servant l'intérêt d'un groupement plus large semble agir sur la perception de soi. De plus, la « genèse » et l'évolution de tels agirs démontrent l'importance accordée, en ce qui a trait au sens de la violence, au regard d'autrui. L'affiliation avec des pairs admirés autorise et valorise l'adoption de comportements violents. De fait, le fait d'agir de la sorte est en partie le fruit d'une pression ressentie de la part de l'entourage.

(...) ils cherchaient à me valoriser auprès des plus vieux. Fait que, veux veux pas, tu cherches à prendre ta place. Tu cherches encore plus à faire tes preuves. Tu sais, veux, veux pas, le secondaire je pense que c'est encore pire parce que là tu en sens de la pression de ton entourage (...) L'influence et le fait de ne pas vouloir mal paraître devant tout le monde (...)

François Parent 34 ans

Le parcours suivant est également représentatif d'un besoin de s'affilier avec d'autres afin de combler un besoin d'appartenance, peu importe les traitements qui sont réservés au jeune. L'important pour ce dernier fut de s'intégrer à un groupe de pairs identifiés comme étant les caïds, les « cools » et les « toughs » de l'école afin d'être un dur comme eux. Ces derniers tel que mentionné ci-haut valorisent la réalisation des comportements violents. Cette valorisation et les bénéfices associés à la violence semblent forger une perception de soi associée étroitement aux gens avec lesquels l'homme suivant se tenait.

Je me sentais accepté, j'étais traité comme de la merde, mais tu sais... que peut-on faire? (...) J'ai pu me tenir avec les gars, avec les gens, j'étais aimé, comme « wow! Christopher a assommé ce gars-là l'autre jour man ». (...) Le gars qui me traitait de tas de merde ou d'ogre et qui m'a fait ce que je suis aujourd'hui, je suis tough à cause de ces gars et j'aime ça, j'aime le fait que je suis tough.

Christopher Jones 21 ans

Après avoir été l'objet de violence sur une base particulièrement fréquente, le fait de s'affilier à un gang, auprès de qui le jeune homme était protégé, donne une légitimité à une intensification et une augmentation soudaine des comportements violents. L'instrumentalisation de la violence afin de sauvegarder des intérêts du gang permet à ces comportements d'être valorisés et vus comme nécessaires.

(...) on se battait tout le temps. 10, 11, 12 ans on se battait tout le temps dans le métro. (...) on avait genre de tel métro à tel métro. Pis l'autre gang avait de tel métro à tel métro et puis après si tu allais dans le mauvais métro tu te faisais passer. (...) tu sais c'est comme on vendait du "buzz" (marijuana) (...) C'était notre quartier, dans le fond c'était comme défendre notre quartier, tous les bums du quartier.

Nathaniel Robert 24 ans

L'affiliation à un regroupement de pairs partageant le même mode de vie semble avoir un impact notable sur la perception de soi et d'une perception de soi qui alimente un sentiment de « toute-puissance » :

Là je me suis monté une ostie de gang. Fait que on se tenait, tu sais, on était fort, mais moi j'étais fort mais eux ils étaient plus des moutons. (...) Tu sais vraiment là je ne parlais plus je regardais à terre mais comme ça me valorisait tellement je me sentais tellement le pouvoir le contrôle tu sais je voulais, je voulais faire une armée et j'étais parti pour ça.

Robert Thérien 20 ans

un gangster, tout le monde le craignait, fait que il se faisait pas écoeurer par personne. Il avait le contrôle, fait que moé là, il n'est pas mieux que moi, je suis capable de l'avoir le contrôle moi aussi. Donc je suis devenu, lorsque je rentrais à quelque part, soit chez de la famille ou n'importe où, j'ai toujours senti qu'à quelque part il y en avait qui me craignait (...) t'es armé, donc c'est un pouvoir, c'est même un très gros pouvoir.

Paul Boyer 54 ans

À la lumière des données recueillies, il est possible d'observer que l'affiliation à un groupement quelconque semble contribuer au maintien ou plus souvent qu'autrement à l'amplification du phénomène de la violence. Le groupe permet de structurer la violence afin d'y donner une dimension utilitaire. Le regard du groupement, jugé significatif, permet aux hommes de s'identifier aux normes implicites et explicites qui valorisent le recours à la violence. La violence s'exerce au sein d'enjeux identitaires et pragmatiques (protection de territoires, maintien d'activités illicites, etc.). Le regard des proches sert à qualifier positivement et à donner une légitimité aux gestes posés. En résumé, le groupe permet de mettre en place les structures qui, afin de répondre à des contingences d'un contexte, permettent de donner des finalités identitaires et utilitaires à la violence commise. Par ailleurs, au plan de l'instrumentalisation de la violence, cette dernière prend parfois la forme de transactions quasi économiques. Ainsi instrumentalisée, elle a certainement une valeur et contribue au fonctionnement des activités intra-groupales et inter-groupales. Compte tenu de l'importance de cette dimension dans le phénomène de regroupement, explorons maintenant l'articulation de l'instrumentalisation de la violence.

4.3 Dimension utilitaire de la violence

L'instrumentalisation de la violence permet de justifier l'intensité et la fréquence de cette dernière. Cette dimension utilitaire de la violence est importante dans le sens que les hommes se font de celle-ci. Les extraits suivants permettent d'apprécier le rapport au contexte, afin de mieux comprendre comment les hommes font sens des contingences de leur environnement et l'articulation de leur influence. Il sera possible d'observer qu'il est plutôt commun que le sens qui se dégage de leurs violences est normalement réactionnel à un stimuli (affront, provocation, privation, etc.). Il sera également question d'un effort collectif à donner un sens partagé en ce qui concerne l'instrumentalisation de leurs violences. Ainsi examiné, les liens entre le fait de se regrouper et de donner un sens utilitaire à la violence sont étroitement associés. L'identification au groupe

permet à l'individu d'utiliser la violence comme un moyen de répondre aux finalités de ce premier.

Le témoignage suivant est très éloquent de cette dimension utilitaire à la violence commise :

(...) je faisais les jobs de collecte, fallait que la business roule bien, fallait que je m'occupe que la marchandise aille à leurs places, que les clients soient là, que l'argent soit là, que tout le monde soit content, que tout le monde paie ses affaires, qu'il n'ait pas de fuck, que mon boss soit content. Alors des fois il en faut des tapes sur la yeule pour faire ça. Dans ce milieu là surtout. (...) C'était une job.

François Parent 34 ans

L'affiliation à un gang et les activités illicites font que la violence devient un outil de travail jugé incontournable, une « nécessité » afin d'assurer sa protection et la protection d'un territoire et des activités réalisées à l'intérieur de ce dernier. La violence est également instrumentalisée afin d'exercer un pouvoir sur d'autres qui sont perçus comme des « outsiders » ou des rivaux d'un groupement perçu comme étant redoutable et supérieur. Des qualificatifs qui sont également présents pour se définir.

Fait que là ben, la drogue a commencé à entrer et puis là au lieu de juste la consommer on la vendait aussi. Et puis on avait des territoires à protéger surtout à l'école. Surtout dans les rues aussi, le coin ici. (...) c'était plus sécuritaire, les jeunes de notre âge ne pouvaient plus se promener dans les rues sans être seuls en tout cas, ou... Je me rappelle je me promenais tout le temps avec un couteau, si j'étais tout seul et même quand je n'étais pas tout seul. Et puis on se tenait tout le temps ensemble là.

Greg Pelletier 22 ans

Parallèlement à l'extrait précédent, ici l'intégration dans un gang criminalisé fait que la violence non seulement devient utilitaire, mais elle permet d'exercer un pouvoir, d'être respecté et de faire partie d'un regroupement au sein duquel l'investissement individuel permet de gravir les échelons de l'organisation criminelle rapidement. On observe que malgré que la propension à la violence précède l'intégration au monde interlope, la violence au sein de ce groupe se démarque de celle commise antérieurement de par son intensité et sa fréquence.

Fait que, la violence avec les Italiens j'ai fait des choses. (...) C'était être toujours prêt à régler, à frapper au lieu de parler. Ça, c'est devenu machinal. On est des "tops" et des "tops" on se laisse pas marcher dessus (...) T'as pas toujours de la violence à tous les jours mais le monde de la drogue, c'est un monde où attends-toi que la violence soit là.

Paul Boyer 54 ans

Un thème qui revient souvent dans les finalités recherchées dans l'exercice de la violence est la quête du respect. De fait, qu'il s'agisse d'une impression de ne pas être respecté ou de s'assurer de l'être. Par ailleurs, la violence est un moyen jugé légitime, selon la quasi-totalité des hommes rencontrés, afin d'obtenir le respect ou afin de réagir à tout manquement à cet égard. Il est possible d'apprécier l'influence du contexte et celle de la perception de soi dans cette fin recherchée.

Le respect, le respect, le respect du monde qui n'ont pas de respect. Ça serait ça. (...) C'était, de pas nous faire chier, c'était nous autre là, l'autorité. C'était notre groupe qui était supérieur aux autres. (...) dans ce temps-là le respect c'était tu baisses tes yeux man et puis tu ne me regardes pas, tu sais et puis c'est mon coin icitte si tu as quelque chose à dire ben, tu vas en manger une tu sais, parce que ici c'est notre coin à nous autres là.

Greg Pelletier 22 ans

Ah, je voulais juste à avoir le respect, c'est ça, je voulais juste que le monde m'écoëure pas et puis que, tu sais, dans ce temps-là, je pensais que si tu disais à quelqu'un, tu criais après, vraiment violemment, tu lui crachais dans la face je pensais qu'il se fermait la yeuule et puis il ne disait rien. (...) en dégradant la personne, presque que proportionnellement à moi ce que moi je me suis fait dégradé. C'est ça que j'allais chercher, j'essayais d'aller chercher du respect.

David Raymond 32 ans

Se rapprochant au respect, l'extrait suivant évoque la capacité de la violence à susciter le respect. L'homme croit que le fait d'avoir réagi avec violence à celle de son père a fait en sorte que son père a cessé de l'être. Il est possible de croire que compte tenu du contexte violent, le fait de réagir de la même façon ramène à l'instrumentalisation de la violence afin de se protéger d'une violence subie.

Maintenant moi et mon père on est cool, c'est beau on a compris nos points de vue tu sais et le fait aussi que je lui ai crissé une volée, ça m'a aidé face à moi-même. (...) Ça m'a aidé à pardonner, le fait que je lui ai fait de quoi.

Lui aussi il a vu c'est quoi, fallait qu'il voit pour comprendre c'est quoi qu'il faisait, tu sais je pense que c'est ça un peu. Parce que depuis, depuis que je me suis rebellé contre lui il m'a jamais touché, depuis que je me suis rebellé une deuxième fois contre lui il a plus jamais fait des problèmes à personne.

Nathaniel Robert 24 ans

Il devient possible d'apprécier de façon beaucoup plus précise une finalité de la violence commise s'enracinant dans la sauvegarde de l'estime personnelle, cette dernière étant principalement caractérisée par sa dureté. Parallèlement, elle permet au sujet de maintenir un sentiment d'appropriation de pouvoir. Au sein de son groupement d'amis, cette violence aléatoire et gratuite crée une « bulle » protectrice qui semble s'inspirer d'un mode relationnel défensif exercé de façon préventive. Voici un résumé des motivations d'un homme qui, à l'âge de 18 à 19 ans, violentait par hasard des passants devant le regard admiratif de ses pairs.

Je pense que ça me donnait du pouvoir, ça me donnait du... Pas de la motivation mais ça me donnait, l'estime de moi de savoir que j'étais plus fort que les autres physiquement, je le sais pas, c'est comme je suis un "tough" et puis je vais démontrer que je suis "tough", niaisez pas avec moi parce que je suis "tough" et je vais vous péter la yueule. Je rencontre quelqu'un que je connaissais pas et je lui pète la yueule, fait que imagine si tu m'écœures.

Marc Arcand 29 ans

Examinons maintenant de façon plus précise les finalités recherchées par la violence eu égard à l'image que le sujet souhaite entretenir de sa personne par le biais du regard du groupe d'amis.

Peut-être le respect qu'ils donnaient, peut-être la... mon estime personnelle qui gonflait à leurs yeux à eux, donc le mien grandissait en même temps, (...) Mais ils ont peut-être contribué en étant spectateurs et en applaudissant.

Marc Arcand 29 ans

L'instrumentalisation de la violence dans l'expression d'une hiérarchie inter-groupale dans le but de sauvegarder la suprématie du gang est explorée. Elle permet d'exercer un contrôle sur ceux qui sont perçus comme des antagonistes. Ainsi, la violence n'est pas aléatoire, elle est ciblée et fonctionnelle.

Montrer notre suprématie, dans le fond notre puissance. (...) il avait des gains, sentiment de pouvoir, toujours une guerre de pouvoir, c'était pour le contrôle dans le fond. (...) Tu sais c'était pas contrôler les vieux ou bien tu sais il avait... c'était vraiment contrôler la racaille, (...) on voulait contrôler notre quartier (...)

Nathaniel Robert 24 ans

En somme, il est possible de retenir des extraits que l'instrumentalisation de la violence sert des fins individuelles et collectives. De fait, ces deux éléments sont difficilement dissociables compte tenu de l'identification et l'appropriation des normes qui régissent les comportements au sein des différents groupes. Certes, la contribution de la violence dans la réalisation des activités illicites est généralement significative, voire une partie intégrante de ce mode de vie criminel. Parallèlement, le fait de se présenter comme étant supérieur à un groupe ou à un individu donné est réalisé à travers l'instrumentalisation de la violence dans sa faculté de permettre l'infériorisation par la force. Il est important de préciser que ce moyen est privilégié dans les rapports inter-groupaux. Au plan individuel, le fait de susciter le respect plus souvent qu'autrement par la peur et parallèlement le fait de reconnaître en la violence la capacité de maintenir une image de soi qui puise d'un sentiment de pouvoir, permettent d'entrevoir des enjeux identitaires dans la commission de tels gestes. L'identité dépend à la fois de cette appréciation subjective (individuelle) et du regard d'autrui (collectif).

4.4 La violence et la colère, la place de l'affect

La violence s'inscrit à l'intérieur de contextes qui favorisent, aux yeux des auteurs, son recours. Il a été question dans les pages précédentes de l'impact du regard d'autrui sur le sens que se font les hommes de leur violence. Malgré qu'il ait été question de cette dimension dans le récit de certains hommes cités précédemment, voyons maintenant de façon plus spécifique la compréhension que se font quelques-uns des sujets rencontrés de la signification de la colère, comme étant le moteur qui propulse à agir avec violence. La « force » et l'importance de cette pulsion envahissent et entraînent une quasi perte de

contrôle. Il s'agit d'une émotion qui est associée parfois à une carence, à une relation insatisfaisante ou abusive avec un parent ou d'autres circonstances situationnelles. La particularité de ces récits est que la colère est clairement identifiée comme étant ce qui amène à se comporter de façon violente. La colère est prisée de par l'effet qu'elle procure, tel une drogue que l'on consomme. Leur consommation de la colère permet d'atteindre un état subjectif quasi euphorique. Ainsi, l'effet que procure la colère et le mode d'expression de cet affect sont fortement appréciés chez l'acteur de la violence. Le jeune homme suivant, qui a été mêlé à de multiples bagarres, évoque l'effet de la colère et par conséquent ce qui rend cet état si attrayant.

Quand je me fâche, je perds la tête et j'aime ça. (...) Ce « high », c'est fou man... c'est intense... L'adrénaline c'est la colère, c'est la colère qui développe en toi, c'est le sentiment tu as avant d'exploser... c'est comme... man, c'est quasiment comme faire l'amour, tu sais juste avant d'éjaculer. (...) je dois me mettre en colère, je sais que j'aime la façon que je me sens, tu sais c'est comme : « ah mon dieu, j'ai tellement de pouvoir et je peux faire tout ce que je veux et personne va m'emmerder (...) »

Christopher Jones 21 ans

Le témoignage suivant fait part d'un attrait à la violence à cause d'une force intérieure qui pousse à agir.

Extérioriser sa rage surtout, extérioriser sa rage je ne sais pas, je sais pas comment expliquer mais, j'avais tout le temps quelque chose en dedans de moi, (...) j'avais le goût de taper, j'avais le goût d'être physique ou je le sais pas et puis quand quelqu'un m'énervait c'était comme, "bon, ben tu viens de me donner la raison de l'extérioriser" et je vais le faire sur toi, il y a tout le temps quelque chose.

Marc Arcand 32 ans

Ici, l'explication de la violence s'inspire également d'une extériorisation des émotions. Par ailleurs, le jeune homme fait part d'un quasi « déplacement » de la colère sur des gens qui ne sont pas la source de celle-ci. Cette explication semble s'inspirer d'un profond sentiment d'injustice et ce dernier se traduit par une intention d'imposer par la force l'équilibre des torts subis, même si l'objet de la violence n'est pas à l'origine du déséquilibre.

Sachant que les personnes qui m'ont offensé je peux rien leur dire, mais je m'en prenais à ceux qui m'ont pas offensé. Fait qu'ils puissent rien me dire dans le fond. Je me mettais quitte avec la vie. Je me disais, si dans le fond on peut me battre sans qu'on me dise rien, quand je suis "chill" ou il peut m'arriver des affaires, pourquoi est-ce que toi ça t'arriverait pas dans le fond?

Nathaniel Robert 24 ans

L'homme suivant associe sans ambiguïté cette sensation qu'il nomme « hype », traduit par le présent auteur comme adrénaline, et le sentiment de toute puissance qu'elle lui permet d'atteindre. On peut certainement déceler de ces propos l'incompatibilité entre l'attrait exprimé envers cette sensation et l'incapacité à composer avec l'autorité.

L'adrénaline m'aide, c'est pour ça que je l'apprécie parce que cette sensation me donne tellement de pouvoir, donc je pense que c'est ce que c'est, c'est la sensation de pouvoir et d'être tout-puissant. (...) je me sens indestructible et ça c'est vraiment dangereux. (...) Je ne peux pas m'arrêter de me mettre en colère parce que j'aime me mettre en colère (...)

Christopher Jones 21 ans

La propension à la violence est expliquée par une peur et des blessures sous-jacentes aux réactions colériques. Par ailleurs, en contraste avec l'explication précédente, cet extrait traduit une désaffection pour le sentiment de perte de contrôle et est écarté des propos une sensation d'euphorie au moment des pertes de contrôle.

Mais sur le coup c'est une perte de contrôle, c'est pas agréable, je te dirais que c'est pas agréable. Mais, je pense que des fois la peur fait aussi que tu peux devenir violent, tu sais, un animal traqué, blessé. Flatte-le voir, "watch ta peau"! (...) Je pense que c'est la même chose chez l'être humain. Il y a une peur, tu sais il y a du monde qui ont peur. C'est une peur qui s'installe et cette peur là peut faire que tu peux devenir hystérique à un moment donné.

Paul Boyer 54 ans

L'appréciation des affects qui poussent certains hommes à se comporter de façon violente ne peut être observée sans prendre en considération les dimensions identitaires et contextuelles associées à ce qui crée cette « pulsion »

à agir. De fait, pour plus d'un homme la violence n'est pas conditionnelle à l'affect. Par ailleurs, ce qui les fait mouvoir, même si l'affect est vu comme le moteur permettant d'accomplir de tels gestes, est étroitement lié à des représentations subjectives qui sont le produit d'enjeux contextuels et identitaires. L'affect par sa capacité mobilisatrice autorise ou permet aux hommes de se comporter afin d'être cohérent à des contingences rattachées aux contextes et au rapport que l'auteur entretient avec ces derniers. Examiné de la sorte, la colère, telle qu'observée au sujet de la violence dans la section précédente, se voit attribuer une finalité instrumentale. En effet, l'appréciation positive des effets de cet affect donne à la colère une fonction utile dans l'accomplissement des gestes posés. Ainsi, il est possible de constater que l'affect est étroitement lié aux sentiments de toute puissance et de grandeurs explorés ci-dessus. Voyons maintenant comment s'exerce la violence commise à l'égard des femmes et des dimensions normatives la freinant chez les hommes rencontrés.

4.5 Violence réalisée auprès des femmes

Dans un premier temps, il est important de préciser que les hommes sélectionnés partageaient le fait de représenter la violence commise comme étant réalisée quasi exclusivement auprès d'autres hommes. Malgré qu'il ne s'agisse pas de l'objet principal de l'étude, les quelques manifestations de violence commises auprès des femmes, moins fréquentes en nombre, ne pouvaient pas être éclipsées par la violence plus généralisée en ce qui a trait aux contextes de réalisation. Donc, de façon plutôt succincte, il sera question ici des particularités qui se dégagent en ce qui a trait au sens que les hommes donnent de leurs comportements violents envers le sexe opposé. Notons également que la quasi totalité des cas rapportés traitent de violence intrafamiliale. Ainsi, en contraste avec les violences examinées précédemment, le contexte d'expression diffère. En terminant, un effort sera accordé à faire ressortir les enjeux normatifs entourant la violence réalisée à l'égard des femmes.

L'homme cité ci-dessous fut témoin et objet de violences au sein de sa famille, ici il exprime sa désapprobation au sujet du manque de respect de son père envers sa mère. Il est possible de constater la dimension normative qui propulse le sujet à violenter son père. Dans un deuxième temps, la réaction désapprobatrice du cercle d'amis envers l'auteur du geste de violence commis à l'égard d'une fille dépeint avec éloquence la norme véhiculée par l'environnement social du sujet de la violence faite aux femmes.

Avant c'est une ostie de tête mon père, oublie ça marche pas de même, crisse tu vas aller traiter ma mère comme de la merde, yo c'est quoi. Ça se fait pas, tu comprends ce que je veux dire. (...) je suis contre la violence face aux gens, comme dans ma vie de couple ou ben face à mes enfants.

Nathaniel Robert 24 ans

Je me pogne avec une fille là (...), elle m'a craché dessus. Là tout le monde me dit: "ah tapette, il se laisse cracher dessus par une fille". Et je la pogne, je la pousse, là elle "revole" dans le casier, elle tombe à terre (rires) Knock-out tu sais. (...). Oh my god, mon chum après il me crisse une ostie de « shot » dans la face, tu sais. (...) Ils me niaisaient parce que je me suis laissé faire par la fille. Après que je l'aie poussée, je n'ai même pas frappé vraiment j'aurais pas frappé une fille, mais quand même je l'ai quand même poussé.

Nathaniel Robert 24 ans

L'homme qui suit précise qu'il n'a été violent physiquement à l'égard d'une femme qu'à une reprise. Cette précision semble être faite afin de faire part de sa norme entourant la violence physique à l'égard des femmes. L'événement décrit partage avec la grande majorité des cas rapportés le fait de se limiter à une violence verbale, une menace. L'agression physique commise à l'égard d'une femme est mentionnée avec des informations permettant de constater qu'elle est sans précédent, « nécessaire » dans le contexte compte tenu que sa sécurité physique était en danger. Cette distinction est importante parce que les « déclencheurs » amenant ce sujet à réagir physiquement peuvent se limiter à un manque de respect. Alors que la commission d'un acte violent à l'égard d'une femme, la réaction physique ne peut être justifiée que par un geste d'une plus grande gravité objective commise par cette dernière.

(...) j'en battrais pas une, mais lève pas la main sur moi parce que tu vas en avoir une, si t'aimes ça donner des claques, attends-toi à en recevoir. Moi je vois ça de même. D'ailleurs, j'en ai "knocké" une, une fois, ben elle est arrivée avec une bouteille de bière ostie, pour me donner un coup, je l'ai ramassée par les cheveux. Bang! Fini, c'est la seule dans ma vie que j'ai punché.

Paul Boyer 54 ans

Dans la situation suivante, il s'agit d'un geste commis à l'égard d'une ex-conjointe qui s'était montrée violente envers la nouvelle conjointe et la voiture de l'interviewé, lors d'une soirée. Le geste posé est d'une gravité singulière, la justification donnée ne prend pas en considération le fait que la victime fut une femme. Les motifs de la violence commise sont vindicatifs, le sexe de la personne ne semble pas être une donnée signifiante dans l'esprit de l'homme. Nonobstant, compte tenu qu'il s'agissait d'une ancienne petite amie, il est fort probable que la dimension affective ait joué pour les deux antagonistes.

Le coup de pied est parti, je voulais lui faire mal, je voulais la blesser, je voulais... Et puis c'est ça qu'elle a eu, (...). Tu me rendras pas à ce point là sans conséquence. Je vais me venger et puis je me suis vengé (...)

Marc Arcand 29 ans

La grande majorité des extraits traitant de violence commise à l'égard des femmes traitent d'une violence psychologique ou verbale. Ainsi représentées, les actions réalisées sont d'une gravité moindre. De fait, un des sujets qui exprime avoir frappé sa conjointe en parle en soulignant sa désapprobation face aux gestes posés. L'homme évoque une dimension normative entourant la manifestation de sa violence dans un contexte de crime organisé, où les violences sous toutes ses formes tapissent le quotidien des gens qui gravitent autour de cet univers.

Y'avait un chum à ma mère qui la battait souvent aussi. Pis moi, on se disait souvent "tu bats pas une femme, tu bats pas une femme", même dans un langage des enfants "tu bats pas une fille, tu bats pas une fille" tsé. (...) j'ai passé 10 ans avec la même femme... (...) il a eu un peu de violence avec elle, mais j'ai compris vite, vite que ça servait à rien de battre une femme, parce que j'étais pas content de voir ma mère se faire battre et j'ai commencé à battre elle.

Jean Martin 32 ans

Un historique d'abus et/ou de négligence semble assez étroitement lié à une difficulté à composer avec l'autorité. L'homme suivant fait part d'une difficulté spécifique envers « l'autorité féminine ». Malgré qu'il généralise cette difficulté envers toutes formes d'autorité peu importe le sexe, l'observation de son milieu scolaire est à l'effet que cette « intolérance » à l'autorité se manifestait davantage auprès des femmes enseignantes. Dans un premier temps, il est question d'un incident qui s'est déroulé à la pré-maternelle au moment où une éducatrice aurait tenté de le forcer à manger un mets qu'il n'affectionnait pas. Ensuite, le sens du geste posé se rapporte au fait que sa propre mère le forçait de façon agressive à tout manger dans son assiette. Il est possible de constater ses difficultés à l'égard de « l'autorité féminine » dans le milieu scolaire.

Pourquoi je l'ai donné un coup de poing dans le ventre? Ma mère à ce jour, si je vais dans sa maison pour manger, elle dit: "mange tout dans ta foutue assiette!" Ma mère est ce genre de personne. Encore une fois, l'autorité (...) ils pensaient que j'étais un mâle « alpha » (dominant). Ils pensaient que j'étais un homme qui ne pouvait pas être enseigné par des femmes, ils pensaient que c'était lié aux femmes, parce que tous les professeurs avec qui j'avais des problèmes étaient des femmes.

Christopher Jones 21 ans

Disons que le genre féminin, j'ai peut-être toujours de la misère encore avec ça. J'ai de la misère avec ça, je le sais. Parce que pour moi, j'ai de la misère avec l'autorité féminine parce que ma mère en avait pas, pour moi, ça vaut pas grand chose.

Jean Martin 32 ans

Sans qu'il soit question de violence commise à l'égard des femmes, les propos de l'homme qui suit s'avère, néanmoins, particulièrement intéressant parce qu'ils permettent d'entrevoir une norme entourant le fait d'exercer une violence d'une façon plus large et l'importance de préserver le regard de sa conjointe sur cette dernière.

(...) ma blonde m'a jamais vu me battre, ok depuis le début, je sors avec elle depuis 4 ans, nous sommes pas stables depuis un an, mais nous sommes sortis ensemble pour à peu près 3 ½ ans sans arrêt, elle m'a jamais vu me battre une fois, j'ai probablement été impliqué dans plus de 100 bagarres,

jamais autour d'elle, elle ne peut pas voir ça, elle ne peut pas voir ce côté de moi.

Christopher Jones 21 ans

Plus d'un homme rapporte avoir été violent ou avoir entretenu des fantasmes vindicatifs envers le parent abuseur. Le jeune adulte cité subséquemment fait état d'une volonté affirmée de sa part de protéger sa fratrie des sévices de sa mère. De fait, la menace de mort qu'il profère à sa mère est identifiée comme une mise en garde, afin qu'elle ne fasse pas subir à sa sœur et à son frère le même sort que lui.

Je lui ai dit man, il y a trois ans, "si tu lèves une main sur mon frère ou ma soeur encore, je vais te tuer". (...) « Tu peux les fesser ou les discipliner, c'est ton affaire, mais si tu lèves une main sur eux comme tu en as levé sur moi, je vais te tuer ».

Christopher Jones 21 ans

La violence se présente également dans le cadre de la relation fraternelle. L'homme suivant traite d'une situation de violence intrafamiliale qui se manifeste entre lui et sa sœur. Elle est caractérisée par une violence d'une gravité singulière, il dépeint des situations de menaces avec un fusil à plomb et des couteaux, et en toile de fond une violence psychologique et verbale particulièrement intense et fréquente. Cette dernière a été exercée principalement de la part de sa sœur pendant plusieurs années. Il est question d'une situation durant laquelle il a « fendu la lèvre » de sa sœur et cet incident de violence marque la fin d'une série d'événements semblables. La « glorification » du geste semble être le fruit d'une impression que cette action l'a libéré de l'oppression exercée par sa sœur. Par ailleurs, ce « coup de poing », voire ses capacités physiques, semble à ses dires avoir rétabli le rapport de force entre lui et sa sœur, contribuant ainsi, comme il en sera davantage question dans une section ultérieure, à la formation et/ou l'expression de sa masculinité.

Mais après ça je n'ai jamais vu ma sœur aussi comme, le regard aussi tranquille tu sais comme je la regardais et puis elle me respectait, tu sais. Avant c'était toujours mon petit crisse décâlisse, là j'avais droit à mon respect. (...) je ne l'imagine pas que ça s'est mieux passé, ça réglé l'affaire.

J'étais rendu égal à elle. Fait que là quand j'ai vieilli, j'étais plus grand qu'elle
là c'est sur qu'elle ne va plus rien faire je suis rendu un homme.

Robert Therrien 20 ans

En ce qui a trait à la violence envers les femmes, les hommes rencontrés la présentent comme étant plutôt un phénomène marginal en contraste avec la place que la violence, de façon générale, occupe ou occupait dans leur vie. Par ailleurs, cette constatation peut nous ramener à deux possibilités, soit que la violence envers les femmes semble dans les cas rapportés se présenter plutôt sous la forme d'une violence verbale et psychologique, qui est d'une gravité moindre en vertu de l'appréciation qu'en font les hommes. Ainsi, la banalisation des différentes manifestations de violences, telle que mentionnée par plusieurs hommes peut faire en sorte que les comportements « mineurs » sont sous-représentés. Donc, les « violences douces » réalisées envers les femmes sont « camouflées » par les gestes de violence plus spectaculaires commis dans la sphère sociale. En second lieu, se glisse souvent une perception négative des violences commises envers les femmes. Il était vraisemblablement plus facile pour les hommes d'aborder les événements de violence extrafamiliale compte tenu du regard négatif qu'ils posent sur la violence envers les femmes et les enfants. De fait, de façon générale le regard posé sur les gestes commis à l'extérieur du milieu familial semble bénéficier davantage de l'approbation sociale.

4.6 Le sens et l'organisation de la violence et les hypothèses de recherche

En guise de conclusion, voici quelques observations tirées des sous-sections présentées : une constance remarquée dans les récits des hommes rencontrés est la dimension réactionnelle au sens accordé à la violence et à l'organisation du contexte entourant sa manifestation. Une réaction à un contexte qualifié comme étant hostile et non protégeant pour certains. De façon assez nette, le regroupement d'une façon quelconque à un groupe d'amis peut favoriser la propension à la violence. Cette dernière, au sein de ce contexte quasi organisé, voire même organisé s'exerçant souvent de façon utilitaire. Elle sert l'intérêt

individuel mais parfois se réalise davantage en fonction d'un intérêt collectif au sein duquel l'intérêt individuel est une composante du « nous contre eux ». L'identification à un groupe propulse la violence comme un moyen, voire un outil jugé non seulement acceptable, mais comme nécessaire à l'accomplissement de tâches ou la défense d'intérêts propres au groupe. Ainsi la violence, tel qu'explorée dans la problématique, devient un moyen adapté à un contexte qui structure et organise sa réalisation. Toutefois, contrairement aux énoncés tenus au sein de la construction de la problématique, la colère, loin d'être signifiante dans le sens que ces hommes tiennent au sujet des actions commises, n'est pas jugée comme étant déterminante dans la réalisation de comportements violents. En terminant, la violence envers les femmes est, auprès des hommes interviewés, réduite à un phénomène marginal. Deux hypothèses ont ainsi été explorées afin de situer ce phénomène dans la problématique dont il est question dans cette recherche. En résumé, compte tenu des enjeux mentionnés, l'intimité peut être la sphère à protéger d'un environnement qualifié d'hostile et de leurs propres violences qui sont canalisées à l'abri du regard de leurs proches.

La première hypothèse de recherche touchant l'inter-influence entre l'homme et son contexte au plan de la construction identitaire est appuyé dans l'exploration du sens de la violence compte tenu qu'il est possible d'apprécier les stratégies d'adaptation déployées afin de composer avec un environnement perçu comme étant menaçant. Ainsi se dégage un portrait du rôle actif et/ou réactif de la part de l'homme dans sa volonté de s'adapter à son contexte. La dimension d'appropriation de pouvoir de la part des hommes est un élément qui se retrouve de façon transversale dans le fait de s'affilier à un groupe de pairs, dans l'instrumentalisation de la violence et parfois dans les sensations provoquées par les excès de colère. Donc, le sens accordé aux actions réalisées semble révéler l'influence de repères identitaires qui sont étroitement associés à une finalité d'appropriation de pouvoir. Les hypothèses 3 et 4 seront examinées de façon plus précise dans le chapitre 5 qui porte un regard sur les contingences contextuelles et la construction identitaire.

CHAPITRE 5

LE CONTEXTE ET L'IDENTITÉ

Le présent chapitre, sans être en rupture avec celui qui précède, a pour objectif d'examiner la question identitaire dans le processus de socialisation des hommes rencontrés. En continuité avec la section précédente, la place à l'identité peut que difficilement ne pas être prise en considération du sens des actions commises, voir notamment à ce sujet Kaufmann (2004). Ici, l'emphase sera placée sur l'influence des différents contextes, mais également de façon plus précise auprès de quelques repères identitaires et pôles de reconnaissance considérés signifiants par les hommes rencontrés. Donc, cette partie traitera dans un premier temps comment s'articule la violence commise et la perception de soi. Cette première section permet de faire le pont entre la violence, les enjeux contextuels et l'identité. Le processus de socialisation est examiné ici en toile de fond de par l'influence des contingences sociales et de l'effort individuel de s'adapter aux différents contextes. Suivront quatre dimensions qui seront examinées de par leur influence qualifiée de significative dans la construction identitaire tirée des récits. L'influence de contextes spécifiques vécus par ces hommes, placements et détentions, entre autre; le contexte familial et les différentes ressources identitaires qui tapissent la fondation d'un rapport entre soi et autrui; l'influence de figures masculines significatives et en terminant, l'exploration du lien entre la consommation de drogues et la violence commise. En somme, cette partie tentera de façon beaucoup plus précise d'examiner les enjeux individuels et collectifs afin de contribuer à une compréhension plus exhaustive de la place à la socialisation « spécifique » des hommes présentant une propension à la violence.

5.1 La violence et la question identitaire

Malgré que cette dimension soit déjà manifeste dans la compréhension du sens accordé à la violence vue précédemment, voyons maintenant la perception de soi des hommes rencontrés, au plan de la construction identitaire, eu égard aux différents contextes et notamment la violence qu'ils exercent. D'emblée, la violence fréquemment valorisée au sein des contextes examinés précédemment a un impact qualifié de positif sur la perception de soi. Elle s'avère être le vecteur d'une image de soi teintée par le pouvoir et le sentiment d'importance (grandeur) et d'invincibilité. Examinons la perception de soi eu égard à l'utilisation de la violence. Cet exercice permettra de façon plus spécifique de mieux comprendre comment la violence s'inscrit dans une perception de soi et un rapport avec autrui qui donne une légitimité et valorise l'utilisation de la violence.

Bien, je me défendais par mes poings, (...) j'ai jamais eu peur de me servir de mes poings.

Greg Pelletier 22 ans

J'étais baveux, j'écoeurais le monde, je jouais à ça, fallait que je me défende. J'avais pas peur d'écoeurer les plus gros. Fait que, je me laissais pas écoeurer par les plus gros non plus.

François Parent 34 ans

La citation suivante évoque une explosion au plan du développement physique qui a permis au sujet de se sentir fort et imposant aux yeux des autres. De fait, en s'imposant physiquement il s'est fait une réputation et est devenu plus populaire auprès d'un groupement d'amis.

J'étais toujours enfermé à la maison, j'avais pas beaucoup d'amis, je voyais pas ce qui se passait à l'extérieur, mais là j'ai découvert les bars, la bière, les filles, j'ai découvert que j'étais fort physiquement et puis que je pouvais frapper du monde, que j'étais dominant par rapport à eux autres. 16 à 18 il y a des batailles à toutes les fins de semaines, les bars toutes les fins de semaine, le bordel...

Marc Arcand 29 ans

L'extrait suivant partage quelques similitudes avec celui ci-dessus. En effet, il est question d'une transformation au plan identitaire qui favorise une propension à la violence. En effet, on sent chez ce sujet une rupture assez nette entre une violence sporadique et désorganisée, et une augmentation soudaine au plan de l'intensité et de la fréquence des comportements violents. Il a été sévèrement violenté par sa mère sur une base continue et il se réfère fréquemment à elle pour donner sens à sa violence.

Quand j'ai atteint 13 ou 14 ans, c'est là que tout... Je suis devenu une personne différente, les gens me parlaient et je m'en foutais, je suis devenu ma mère quand elle était saoule, sauf que moi j'étais sobre tout le temps. Tout l'abus que j'ai pris de ma mère, c'était comme « fuck » ça man. (...) « Tu veux me parler comme ça, ma mère me parlait comme ça, tu veux savoir ce qu ma mère m'a fait? Je vais le faire à toi là, tu vas souffrir. »

Christopher Jones 21 ans

Une perception de soi qui s'articule autour d'une image d'être méchant s'établit à travers la propension à se comporter de façon violente. Elle est le produit d'une réputation qui est alimentée par un mode de vie teinté de violence. Cette perception semble dotée de la faculté de protéger celui qui en est pourvu contre le risque des humiliations et des violences.

J'étais méchant, et encore aujourd'hui le monde me considère méchant, méchant, "regarde, lui niaise-le pas parce que c'est sûr, il saute sa coche."

Jean Martin 32 ans

L'adhésion à un mode relationnel est explorée ici à travers l'image qu'il pouvait susciter chez les autres notamment eu égard à la violence qu'il exerçait. Par ailleurs, l'identité qu'il cherchait à sauvegarder et le besoin de s'affirmer, de se démarquer, voire même de se faire valoir aux yeux de ses pairs dépend du recours à la violence.

(...) mais on dirait que si il aurait pas eu ça, comment je me serais affirmé auprès de mes amis, avec quoi je me serais affirmé. C'est ce qui a fait mon identité à un certain moment, je pense. (...) c'est ce qui a fait ma personne c'est ce qui a fait mon estime personnelle, d'être craint et d'être respecté finalement, je pense que c'est ça. (...) Parce que en tapant quelqu'un ben

les autres te respectaient et puis en te sentant respecté, tu te sentais plus valorisé.

Marc Arcand 29 ans

La compréhension que les hommes se font de l'image que les autres, notamment les pairs, se font d'eux semble être un élément contributif à la poursuite de comportements violents compte tenu que l'image est valorisée et par conséquent valorisante. Ainsi, une perception positive, au plan identitaire, véhiculée par le cercle de pairs significatifs semble étroitement associée à l'accomplissement de comportements violents. Ainsi se dégage une perception de soi qui dépend du regard d'autrui et qui est le fruit d'un mode relationnel violent.

De fait, ici il est question de l'implication d'un homme auprès du crime organisé, sa propension à la violence se voit valorisée et instrumentalisée auprès des individus avec lesquels il était impliqué dans l'accomplissement d'activités illicites.

(...) ils savaient que si j'étais là que tout était sous contrôle c'était ça, c'était ça qui m'a valu bien des affaires. J'ai un sang frète débile, même si je suis en crise, mon affaire est calculée (...). Eux autres ils « trippaient », ils aimaient ça, ils trouvaient ça drôle, ils trouvaient ça bien cool. Moi j'étais leur rêve, vraiment, j'étais toutes leurs aspirations.

François Parent 34 ans

Parallèlement, il est ici question d'une perception de soi, entretenue par les pairs, qui dépend de la violence commise.

Les amis disaient que j'étais "cool", ils me trouvaient "cool", j'avais peur de rien, j'étais "cool" et courageux et puis « tough ».

Nathaniel Robert 24 ans

Le contexte spécifique du centre d'accueil inciterait les jeunes à s'identifier aux plus âgés, par conséquent aux plus redoutables dans un lieu où les signes de « faiblesses » ne sont visiblement pas adaptés au contexte.

Dis-toi que celui qui est le plus « tough » c'est toujours l'idole fait que tout le monde essaie d'arriver à son niveau, fait que tu sais c'est toujours le plus « tough », c'est lui.

Robert Therrien 20 ans

Dans cette construction identitaire, la capacité de se détacher de son vécu affectif est valorisée. La peur est une émotion à dominer et à exclure de son répertoire d'émotions. Cette capacité s'avère particulièrement utile dans la réalisation des activités illicites, notamment en ce qui a trait à la commission d'actes de violence.

(...) j'ai le sang froid, j'ai toujours été, moi dans des situations, toute est calculé dans la vie, fait que veux, veux pas, même les improbabilités se calculent. Ouin... Tu deviens tellement, comment je pourrais te le dire... (...) plus qu'on a, plus qu'on s'habitue à en avoir, plus qu'on en veut, plus on devient immunisé à qu'est-ce qui se passe. Moi voir quelqu'un se faire casser le nez devant moi, c'est rendu banal. (rires) plus t'en as plus que tu t'immunises est plus que tu es à l'épreuve de toute, veux, veux pas.

François Parent 34 ans

Partageant quelques similitudes à la citation précédente, celle qui suit fait part d'une surexposition à la violence qui fait qu'elle devient normalisée, voire banalisée.

j'ai vécu trop de violence, dans le sens immunisé. Tu comprends ce que je veux dire? Je pense que c'est peut-être ça. Un niveau de tolérance à la violence anormale dû justement à la vie que j'ai vécue était anormale tu comprends ce que je veux dire. C'est pas normal de faire une affaire et manger un coup de poing, mais c'était ça que je vivais. (...) Je parle de tout, on se battait dans les métros, les skin heads, mes parents, mon père là.

Nathaniel Robert 24 ans

Les propos de l'homme dont il est question dans l'extrait suivant sont évocateurs d'un endurcissement, soit une coupure des émotions, afin de s'adapter aux contingences du quartier au sein duquel il évoluait avec ses pairs. La pauvreté et la dureté du milieu contribuent selon ses dires à canaliser ses émotions en rage. En somme, l'incapacité de pleurer est associée au contexte.

C'était l'autre extrême, ça sortait en rage. J'ai toujours canalisé en rage, peut-être aussi que je n'avais pas le bon entourage, tu sais dans le sens, on venait vraiment de quartiers défavorisés, tu sais dans le fond. À quelque part, tu vas pas brailler sur ton sort, on est toute de même. J'étais pas le

seul tu comprends à vivre de même dans la merde pis c'était pas juste des noirs il y avait des blancs, il y avait... (...) C'était le quartier qui était dur, la pauvreté.

Nathaniel Robert 24 ans

Les liens entre différents repères identitaires et la violence ont été explorés sommairement afin de souligner la vertu adaptative de la part des hommes, en ce qui a trait à l'effort de se construire une identité qui est cohérente aux comportements adoptés. La violence ainsi dépeinte est vue comme étant le fruit d'une valorisation de ce mode relationnel afin de répondre à des contingences propres au contexte. Par ailleurs, à plus d'une reprise les hommes font état d'une surexposition à la violence qui permet, par conséquent, une banalisation de sa manifestation qui s'exprime par une indifférence (affective) à son égard. Cette brève démonstration se voulait une tentative d'expliquer l'articulation entre l'image de soi et le contexte dans la compréhension de la problématique. Voyons maintenant l'impact spécifique de moments ou des contextes perçus comme étant marquants.

5.2 Des contextes transitoires marquants

Sans que ces événements ne symbolisent pour ces hommes des moments de rupture, ils identifient des situations qui ont pu contribuer à une « cristallisation » d'une identité qui pour être adaptée au contexte doit s'endurcir. Le mode relationnel axé sur un rapport défensif est la norme qui est précieusement sauvegardée. Les milieux perçus comme menaçants où parfois les comportements violents ou une image de soi plus dure permettent de mieux répondre aux contingences des milieux. Les hommes nomment une perception d'avoir été traité de façon injuste. Ainsi, ces passages (périodes transitoires) courts ou longs pour d'autres sont identifiés comme étant signifiants, voire même marquants pour la suite des choses dans leur vie. Voyons dans un premier temps les propos d'un jeune homme qui a été placé en centre d'accueil pour la majeure partie de son adolescence. Il explique comment lui perçoit l'impact de ce contexte institutionnel où il se retrouve avec d'autres jeunes partageant

diverses problématiques, ses propos illustrent avec éloquence comment ce contexte empreint sur l'image qu'il a de soi et sa propension à la violence ultérieurement :

(...) tu sais en centre d'accueil tu deviens fou, tu deviens agressif, tu t'endurcis, tu te fais des contacts. (...) c'est vraiment fou je ne me laissais plus marcher sur les pieds là tu sais comme le fait d'être enfermé comme une bête sauvage, enfermé comme, tu es déjà agressif là parce que tu es agressif ils vont t'enfermer tu sais c'est comme aaaaahhhhh! Mais là, quand tu sors là aaaaaaahhhhh! Le power que tu as, j'ai ces années là de faits en centre d'accueil (...)

Robert Therrien 20 ans

De façon plus spécifique, le placement est vu comme ayant contribué à une aggravation des comportements violents.

(...) je devenais de plus en plus, comme violent, délinquant, de plus en plus... en plus j'avais été en centre d'accueil pis en centre d'accueil tu retrouves tout du monde comme toi.

Robert Therrien 20 ans

Le témoignage de l'homme suivant traite également de l'impact négatif du placement en centre d'accueil sur ses comportements. Il permet d'apprécier le sens accordé au vécu et propose comment le contexte qualifié de violent et très frustrant n'a qu'exacerbé sa propension à la violence.

(...) ils m'ont crissé en centre d'accueil à 14 ans. (...) Mais c'est encore pire là-bas on se battait chaque vendredi (...) quand je sortais la fin de semaine j'étais encore plus enragé, (...) enragé envers la société, frustré de toute dans le sens, le rejet de la famille ou "whatever", tu es avec du monde que tu connais pas et que tu ne veux pas connaître non plus. Là ils te disent, fais-ci, fais-ça, fallait que je fasse ci, fasse ça fais-ci, fais-ça, je capotais ben raide dans le fond, ça m'a empiré (...).

Nathaniel Robert 24 ans

Le passage dans la rue marqué par la dureté du contexte et les exigences de l'itinérance font que le fait de s'endurcir est une question de survie. Malgré que cette période a été entrecoupée de courts séjours chez des amis, on perçoit comment cette période a été éprouvante :

(...) vivre dans les rues pour 2 ½ mois, dormir dans les rues, (...) tu commences à te brûler, et malgré tout je me sentais à l'époque... que la colère augmentait (...) dans les rues, man c'est chacun pour soi et tu sais... tu t'élèves, tu dois être « tough », si tu n'es pas « tough » tu vas te faire marcher dessus par n'importe qui.

Christopher Jones 21 ans

Les observations se rapportant au contexte particulier de la prison dépeignent l'omniprésence de la culture de violence dans les faits et gestes du quotidien. Dans un premier temps, il est possible d'apprécier l'effort individuel de distanciation dans le rapport aux autres co-détenus durant les différents séjours en prison.

(...) Faut que tu composes avec, t'as pas le goût de faire chier personne, t'as pas le goût de te chicaner, tu restes tranquille et puis toute, mais en même temps tu ne peux pas être trop, parce que sinon ils vont te manger la laine sur le dos et puis tu vas te faire profiter et puis là ils vont se revirer contre toi et puis toute. Fait que, c'est un ostie de jeu, un casse-tête. (...) Fait que, dans le fond je m'assimilais comme un caméléon à travers tout le monde pour ma survie, j'avais pas le choix.

Marc Arcand 29 ans

Après avoir été invectivé par un co-détenu, la nécessité de se comporter de façon violente est bien illustrée dans l'extrait suivant :

Devant tout le monde, je pouvais pas ne pas rien faire, il fallait absolument que je réagisse parce que sinon, tout le monde m'aurait écoeuré et puis j'avais pas eu le choix de me laisser faire. Je n'avais pas le choix

Marc Arcand 29 ans

Les deux extraits suivants traitent respectivement d'une période de détention en prison où les hommes concernés bénéficiaient d'un statut privilégié. Pour l'un, la violence est banalisée et permettait de régler des comptes. Le second est impressionné par l'intensité de la violence au sein de la prison. Ces témoignages permettent de mieux comprendre la culture de violence au sein de la prison. Drogues et violence deviennent des moyens de transactions permettant de faire valoir sa position au sein d'un contexte organisé autour de la violence :

C'était la jungle. Moi dans le temps que j'étais là c'était, on faisait des combats ultimes en bas, tout le monde réglait leur compte. On faisait des gageures là-dessus. Et puis, tu peux rire, mais c'était moins pire que le monde qui se poignait tout seul dans les cellules. Eux autres, on savait pas comment ça finissait, ils pouvaient même pincer le gars (poignarder). Nous autres, dès qu'il en avait un à terre ça s'arrêtait là. (...) le monde qui ne payait pas leurs dettes, je m'amusais à faire ça.

François Parent 34 ans

(...) moi j'ai fait du temps et puis j'ai vu des jeunes de 18 ans en 2000 j'ai fait ma dernière bit (sentence) dans un wing (aile) de 180 détenus tu as des mains et des pieds à watcher en ostie. Ok t'as les noirs ils sont pas reposants, ils prennent le contrôle d'une section, c'est du contrôle pis c'est incroyable la violence qu'il y a là.

Paul Boyer 54 ans

Un incident de violence commis à l'égard des gardes à cause d'un refus de pouvoir sortir en lien avec l'état de santé de sa mère, est perçu comme ayant suscité le respect, voire même des privilèges et d'avoir été réalisé en toute impunité :

Fait que, j'ai fait six cocktails "molotovs" et j'en ai allumé une couple et c'était parti, j'ai commencé à attaquer la guérite des "screws". J'ai fait la guerre aux "screws" tout seul. J'ai brûlé deux screws bien comme du monde, un au bras et l'autre à la jambe. À partir de ce moment-là, « Monsieur Parent, Monsieur Parent, oui pas de problème on va t'arranger ça ». Ils sont devenus très polis avec moi, très, très, très. Ils savent que je suis un vieux de la vieille, quand même.

François Parent 34 ans

Les contextes transitoires sont principalement caractérisés par des contingences significatives entourant le fait d'accorder à la violence une fonction adaptative. Il est possible d'apprécier des regards parfois contradictoires au sujet des différents milieux. Il est possible de présumer que l'exposition à la violence avant les dites périodes ne sont pas sans influence sur la capacité de composer avec celle que l'on retrouve à l'intérieur des milieux carcéraux et autres. Par ailleurs, il est possible d'entrevoir différents impacts au plan identitaire associés aux contextes explorés. En effet, ces derniers sont soit tenus responsables pour un endurcissement de leur personne ou parallèlement, le fait d'avoir été endurci

préalablement semble permettre à l'homme de vivre le séjour en prison sans en être affecté outre mesure par l'omniprésence de la violence. En terminant, il semble opportun de souligner que la transformation ou les exigences au plan identitaire sont vues comme étant nécessaires afin de survivre psychologiquement, voire même physiquement aux différents contextes.

5.3 La violence et le contexte familial

Le milieu familial, malgré qu'il ne soit pas identifié comme significatif pour quelques-uns des sujets rencontrés, s'avère être plus marquant pour d'autres, en ce qui a trait au sens donné aux comportements. Ainsi, la violence agie, selon la représentation qu'en font les hommes, est étroitement liée à un milieu familial perçu comme étant peu nourrissant sur le plan affectif, négligeant, voire menaçant compte tenu de la violence dont ils font l'objet de la part d'un parent. L'absence d'une figure parentale est également identifiée comme étant signifiante pour quelques-uns des sujets rencontrés. En somme, malgré que cette dimension soit escamotée par un certain nombre de sujets, pour d'autres elle s'avère être le foyer d'une rage qui conditionne un rapport avec autrui axé sur une violence réactionnelle, une violence permettant d'alimenter une perception de soi qui dépend de la capacité de réagir aux agressions réelles ou perçues comme telles. En résumé, à la lumière des récits recueillis, les modèles parentaux sont vus comme ayant une influence variable auprès des hommes rencontrés. La quasi-totalité des sujets rencontrés fait allusion d'une façon ou d'une autre à un contexte familial qui a pu contribuer à leur parcours.

Les propos retenus ci-dessous dépeignent une vie familiale caractérisée par une violence prenant la forme de manifestations imprévisibles et démesurées :

Ma mère est une ivrogne (...) ma mère m'a fait subir toutes ses frustrations envers la vie sur moi. (...) Quand j'arrivais de l'école avec des mauvaises notes et qu'elle buvait, je me faisais battre pas à peu près, je me faisais battre comme s'il n'avait pas de lendemain. Je me rappelle en 4^{ème} année je suis allé à l'école avec deux yeux au beurre noir. (...) J'étais puni pour tout. (...) je ne méritais pas, je ne méritais pas l'abus, comme la ceinture.

Christopher Jones 21 ans

La violence, ma mère nous battait souvent quand on était jeune, parce que si je n'écoutais pas, elle avait comme... La loi de la rue, comme eux autres ils étaient des vendeurs de stupéfiants au centre-ville fait que ils n'avaient pas le temps à niaiser avec nous autres fait que j'en mangeais des volées, assez, en masse, à coups de ceinture, une fois elle m'a poigné à la gorge, elle m'a étouffé vraiment comme il faut, elle pensait que je lui avais volé son argent.

Jean Martin 32 ans

Afin de donner sens à ses comportements violents, l'homme suivant se réfère à sa mère afin de dégager un lien « causal » entre la violence subie et la violence dont il a été et est toujours l'auteur.

Je sais que c'est parce que ma mère m'a battu, mais pourquoi qu'elle m'a battu, pourquoi que ma mère m'a frappé.

Christopher Jones 21 ans

La propension à agir de façon violente lorsqu'une situation provoque un sentiment d'être assujéti au contrôle d'autrui se manifeste de façon importante lorsqu'il est question de composer avec des figures d'autorité. Le jeune homme se réfère à la façon abusive dont sa mère exerçait son autorité et comment la colère accumulée envers elle semble avoir eu des répercussions sur sa façon de composer avec une autorité qu'il juge malveillante. Sans aborder chacune des sphères de vie, qu'il s'agisse de l'école, du travail ou des relations avec les policiers, ces formes d'autorité provoquent chez lui une colère pouvant l'amener à agir de façon particulièrement violente.

L'autorité, je n'aime pas l'autorité, encore à ce jour, si les policiers me dérangent pour aucune raison, je vais commencer, tu sais comme, tu ne peux pas me contrôler (...) ça me met en colère quand des gens essaient de me contrôler. Le gars qui gère le « Super C » là-bas dans mon quartier, il m'a viré et je voulais le tuer dans son bureau, j'étais prêt à sauter dessus et prendre son stylo et lui rentrer dans le cou (...).

Christopher Jones 21 ans

Les violences subies au sein de sa famille, sous une forme ou une autre (physique, verbale, voire même symbolique) semblent « provoquer » celle exercée à l'extérieur du milieu familial. Ce conjugue à cette violence « exutoire » l'influence des pairs qui semble « cristalliser » une propension à la violence.

Ça fait que à chaque fois que j'avais un conflit avec mes parents et dès que je sortais dehors je faisais des conflits avec les autres. C'était comme automatique là, je pouvais arriver même des fois je me rappelle quand j'étais plus jeune 11 ans... (...) j'ai comme changé de persécuté à persécuté. (...) chez nous j'étais persécuté dans le sens que, j'avais aucun droit, aucune autorité (...) à un moment donné je suis comme... avec l'influence aussi, je me tenais pas avec les plus gentils ça fait que l'influence ça fait comme... une bombe atomique.

Nathaniel Robert 24 ans

Le fait d'avoir été imprégné dans un mode de vie criminalisé où la violence, la vente de stupéfiants et les vols faisaient partie du quotidien; les manifestations de violences, même extrêmes, sont banalisées et vues comme étant un moyen acceptable afin d'obtenir réponse à ses besoins. La culture de violence instaure un mode relationnel où se partage la loi de la rue (loi du plus fort), qui est appliquée par ceux qui la dictent, et la loi du silence qui n'autorise pas la dénonciation de la violence. Le témoignage suivant est une illustration particulièrement percutante des normes qui régissent un mode de vie organisé à la marge des institutions et de la collectivité. Il est notamment question d'une situation où il fait appel à un ancien conjoint de sa mère afin de se venger du bris d'un jouet. L'extrait sélectionné résume le mode de vie et les circonstances, après que l'ancien ami de cœur a poignardé le beau-père suite à l'appel de l'adolescent au sujet du jouet brisé par ce dernier.

Et puis... ouais c'est ça, il l'a poignardé, pis là y'était à terre, pis c'est ça j'avais 12 ans. (...) Fait que là y'était à terre, fait que là j'étais par dessus pis je le fessais, pis je le fessais, même quand les policiers, les policiers sont arrivés j'étais encore dessus. Les policiers voulaient m'arrêter parce qu'ils pensaient que c'était moi qui l'avait poignardé. Même si c'était pas moi, pis moi je savais qu'il ne fallait pas que je parle. La loi du silence, je la connaissais. Oui je la connaissais très bien la loi du silence.

Jean Martin 32 ans

Parfois la haine ressentie envers le parent abuseur semble aussi intensément ressentie pour l'homme, que l'intensité de la violence subie.

J'ai viré contre ma mère, comme j'haïs ma mère, comme je la méprise, ça a été « tough ». J'haïs ma mère pour les osties de raclées, les coups de poing.

Christopher Jones 21 ans

Le sentiment d'avoir été abandonné ou marginalisé par la famille semble entretenir chez plus d'un homme une rage dirigée vers le milieu familial. L'intensité de la colère envers la figure maternelle, après plusieurs années de placement en centre d'accueil, serait grandement responsable d'une aggravation de ses comportements à la fois destructeurs et autodestructeurs.

Quand je suis rentré chez ma mère à 17 ½ ans, toute la rage en dedans de moi et toute la rage envers ma mère que j'ai accumulée, qu'elle m'ait laissé comme ça, abandonné, pas capable de comprendre ce que je vivais et puis ma soeur était agressive, je réagissais à ça aussi.

Robert Therrien 20 ans

Les propos de l'homme suivant dépeint une relation affective peu nourrissante avec sa mère, voire même un sentiment de rejet qui semble alimenter une certaine colère envers elle. Il qualifie la violence comme un problème émotionnel et se réfère à sa relation avec sa mère pour illustrer ce constat.

(...) je pense que la violence chez une personne c'est quelque chose qui est émotionnel, c'est une question d'émotions. Moi j'ai été rejeté par ma mère, je ne faisais pas son affaire. (...) ostie on avait pas des conversations, on se parlait jamais, quand on se parlait c'était pour se "shooter" de la marde.

Paul Boyer 54 ans

Le milieu familial ici est tenu responsable d'un sentiment d'être différent des autres. Une marginalisation originant non seulement du regard des autres, mais également de la façon dont le sujet entre en relation et se perçoit lui-même avec autrui. À travers cet extrait, il est possible d'apprécier l'influence de la couleur de la peau au plan de l'image de soi, compte tenu des humiliations, voire même des violences à connotation raciale subies dans l'environnement social.

(...) le fait que je suis noir. Ça aussi ça m'a nuit, je me suis fait pas mal écoeurer à l'école. Et puis, ça aussi ça m'a pas aidé. (...) Fait que c'est comme ça pour moi si je résumais de 0 à 12 ans, c'est...j'ai souffert d'être tout le temps le seul noir, d'être à part des autres.

David Raymond 32 ans

Il est difficile d'associer directement l'influence du milieu familial à la propension à la violence dans le discours des hommes rencontrés. De fait, cette relation, si elle existe, s'effectue à travers l'établissement précoce d'un mode relationnel teinté par la violence. Il est possible de constater que le milieu familial prépare une façon d'entrer en relation de façon défensive. Cependant, le milieu familial semble être en apparence le foyer d'affects alimentant des sentiments d'injustice, d'abandon et d'incompréhension de par la violence subie. Parallèlement à la violence, pour plus d'un homme, la négligence affective et la négligence matérielle alimentent ces mêmes sentiments au sujet de leur valeur en tant qu'individu. Par ailleurs, tel qu'il en a été question précédemment, l'attrait des moyens à la marge des conventions, afin de répondre à ces carences, devient difficilement résistible. Ces relations familiales parfois peu nourrissantes semblent contribuer à l'extériorisation des frustrations accumulées et/ou à la poursuite d'une façon d'entrer en relation, qui est cohérente avec celle vécue dans le contexte familial. Maintenant que le milieu familial a été exploré de façon plus générale, voyons de façon plus spécifique comment les figures paternelles ou masculines significatives influencent l'identité des hommes rencontrés.

5.4 L'influence du père et des figures masculines significatives

La violence est souvent vue comme étant le lot des hommes. La section précédente nous a permis d'observer qu'à l'intérieur du contexte familial, les hommes soulignent parfois la contribution des mères dans leur compréhension de leur propension à adopter ce mode relationnel. Cette section traitera exclusivement des figures masculines qualifiées comme étant significatives dans l'esprit des hommes rencontrés. Cette partie se rapporte à la troisième hypothèse de recherche qui proposait que l'influence des pères, en ce qui a trait aux ressources identitaires favorisant la violence, serait plus significative que celle de la mère. La section permettra d'apprécier les nuances s'imposant à la lumière du sens qu'ils donnent à leur violence. Il sera possible de constater que cette contribution se réalise de multiples façons et s'écarte d'une représentation

linéaire; notamment lorsque l'on retient le sens donné à la violence dans le contexte social.

Le jeune homme explique qu'il n'a eu aucune relation avec son père avant l'âge de 14 ans. Malgré cette absence, il se reconnaît dans les comportements de son père. Avec une certaine indifférence déconcertante, il dit s'être battu souvent avec ce dernier, en grande partie parce qu'il buvait et devenait arrogant. Parallèlement, il est question d'incidents de violence entre son père et la conjointe de ce dernier.

J'ai été là et... avec des bagarres de couteaux et tout ça, il la frappait à coups de poing... J'ai jamais rien dit, je ne voulais pas m'impliquer, je ne veux pas être aux alentours, comme, ça arrive et ça me dérange pas (...) Je peux voir un peu de ressemblance, quand il se fâche, parce qu'il se fâche facilement aussi (...).

Christopher Jones 21 ans

Tout au long de l'entretien, on sent un souci respectueux de ne pas entacher l'image du père. C'est avec réserve que l'homme suivant parle des comportements de son père. À quelques reprises, il relate des comportements de la part du père. Il est possible d'apprécier dans l'extrait cette volonté à peine voilée de ne pas associer ses comportements d'une façon ou d'une autre à ceux de son père.

(...) mon père avait bien gros des problèmes, je ne dirais pas de la jalousie mais il était possessif et puis dans le temps il était encore en train d'apprendre (...) Comment je pourrais te dire mon père il était pas, c'était pas un batteur de femme, ils nous a jamais battu, il a jamais battu ma mère. (...) Il était turbulent quand quelque chose qui fait pas son affaire, il est prompt tu sais, il va poigner les nerfs facilement, il ne va pas être violent, il va être plus violent verbalement (...)

Greg Pelletier 22 ans

La violence subie de la part d'une figure paternelle, se démarque par un recours abusif à la force physique et à la violence psychologique. Il est parfois possible d'observer l'impact négatif de cette maltraitance sur la perception de soi. La violence subie et les difficultés au plan relationnel (rejet, abandon, absence, etc.) semblent alimenter une colère chez les hommes qui, parfois à défaut de pouvoir

se manifester envers le parent abusif, les amènent à adopter ce mode relationnel au sein d'autres relations. Voyons dans un premier temps comment la violence subie, le rejet et le quasi abandon de la part du père affectent l'image que l'homme suivant se faisait de lui-même à l'adolescence

(...) Des fois il était vraiment agressif, stressé (...) mon père lui me persécutait constamment mais pendant certaines périodes, il y a des périodes où ça allait super bien. (...) le fait qu'il m'a laissé abandonné comme ça j'ai trouvé ça dur.

Robert Therrien 20 ans

Malgré l'intensité de la violence subie (aléatoire et démesurée), l'image du père est protégée. De fait, malgré qu'il se remémore avoir été un enfant violenté par son père, à cette époque il n'avait que de l'admiration pour ce dernier.

(...) c'était très violent (...). Quand j'étais enfant et puis il était sévère avec moi, je l'aimais beaucoup, ça restait quand même la personne la plus importante au monde parce que il me disciplinait de sa façon à lui, mais c'était pas grave je l'aimais plus que toute au monde et puis j'étais prêt à faire n'importe quoi pour lui, et puis j'étais prêt à faire n'importe quoi pour le rendre heureux et puis c'était mon père et je voulais qu'il soit content de moi, fier de moi et puis j'étais prêt à faire n'importe quoi, même si il me frappait ou quoi que ce soit.

Marc Arcand 29 ans

L'influence du père au plan identitaire semble assez importante lorsqu'il est question de l'image qu'il cherchait à entretenir de par la violence qu'il exerçait, soit d'être « tough ». Les propos suivants font état de l'impression qu'il avait des exigences rattachées au fait d'être un homme, selon son père.

Etre "tough", faut être fort, viril, dominant, il faut être fort, il faut être, faut être "tough, un homme c'est un "tough", un homme c'est un homme viril qui contrôle et puis qui décide et puis c'est lui qui a le gros bout du bâton.

Marc Arcand 29 ans

L'intensité de la violence subie par son père se traduit par une profonde incompréhension et des fantasmes de le violenter afin de se venger. Il est

possible de voir apparaître une norme entourant le fait de « réparer » la violence subie, par une violence réactive qui permet de rééquilibrer la situation.

Mon père il n'était pas correct avec moi, comment tu voulais que j'écoute ce qu'il me dise quand, tu sais, j'étais jamais correct en tout cas à un moment donné j'étais dans mes jouets et puis il avait des étagères, il y avait des jouets et ça traînait un peu, il m'a poigné et il m'a rentré là-dedans, j'étais tout-petit, il m'a poigné par le coup et bang! Dans les étagères, ostie, j'ai eu des petits bleus à l'arrière. Sacrement, comme une petite poupée de chiffon. (...) J'ai pensé souvent à lui péter la gueule mon tarbanac tu sais.

Robert Therrien 20 ans

L'effort de comprendre les violences subies de la part de son père permet d'explorer une dimension culturelle des méthodes éducatives exercées. Militaire africain au Rwanda, son père est dépeint par le jeune homme comme étant un homme rigide, violent par moment et particulièrement absent compte tenu de ses obligations. On dénote dans les propos un sentiment d'injustice, de par le constat de « subir » une éducation différentielle de ses pairs québécois. Un contraste qui est devenu plus apparent à l'adolescence. La situation économique précaire est également abordée afin de souligner le sentiment de marginalité par rapport à ses pairs.

C'était « rough » dans le sens mon père était « rough » là, c'était comme c'est de même que ça marche. Il était dans l'armée mon père, c'est un ancien militaire en plus un Africain. Mélangé entre les deux cultures, tu comprends. Tu sais, les premiers souliers que j'ai eu j'étais jeune, ce que j'ai eu je les ai volés. (...) Si tout le monde aurait été traité de la même façon, j'aurais pas eu de troubles, c'est l'injustice qui a fait le problème. (...) À quelque part on grandissait dans la culture ensemble.

Nathaniel Robert 24 ans

D'ailleurs, le passage suivant illustre avec éloquence la différence culturelle de la sphère familiale, plus ou moins perméable à l'univers normatif et valoriel du pays d'accueil. Par ailleurs, l'intégration plus rapide des enfants aux contingences de la culture d'accueil est également représentée par la citation suivante.

(Citant le père) « Dans ma maison c'est l'Afrique, ici c'est le Rwanda. Dehors tu feras ce que tu veux, quand tu auras 18 ans, tu te pogneras un appartement. »

Nathaniel Robert 24 ans

L'absence physique du père et son apparente incapacité d'exprimer ses émotions sont soulignées dans l'extrait suivant. Cette caractéristique du père, à l'effet de ne pas exprimer ses émotions, est particulièrement intéressante lorsqu'on la considère dans son contexte. En effet, l'homme interviewé a souligné à plusieurs reprises sa capacité à se couper de ses émotions, comme étant une faculté qui lui a permis dès son jeune âge, de se tailler une place importante au sein des contextes où la violence et le sang froid s'avéraient utiles.

(...) mon père il avait bien beau essayer, mais il était pas présent à cette époque-là, ça faisait un bout qu'il n'était plus vraiment avec ma mère, ça faisait des années qu'il la trompait et puis il couchait plus vraiment chez nous. Lui il était moins présent, moi je me crissais bien de lui en plus.

Au plan affectif, il mentionne :

Il parle pas mon père, il en parlait pas, moi non plus je ne parlais pas, je ne savais pas c'étaient quoi, fallait que j'aille en thérapie pour savoir c'était quoi.

François Parent 34 ans

Le décès du père avant 5 ans et l'instabilité au plan relationnel de la mère ne permet pas à l'homme, dont il est question dans l'extrait suivant, de créer des liens significatifs avec les conjoints de sa mère. Par ailleurs, ces derniers ont tout au plus significativement contribué à former chez lui un mode de vie délinquant. Un homme se démarque des partenaires de sa mère. Il est resté impliqué dans sa vie après la rupture d'avec sa mère. Il assume auprès de lui un rôle de protection, un « partenaire » de vols, un modèle de violence de par le rôle qu'il assume dans la vente de stupéfiants, instrumental en ce qui a trait à l'apprentissage des tâches liées au quotidien et un rôle important au plan affectif. Voyons dans un premier temps l'influence des multiples partenaires de la mère et le rôle spécifique de ce conjoint :

Ma mère changeait souvent de chum, comme aux trois mois, elle était pas stable, fait que, un m'a montré comment voler des chars, l'autre m'a montré comment voler des "piaules", l'autre m'a montré comment peser des affaires, parce que c'était ça mon mode de vie. (...) Ben il y en avait un qui était ben fin avec moi, (...). Ben c'est lui qui m'avait appris comment faire des piaules là. (...) Il... lui il réglait le cas des "pushers". (...) Et des fois il y en a qui se poussent, bon ben Paul sa job c'était de les retrouver et de leur câlisser une sale volée.

Jean Martin 32 ans

L'absence de figures masculines et la délinquance du frère et par conséquent l'absence de relations significatives, permettant de donner accès à des repères identitaires positifs, se traduisent en une image de soi qui s'enracine dans cette image négative qu'il a des figures masculines qui l'entourent. En effet, qu'il s'agisse de l'abandon du père, l'absence et le parcours criminel du père de son frère et finalement l'adhésion de son frère à un mode de vie délinquant, le contexte ne semble pas avoir offert de figures masculines jugées signifiantes et positives.

(...) mon frère, vu qu'il a été adopté par ma famille, lui je l'ai déjà dit il est devenu trafiquant de drogues, mais son père à lui, il a été trafiquant de drogues aussi. (...) moi mon vrai père il a sacré ma mère là pratiquement quand elle était enceinte. Fait que, l'image que j'ai c'est : Les Noirs c'est des "crosseurs", c'est des profiteurs, c'est des bums, des criminels. Tu sais, même moi je suis un Noir et l'image que j'avais de ces hommes-là: c'est des criminels, des bums, des gens qui ne sont pas capables de prendre leurs responsabilités.

David Raymond 32 ans

On sent chez les hommes que le père ou une figure masculine significative semble avoir exercé une influence déterminante à modérée, en ce qui a trait aux choix effectués par eux. L'influence n'est pas toujours directe, mais plutôt comme associée par alliance à une autre variable plus importante. Par ailleurs, cette influence semble plutôt en lien avec les circonstances entourant l'action (mode de vie, violence, etc.) ou l'omission d'agir (absence, abandon, etc.) du père. De fait, il a été possible de constater que pour la majorité des hommes, la figure paternelle est peu impliquée, voire absente de leur vie. Cette absence, qu'elle soit physique ou plutôt psychologique, est souvent perçue comme un

manquement ou une doléance. En quasi-totalité, les hommes rencontrés ne font pas de lien direct entre leurs comportements et ceux de leurs pères. Sauf exception, ces derniers présentent une propension à la violence. À partir des hommes rencontrés, il a également été possible de dégager l'influence de figures masculines jugées significatives, de par l'affection et parfois même l'admiration qu'ils pouvaient susciter. En conclusion, il est possible de constater l'influence non négligeable des pères ou des figures masculines, en ce qui a trait à une certaine valorisation du recours à la violence. En effet, chez la grande majorité des sujets rencontrés, les hommes qualifiés comme significatifs ont soit servi de modèle de violence et/ou ont exercé une violence à leur égard. La violence subie semble plus significativement associée à la compréhension que se font les hommes de leur adhésion à ce mode relationnel. L'image des figures masculines est souvent représentée comme étant caractérisée par une dureté, le fait d'être « tough », et vivant un mode de vie en apparence marginale ou non conventionnelle. Ainsi, il est possible de présumer la présence d'une influence implicite de la part des figures masculines, au plan des normes qui régissent les comportements des hommes. Donc, en tenant compte des nuances qui s'imposent, la contribution du père ou d'une figure masculine significative semble influencer sensiblement l'expression d'une masculinité qui présente une propension à la violence. Par ailleurs, malgré qu'il y ait un cas de figure, l'influence de la mère est moins déterminante. En ce qui concerne la figure maternelle, des dimensions affectives ayant trait à l'attachement semblent prédominantes.

5.5 La perception de la masculinité, une identité adaptée à un contexte?

Au cœur de cet ouvrage, il y a une préoccupation de l'image de soi entretenue par les hommes, présentant une problématique de violence, en ce qui a trait à leur masculinité. Comment se dépeint cette image valorisée concernant le fait d'être un homme? Se dégage-t-il une identité hypermasculinisée qui serait le produit d'une adaptation à un contexte familial et social spécifique? Donc, à la

lumière des données recueillies, est-il possible de dégager des liens entre la perception de la masculinité et une propension à la violence des hommes rencontrés. En somme, cette section s'attardera de façon plus spécifique à l'image véhiculée par les hommes rencontrés au sujet de leur masculinité et de la cohérence, si tel est le cas, entre cette image et la propension à la violence. Les extraits suivants permettent de concevoir cette identité masculine comme un phénomène évolutif en fonction des contingences des différents contextes d'expression de celle-ci.

À cette époque-là être un homme c'était, eh boy, quelqu'un qui était capable de se servir de ses poings, capable de se tenir debout aussi, tout le temps en étant, pas nécessairement en utilisant de la violence. Mais être un homme c'était quelqu'un qui était capable... (...) être un homme dans ce temps-là c'était être capable de subvenir à ses besoins, d'être capable de se tenir debout, en utilisant... en utilisant son groupe, en utilisant sa gang, en utilisant l'intimidation si nécessaire. C'est ça, en utilisant tous les moyens « nécessaires ».

Greg Pelletier 22 ans

Ben nous autres on voulait être des tueurs à gage pour les "Hells Angels", c'est ça qu'on voyait, la façon que ma mère... on écoutait toutes les films de mafia, on écoutait tout le temps des affaires sur la violence, les gangs de rue, ben vu qu'on était dans un monde de stupéfiants ben t'es dans un monde de violence tu sais

Jean Martin 32 ans

La perception de l'homme, pour qui l'essentiel de la violence subie et agie s'est produite au sein de la famille, identifie un point tournant en ce qui a trait à la perception qu'il avait de soi et au rapport entretenu entre lui et sa sœur, après lui avoir occasionné des ecchymoses au visage. À certains égards, l'événement, tel qu'en témoigne la charge émotive du récit, semble avoir eu une incidence sur l'expression de sa masculinité :

Oui, à un moment donné elle m'a pogné comme au hockey de même (indique deux mains sur le collet) et puis j'étais à sa grandeur, là, là j'ai pogné mon poing et j'ai fessé, je n'ai même pas regardé, mais ostie là j'ai senti là je m'en rappelle encore là, je l'ai senti ce coup de poing-là. (...) Avant c'était toujours mon petit crisse décâlisse, là j'avais droit à mon respect. (...) C'est toi l'homme astheure, tu peux te sentir comme un homme.

Robert Therrien 20 ans

Deux des hommes rencontrés entretenaient une image de la masculinité qui s'enracinait dans le fait d'être un dur, de susciter de la peur et parallèlement qui permet d'alimenter un sentiment de pouvoir. La quête du respect est également déterminante dans l'expression de la masculinité. Cette dernière se voit donc tributaire du regard d'autrui, qui alimente une fausse image de toute-puissance et une capacité à susciter le respect par la peur. Voyons dans un premier temps le témoignage de deux hommes qui ont subi de la violence de la part de leur père étant jeune.

(...) avant je pensais que d'être un homme c'est de te défendre et pis de te battre. Ouais, ben mon père ça a toujours été un modèle tu sais agressif (...) c'est ça je me considérais pas comme un homme je me considérais plus comme un soldat mais en même temps c'était ça être un homme c'était ça, le "power trip" le monde avait peur de moi (...)

Robert Therrien 20 ans

Etre le plus grand, c'est une bonne question laisse-moi y penser... être un homme pour moi c'était... être respecté je pense, c'était être respecté et puis que le monde ait peur de toi, que les gens t'écoutent, peut-être pas une menace mais tu sais que... Les gens aient beaucoup de respect et puis que tu sois craint un peu. (...) tu te sens valorisé du fait que t'es supérieur aux autres que les autres ont peur de toi et puis que les autres te considèrent comme un fou, qu'ils te respectent ça t'amène beaucoup d'estime.

Marc Arcand 29 ans

Le fait d'être dur s'exprime d'une façon qui est très spécifique au fait de ne pas pleurer pour un homme et de ne pas ressentir de peur pour l'autre. Voyons dans un premier temps cette capacité, voire plutôt cette incapacité de pleurer qui est associée à une propension à réagir de façon colérique, compte tenu d'une canalisation des émotions se limitant à la rage. En terminant, l'influence du milieu est explorée comme ayant pu contribuer au fait de ne pas pleurer. Le deuxième extrait fait état de la capacité de ne pas ressentir de peur. Cette dernière étant vue implicitement comme un frein au fait de recourir à la violence et contraire à l'image valorisée de l'homme. Les propos permettent d'explorer le rapport aux émotions dans l'expression d'une masculinité.

Comme je pense que j'ai pleuré peut-être 3 ou 4 fois. Je suis allé en dedans pendant sept mois, j'ai pas braillé une seconde. Comme un homme ça braille pas et puis ça se plaint pas. (...) J'ai toujours canalisé en rage, peut-être aussi que je n'avais pas le bon entourage, tu sais dans le sens, on venait vraiment de quartiers défavorisés, tu sais dans le fond. À quelque part, tu vas pas brailler sur ton sort, on est tous de même.

Nathaniel Robert 24 ans

Celui qui avait le moins frète aux yeux (...). Celui qui frappait le premier, celui qui frappait le plus gros, celui qui reculait devant rien celui qui pouvait en avoir 3-4 et puis rentrer dedans pareille. (...)

François Parent 34 ans

Le contexte du crime organisé comporte des contingences spécifiques en ce qui a trait à la valorisation de la violence dans l'expression de la masculinité :

Bien, dans ce milieu-là, surtout, ça cherche à montrer que t'es viril, le monde associe ça de même, veux, veux pas. T'es un vrai, t'es un solide, des petites tapes dans le dos, des signes d'approbation, je pense que ça se résume pas mal à ça. (...) Fait que, avoir frète aux yeux c'était pas une option ben ben.

François Parent 34 ans

En contraste avec les récits précédents, il est intéressant de constater l'incohérence entre le contexte, au sein duquel la violence est omniprésente et valorisée, et l'image de l'homme dépeint par les sujets qui exclue toute référence à la violence. De fait, elle se caractérise notamment par sa discrétion. Par ailleurs, la vision de la masculinité valorisée s'inspire notamment du modèle traditionnel. Ainsi, contrairement aux autres récits, les propos suivants ne s'inspirent pas de façon plus précise à une vision de la masculinité qui est caractérisée par une propension à la violence.

Un homme, bof, ben si je regardais, un homme c'était celui qui était le plus tranquille et qui avait de l'argent, (...) un homme pour moi c'était quelqu'un qui ramenait l'argent à la maison à sa femme et puis la femme c'est le ménage et puis l'homme rentre le "bacon".

Jean Martin 32 ans

L'expression de la masculinité semble plus conventionnelle, voire plus traditionnelle, à la lumière des caractéristiques identifiées. La violence n'est pas une expression de la masculinité valorisée, elle est peut être nécessaire

indirectement compte tenu des contingences du contexte de gang. Le fait de se montrer agressif lorsque le besoin se fait sentir est vu comme une composante à une vision de la masculinité qui est plurielle dans son expression.

(...) tu dois être tough, ça c'est un homme, c'est comme tout ce que tu vois à la TV (...) être physiquement imposant, (...) tu dois payer pour la fille (...), prendre des initiatives, tu sais prendre le contrôle. Et quand j'étais un jeune, être un homme pour moi était juste être le gars qui est tough (...) Je voulais être le « leader » du groupe, je voulais être celui que tout le monde admirait, je ne pouvais pas être cette personne, je suis devenu cette personne éventuellement.

Christopher Jones 21 ans

Les influences des contextes dans le processus de socialisation et la construction identitaire adaptée à l'environnement social sont manifestes dans la perception véhiculée de la masculinité. Les témoignages permettent d'apprécier la signification accordée à la violence dans l'expression d'une masculinité adaptée à un contexte spécifique. Le rapport aux affects pouvant être inadapté aux contingences des différents contextes est particulièrement révélateur d'une construction d'une masculinité qui inhibe l'expression d'affects qui peuvent traduire une vulnérabilité. Cette inhibition est particulièrement adaptée à un contexte qui est souvent qualifié d'hostile. En terminant, il a été possible de constater que malgré le recours à la violence sur une base relativement intense; quelques hommes valorisent une image qui s'inspire d'une vision traditionnelle de la masculinité.

5.6 L'esquisse d'une rupture... une identité en mutation

Tous les hommes rencontrés se réfèrent à un point de rupture qui, plus souvent qu'autrement, fait référence à un processus de changement. Ce changement étant perçu comme un retrait réalisé ou en cours de réalisation d'un mode de vie à la marge et qui est vu comme un accélérateur des comportements déviants, au sein duquel la violence a non seulement une fonction, mais présente plus d'avantages que d'inconvénients. Ce changement contextuel semble se faire de façon concomitante à un processus de changement au plan identitaire. Par

ailleurs, on sent pour plusieurs une tension vers le changement avant d'avoir effectué des modifications concrètes en ce qui a trait à leur mode de vie. Il sera possible de constater par l'entremise des récits sélectionnés que les deux dimensions nommées précédemment (contexte et identité) ont un impact notable au plan de la fréquence des comportements violents. Ces derniers se présentent de façon beaucoup plus sporadique. L'intensité de la violence est moindre et les éléments contextuels (voir sous-sections 5.1 à 5.5) pouvant favoriser leur maintien sont moins présents ou moins influents. Ainsi s'échelonne à l'intérieur d'une période donnée, un processus de désengagement d'un mode de vie où la violence répond à la fois à un besoin propre à chacun (d'appartenance, de pouvoir, de liberté, etc.) et à des contingences contextuelles qui prennent la forme, plus souvent qu'autrement, d'une dimension utilitaire, voire même fonctionnelle dans les différents contextes explorés. En terminant, l'équation subjective des bénéfices/inconvénients semble contribuer manifestement au retrait d'un contexte ou au questionnement, à l'effet de poursuivre l'entretien d'un mode relationnel les amenant à être plus sujets à se comporter de façon violente.

Voyons dans un premier temps comment semblent prendre forme les premiers questionnements au sujet des risques et de l'utilité de la violence. Il sera notamment question d'une réévaluation du rapport bénéfices/inconvénients qui semble susciter des changements concrets au plan du mode de vie. Dans un deuxième temps, il sera question des changements en ce qui a trait aux pôles de reconnaissance qui peuvent conduire à des changements contextuels. Finalement, il sera question des changements au plan identitaire qui semblent se traduire par une nouvelle perception de soi et par la prise d'actions concrètes, afin de réduire les distorsions entre leur nouvelle identité en devenir et leurs comportements. Il sera question ci-dessous de l'articulation de cette appréciation des coûts, bénéfices et risques associés à la poursuite d'un mode relationnel violent.

5.6.1 L'appréciation différentielle des coût/bénéfices et une prise de conscience des risques

Ce processus de changement se réalise à travers l'accumulation de situations créant chez les hommes une réévaluation négative des bénéfices et parallèlement, un accroissement des inconvénients. Cette réévaluation n'est pas étrangère à une plus grande appréciation des risques inhérents à ce mode de vie. Par ailleurs, cette période transitoire semble se réaliser à travers un questionnement, voire même une remise en question de fond de l'aspect utilitaire de la violence. À cet égard, le retrait en totalité ou en partie d'un contexte, pouvant favoriser la dimension fonctionnelle de la violence, semble avoir un impact prédominant. Ces changements au « stade » embryonnaire semblent se réaliser à travers une plus grande sensibilité à l'égard des bénéfices associés à des comportements ou à un mode de vie où la violence n'est pas valorisée. Nous verrons que cette rupture se fait notamment à la suite de pressions externes ou de ce qui semble être une plus grande sensibilité, voire même une plus grande perméabilité à de nouveaux pôles de reconnaissance.

À la lumière de récits recueillis, ce premier bousclement relativement à l'identité correspond à une remise en question superficielle, peu profonde. Elle est basée notamment sur une évaluation des coûts/bénéfices du mode de vie. Elle ne présuppose pas nécessairement de changements contextuels, donc les inconvénients sont minimisés par les avantages associés au contexte et/ou au mode de vie. L'amorce de changement n'est pas forcément durable, elle présente peu d'effet au plan identitaire et l'influence semble minimale sur la décision de poursuivre ou non. Ce changement se caractérise entre autre par la possibilité d'entamer un changement au plan contextuel. L'extrait suivant se rapporte à une plus grande appréciation des bénéfices, qui suscite l'intention de mieux composer avec le système (institutions étatiques), alors que le deuxième fait état d'une plus grande prise en considération des risques inhérents à ce

mode de vie. Il est intéressant de constater que ces réflexions ne produisent pas d'effets réels à court terme sur son implication dans le monde interlope.

Aujourd'hui je réalise qu'il faut marcher avec le système, il vaut mieux marcher avec le système que... être contre le système, tu sais. Il y a plus de façons à s'en sortir et d'arriver à quelque chose et puis souvent c'est dans mon intérêt, tout le temps, c'est tout le temps dans notre intérêt, je pense.

Greg Pelletier 22 ans

Dans le temps, je n'avais pas de conscience, je ne réalisais même pas que c'était quelque chose de sérieux. Que ça pouvait vraiment être dangereux tu sais et que c'était. Et puis, je ne sais pas, j'ai commencé à penser à ça, ça fait... Je pense à partir de 16-17

Greg Pelletier 22 ans

L'évaluation des coûts se réalise par une plus grande appréciation ou une accumulation des inconvénients à poursuivre dans un mode de vie où la violence prenait des formes de plus en plus dangereuses.

(...) tout ce que je sais c'est qu'il y en a un qui s'est fait descendre et puis c'est là que j'ai dit c'est assez, avant que ça m'arrive à moi, tu sais.

Greg Pelletier 22 ans

Mais j'ai eu mes leçons, parce que à la fin c'est plus des bats de base aussi, c'est une des raisons pourquoi aussi, pourquoi j'ai... Tu comprends? ça commence à être "pow! pow!", tu veux plus. Moi je suis juste le rebelle face à la société, pas un meurtrier. En 2005 ça a commencé à être "heavy". À la fin c'est pas pour rien que j'ai dit: "moi je suis pas là-dedans".

Nathaniel Robert 24 ans

Ce qui a fait que j'ai changé c'est que j'étais en prison.

Robert Therrien 20 ans

Je me suis tanné parce que les chiffres ont commencé à monter dans mes sentences. J'ai commencé à trouver que ça allait me coûter cher la prochaine "shot".

François Parent 34 ans

Il est intéressant d'apprécier le constat d'un homme d'âge mûr en ce qui a trait à l'évaluation des risques à poursuivre un recours outrancier à la violence, mais

dont les limitations physiques se présentent comme une barrière à se comporter de cette façon.

(...) en vieillissant je pense que il y a une certaine crainte qui embarque d'abord t'es conscient, tu connais plus que t'as pas la même capacité, t'es pas aussi vite, moi en « diabétique » j'ai des problèmes de vision (...) Mais la violence, les pensées violentes sont encore là.

Paul Boyer 54 ans

La détention, tel un arrêt d'agir, est présentée comme une pause dans l'action effrénée. Ce qui permet de remettre en question le mode de vie et en l'occurrence, une prise de conscience de la gravité des gestes posés. En somme, on dénote une certaine utilité dans l'approche répressive, dans le fait d'imposer la cessation des activités entourant la violence commise. En apparence, c'est la réflexion à posteriori qui permet de puiser les « bienfaits » de la détention.

À l'époque tu te dis ça, par après avec le recul tu fais ton temps, tu prends ta sentence tu sors et puis finalement c'étais pas pour rien. Ça fait qu'il fallait qu'il arrive quelque chose à un moment donné parce que ça pouvait pas continuer comme ça, ça fait que c'était très difficile la prison, c'est dégueulasse... C'était l'enfer (...)

Marc Arcand 29 ans

Il est possible d'apprécier l'effort de repérer l'utilité du parcours carcéral. La dimension positive de l'expérience de détention est le fruit d'un effort subjectif de voir l'expérience comme telle. De fait, rien dans les propos ne permet de déceler un aspect positif. Ce qui devient positif, c'est le regard à posteriori qui transforme l'expérience afin d'y voir une utilité quelconque.

C'est que j'asseyais de prendre ça comme une expérience positive que j'ai appris, j'ai vu des choses que les gens verront jamais, j'ai eu une expérience de vie très difficile et puis je vais en tirer le maximum, pour plus jamais retourner là-bas. (...) Mais, dealer avec ça une fois sorti, c'est comme un secret, un fardeau que tu partages avec quelques personnes et puis quelques personnes que tu connais, et t'essaies de garder pour toi-même.

Marc Arcand 29 ans

Les conséquences peuvent être multiples dans leurs formes. L'homme suivant dit avoir été renvoyé de plusieurs démarches thérapeutiques en lien avec sa difficulté à contenir sa colère. Par conséquent, son agressivité ne lui permettait pas de maintenir son réseau de support, perpétuant ainsi son isolement. Par ailleurs, il se retrouve également impliqué dans des situations qu'il évalue maintenant comme étant causées par sa propension à réagir violemment.

(...) il m'est arrivé des affaires au CAP (centre d'aide pour personnes atteintes de problèmes de santé mentale), j'ai craché dans la face à du monde. Il m'est arrivé que je me suis fait poignarder par un noir (...). C'est toute des affaires qui me sont arrivées à différents moments mais, si on revient pour faire un lien entre toutes ces choses-là... Je dirais que, j'étais très colérique, très colérique. (...) Ce que ça faisait aussi, c'est que je me faisais toujours câlisser de toute.

David Raymond 32 ans

Les extraits sélectionnés auront permis de comprendre, que le processus de désengagement semble être amorcé par une série de remises en question des bénéfices réels ou d'une plus grande appréciation des risques et des inconvénients inhérents à l'adoption de ce mode relationnel. Ces deux dimensions semblent se réaliser à travers un processus d'une durée variable. De fait, pour certains, la remise en question du parcours se fait à la suite d'un événement marquant en lien avec ce mode de vie. À certains égards, les situations ou les incidents ponctuels décrits par les hommes viennent ébranler en apparence la perception de l'utilité de la violence. Par ailleurs, ce questionnement est souvent le fruit d'un retrait partiel ou total d'un contexte favorisant ce mode relationnel, ce qui permet aux hommes d'être en contact avec d'autres agents sociaux significatifs. Cela permet également d'établir auprès de nouvelles relations/personnes de nouveaux pôles de reconnaissance ne valorisant pas le recours à la violence. Abordons cette deuxième dimension du processus de désengagement qui se rattache plus directement à des changements contextuels.

5.6.2 Le changement des pôles de reconnaissance

Cette dimension du changement est caractérisée par une pression externe plus significative ou une plus grande perméabilité aux influences qui invitent au changement. Cette pression vient plus souvent qu'autrement des proches, qui favorisent un processus de retrait d'un contexte et/ou des modifications en ce qui concerne le rapport à autrui, ce qui permet par le fait même une diminution des comportements violents. Les sujets sont amenés, compte tenu des nouvelles contingences contextuelles, à réévaluer voire même à rejeter le rapport avec autrui qui favorise le recours à la violence. Les changements au plan relationnel semblent plus durables, considérant qu'ils s'inspirent d'individus auprès desquels les hommes sont investis et que le recours à la violence n'est pas valorisé et pourrait compromettre leur lien. La citation suivante relate cette volonté de créer de nouveaux pôles de reconnaissance plus conventionnels.

Mais, pour que je décide de tout lâcher ça. Je ne sais pas, j'ai fini par me rendre compte qu'il y avait d'autres choses que ça, parce que, rester là-dedans c'était quelque chose qui pouvait être là pour le reste de mes jours, tu sais. Et je ne voulais pas un jour voir quelque chose d'autre que juste un gang. Je voulais avoir une maison, une femme, peut-être une voiture, peut-être une vie, avoir un job, avoir une... C'est ça. C'est à partir de ce moment-là que, je me suis arrangé... j'ai commencé graduellement, (...).

Greg Pelletier 22 ans

Un plus grand investissement auprès de ses parents permet de mettre un terme au mode de vie au sein duquel le recours à la violence était vu comme nécessaire.

J'ai été avec mon père et puis mon père a jamais été d'accord, il a jamais approuvé mon mode de vie. Il a toujours été derrière moi en espérant, et puis je suis content qu'il l'ait fait parce qu'aujourd'hui je suis très reconnaissant. Parce que si il n'avait pas été là pour me donner un coup de main où est-ce que je serais rendu, est-ce que je serais encore pogné là-dedans? (...) Et puis, j'étais capable de faire d'autres choses, je voulais rendre mes parents fiers.

Greg Pelletier 22 ans

Ça a changé pour le meilleur, mes parents sont contents des progrès que j'ai faits.

Greg Pelletier 22 ans

Étant le seul parent actuellement responsable de leur fille, il est possible d'apprécier un virement substantiel au plan des pôles de reconnaissance, entre le monde du crime et l'importance accordée au fait de s'occuper de leur fille.

C'est dans ma vie, la pauvreté, c'est ce que je trouve de plus difficile. Mais, je perdrais pas ma fille, pour de l'argent facile. C'est sûr qu'il y a rien pour me faire retourner, ça c'est officiel.

Paul Boyer 54 ans

"ah le gros, qu'est-ce que tu fais, viens-t-en donc man, tu perds ton temps" pis, je le sais qu'ils veulent juste m'utiliser mais, j'ai pris le choix de m'occuper de ma fille. (...) je me tiens pas avec mes fréquentations que j'avais avant. C'est ça qui arrive, j'ai changé de mode de vie. Ma fille a le choix de dire « ah, mon père c'est un « pusher » ou "mon père c'est un restaurateur et un fleuriste".

Jean Martin 32 ans

En somme, qu'il s'agisse d'un investissement plus important auprès d'un parent ou l'arrivée d'un enfant, la dimension relationnelle, voire affective de cette relation semble favoriser le retrait d'un mode de vie, au sein duquel la violence a un caractère fonctionnel, au profit d'un investissement plus significatif auprès de ces relations. Par ailleurs, la poursuite de ce mode de vie pourrait nuire au maintien de ces relations. C'est en apparence cet investissement auprès de personnes ou de contextes qualifiés comme significatifs qui contribuent à un désinvestissement des anciennes affiliations. Parallèlement, le retrait d'un contexte au sein duquel la violence est valorisée semble favoriser la capacité de l'individu à s'investir auprès de nouveaux contextes, permettant par le fait même d'établir de nouveaux pôles de reconnaissance. Donc, le fait de se retrouver au sein de contextes différents et de relations différentes, donnant accès à de nouveaux repères identitaires, peut influencer sur l'identité même de l'individu. Explorons maintenant comment cela s'articule à la lumière des propos recueillis.

5.6.3 Le changement au plan identitaire

Cette « mutation » au plan de l'identité semble se caractériser par le regard critique d'une « ancienne » identité, qualifiée de défailante, voire même incompetente. Elle fait suite à une séparation d'avec le contexte et/ou des relations significatives qui favorisaient la violence. La rupture plus ou moins définitive, avec le contexte favorisant les comportements violents, permet de réduire les contingences contextuelles qui soutiennent ces derniers. Par ailleurs, des modifications au plan des repères identitaires semblent étroitement liées à l'exploration, voire même à l'adoption de comportements concrets qui permettent d'établir un rapport avec autrui, diminuant de façon significative la propension à la violence. Les quelques extraits tirés des récits permettent d'apprécier comment s'opère concrètement la prise de moyens illustrant des changements au plan identitaire.

Je me suis "mindé" je travaille là-dessus, je suis retourné aux études, aux adultes, j'ai avancé, j'ai avancé et puis là j'ai terminé quasiment tout, il me reste mon français quatre et cinq à finir et puis j'aimerais bien aller à l'université. (...) j'ai changé en trois ou quatre ans de mentalité là, j'en reviens quasiment pas moi-même.

Greg Pelletier 22 ans

(...) tout ce que mon grand-père n'avait pas réglé, il l'a transmis à mon père tout le manque de reconnaissance, moi astheure, c'est moi qui va briser la chaîne et puis j'espère donner à mes enfants ce que je n'ai pas reçu, une confiance en soi un bien-être, tu sais. C'est difficile ça va être difficile, je le sais que je vais y arriver parce que j'ai pris conscience de bien des choses et puis je suis content pareil de la personne que je suis.

Robert Therrien 20 ans

Je commence l'école et puis j'essaie d'être de plus en plus sage, serein tu sais, j'ai lu des livres sur le Bouddhisme pis ces choses-là, la méditation tu sais. Pis avant je pensais que d'être un homme c'est de te défendre et pis de te battre, mais ça c'est pas vrai, c'est les faibles qui font ça. Si tu es un homme tu as du contrôle sur toi. Si t'es un homme ben, t'as du contrôle sur tes émotions, sur tes pulsions.

Robert Therrien 20 ans

Le témoignage suivant permet d'apprécier l'impact d'une perception de soi différente sur l'impression entretenue en ce qui a trait au regard d'autrui.

Mais, il y en a toujours qui te regardent un peu croche, mais astheure, moi je pense que le monde savent que je suis solide.

Robert Therrien 20 ans

Il est question ici des changements au plan identitaire vécus à différents moments dans l'histoire personnelle. Ce témoignage offre un éclairage intéressant sur la dimension évolutive de l'identité en fonction des différents enjeux entre soi et l'environnement social.

(...) c'est comme dans ma vie et au début j'étais victime, victimisation, plus tard après je suis devenu persécuteur et après que je suis allé en thérapie je suis devenu sauveur. (...) dans le sens que là je voulais aider tout le monde, je voulais toujours aider tout le monde quitte à me mettre même dans le trouble.

Nathaniel Robert 24 ans

Se présente en chevauchement une appréciation des risques et des conséquences associés à ce mode de vie, et l'investissement au sein d'un milieu professionnel valorisant, favorisant une rupture au plan identitaire. Ce contexte permet manifestement de maintenir une image de soi positive en rapport avec autrui. Cette image permet de se sentir respecté sans recourir à la violence. De fait, la capacité de se sentir respecté vis-à-vis autrui se fait à la base d'assises identitaires plus solides, moins éphémères et secondaires à un mode relationnel défensif, voire violent qui « assure » l'impression d'être respecté.

On dirait que pour me prouver, ben pour montrer aux autres qui je suis j'ai plus besoin de frapper, mon statut social le fait tout seul et puis la deuxième chose, crisse c'est les conséquences, je passerai pas ma vie en dedans (...) et puis la maturité un peu avec le temps on réalise que c'est stupide, ça sert à rien, t'as pas besoin, t'as d'autres alternatives que tu peux prendre quand t'es fâché ou quelque chose. C'est les deux choses, je pense : un ma vie personnelle, le contexte (...)

Robert Arcand 29 ans

Des données explorées précédemment, il est possible d'apprécier différents degrés de changements contextuels et de façons d'interagir avec ces derniers

qui vraisemblablement semblent se traduire, voire même être le fruit de changements au plan identitaire. Il est possible d'entrevoir une évaluation négative du recours à la violence et une valorisation d'actions prises et d'intégration de contextes qui excluent le recours à la violence. On comprend que ces changements identitaires dépendent de la capacité des hommes à entretenir avec autrui, au sein de ces nouveaux contextes, un sentiment d'être reconnus et valorisés dans l'accomplissement de tâches qui excluent les anciens modes relationnels. La capacité d'acquérir le respect est réalisée à travers différents moyens qui écartent l'instrumentalisation de la violence pour y arriver.

5.7 Crise identitaire ou processus de désengagement?

Le processus de désengagement reflète une construction identitaire, voire même une rupture au plan de l'identité. Cette dernière, tout sauf statique, cherche à s'adapter aux contingences liées à l'histoire personnelle et au contexte. Il aura été possible de constater que l'identité est bousculée, suite à une accumulation de conséquences et une accumulation des inconvénients, qu'ils soient de nature physique/objective (blessure, accumulations des sentences) ou subjective dans l'appréciation des situations qui affectent différemment l'individu. Parfois, la rupture est plus drastique et se fait suite à un événement marquant de par sa charge affective (décès, témoin d'un événement traumatisant, auteur d'un geste grave aux conséquences équivalentes, etc.). L'identité est ébranlée par une analyse quasi rationnelle des risques et des coûts/bénéfices, qui remet en question le statu quo. Suit une ouverture plus grande à retrouver d'anciens repères écartés dans le passé ou à chercher des contextes au sein desquels il pourra s'affilier à des gens ou à des situations ne valorisant pas le recours à la violence (études, travail, responsabilités familiales, etc.). Cela peut se conjuguer, plus souvent qu'autrement, par le retrait d'un contexte (gang, groupement, crime organisé, etc.). Le fait de ne plus fréquenter ces personnes peut favoriser un intérêt et une motivation plus grande à explorer d'autres contextes de socialisation. Il a été possible d'observer une plus grande sensibilité ou une plus

grande perméabilité à des figures, soit parentales ou masculines, pouvant favoriser un mode de vie plus conventionnel. Ces nouvelles relations sont caractérisées par le fait de moins valoriser le recours à la violence. Parallèlement, il est parfois possible d'entrevoir une réaction aversive, voire même un rejet de la part de certains sujets, à l'égard des individus qui composaient le contexte valorisant le recours à la violence. C'est un processus important dans les changements au plan identitaire.

L'identité a la limite de faire en sorte que l'individu maintient graduellement une image de soi, excluant le recours à la violence et permettant d'être plus perméable à d'autres façons de réagir ou de percevoir les situations, qui pouvaient susciter des comportements violents dans le passé. Peut-on présumer que la nouvelle identité en construction peut provoquer chez ces hommes le fait de réévaluer le poids des conséquences perçues? Donc, l'influence des facteurs déterminants peut évoluer en fonction des schèmes de la nouvelle identité en devenir. Par conséquent, le processus de désengagement se rapporte également implicitement à un processus d'engagement vers une identité en devenir. Une telle compréhension du phénomène de la violence peut conduire à des pistes d'intervention ou minimalement, à des enjeux à prendre en considération dans l'exercice de pratiques préventives ou thérapeutiques auprès de cette clientèle, il en sera question à la conclusion de ce mémoire.

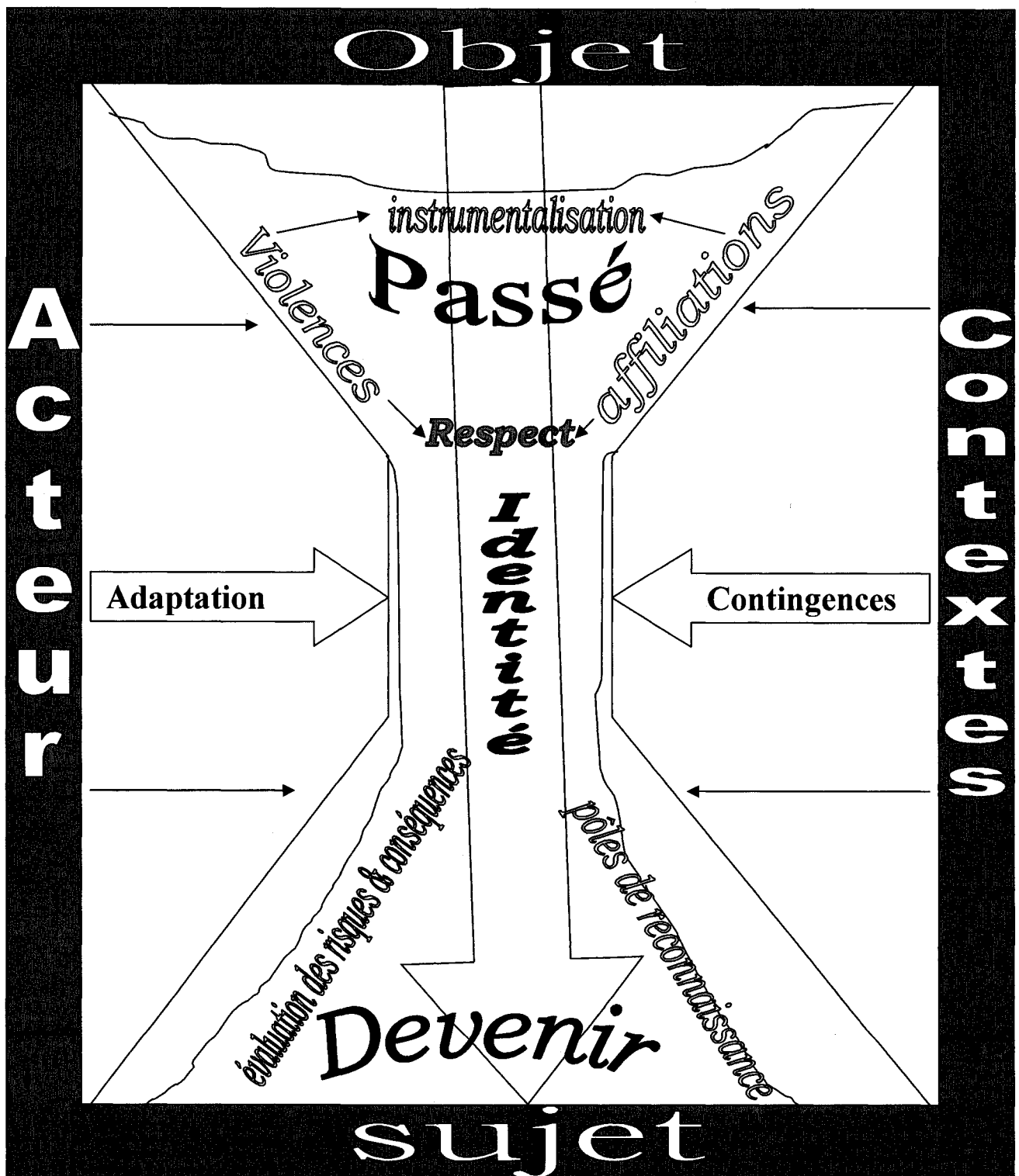
5.8 Schématisation de l'analyse : la construction identitaire, un processus évolutif et adaptatif

La schématisation de l'analyse des données recueillies est une tentative approximative et partielle d'englober la perspective qui se dégage de cette recherche. Les propos recueillis par le biais des entretiens nous permettent d'apprécier que leur récit ouvrait sur une perspective de leur histoire (le passé) et une vision de leur identité en devenir, voire même en processus de mutation. Ainsi, un temps représente un regard qui est posé sur une ancienne identité,

exposée comme en rupture ou en voie de rupture avec la nouvelle en devenir. Les thèmes marquants des récits recueillis dans cette représentation antérieure sont les violences subies et agies, et le fait de s'identifier auprès d'affiliations permettant l'accès à un sentiment de respect, se traduisant par une reconnaissance partagée. Ces relations sont également instrumentalisées dans le but de répondre à des besoins de protection, de commission en groupe de comportements déviants, etc. L'identité antérieure dans la représentation qui se dégage des récits semble suggérer qu'elle s'est construite malgré eux. L'environnement social et les contingences au sein desquels ils évoluent « imposent » cette construction identitaire. Ainsi, ils se perçoivent comme des objets, dû à leur rapport au contexte, voire même comme des persécutés qui doivent se soumettre au rôle de persécuteurs, afin de survivre dans l'hostilité environnante. L'affiliation à des pairs et l'identification à leur violence font qu'un certain nombre d'hommes dit éprouver un plaisir immense à agir de la sorte. Tel que susmentionné, cette sensation affective satisfaisante est le reflet d'une identité que l'on pourrait qualifier comme étant hypermasculinisée. L'identité se construit à travers deux mouvements qui ont la capacité de s'influencer mutuellement. L'homme est poussé à s'adapter à des contingences liées au contexte et les moyens privilégiés auront un impact sur le contexte et à son tour, le contexte pourra réagir de nouveau sur l'identité. Ce type de mouvement circulaire peut amener à une certaine « cristallisation » de l'identité. Cette spirale est toutefois interrompue à certains moments donnés, compte tenu de l'accumulation de conséquences, de situations qui heurtent l'identité en suscitant des affects de crainte, de déceptions, voire même de honte, qui agissent sur les schèmes mentaux (perceptions) et qui entament une réflexion sur le fait de poursuivre ou non ce mode de vie ou ce mode relationnel. Peut se conjuguer à cette réévaluation de la réalité, l'affiliation à de nouveaux pôles de reconnaissance, qui agissent souvent parallèlement sur les perceptions des risques, des conséquences et des affects associés. Donc, à travers ce processus dynamique, l'identité est plus perméable et en contact avec de nouveaux repères identitaires, compte tenu de l'exploration de nouveaux

contextes. Ce qui est intéressant, dans ce mouvement vers une mutation de l'ancienne identité, est le fait que les hommes se décrivent davantage comme étant les sujets (auteurs) de leur destin.

Schéma 5.1 : Schématisation du processus de désengagement



CHAPITRE 6

RETOUR SUR LES HYPOTHÈSES

6.1 Le sens de la violence et la notion de respect

En ce qui a trait au sens de la violence, une des notions qui revient souvent est celle du respect. La violence est souvent nommée comme une réaction à un manque de respect. Qu'il s'agisse d'un regard qualifié comme étant malveillant ou d'un manque de respect plus explicite, la méfiance suscitée par ce mode relationnel se traduit souvent par une réaction défensive. Cette dernière prend souvent la forme d'un manque de respect jugé équivalent, voire même une réaction démesurée et exemplaire, afin que l'individu irrespectueux ou toute autre personne témoin de l'infraction, qui pourrait en venir à agir de la sorte, ne contrevienne plus à cette norme « inviolable ». Ce qui est paradoxal, dans cette hypersensibilité au manque de respect, est le fait qu'il s'agit d'une population qui a subi de façon particulièrement significative de multiples formes de manque de respect. Effectivement, à la lecture des témoignages, il a été possible d'observer que les sujets rencontrés expliquent leur violence par celle qu'ils ont subie, qu'elle soit physique, morale, voire même symbolique. Ces divers manques de respect à l'intégrité physique et morale à leur égard semblent se traduire à « tu ne me feras pas vivre ce que j'ai déjà vécu dans le passé, sans que j'aie pu réagir ». La réaction qualifiée de défensive semble être le fruit d'agressions subies et vécues dans différents contextes, qui ont « conditionné » une réaction miroir à toute menace à leur intégrité personnelle. Un autre paradoxe dans cette réaction au regard d'autrui est la dépendance exprimée à l'égard de ce dernier. En effet, le besoin d'être estimé de la part d'un groupement d'individus fait que l'adhésion à ce mode relationnel se « cristallise » due aux considérations transmises par les pairs significatifs, en lien avec les gestes accomplis. Ainsi, les contingences du contexte renforcent cette réaction défensive, voire violente à toute manifestation de manque de respect. En effet, toute entorse à cette

norme, suivie d'une absence de réaction, entraînera chez les pairs ou les témoins de cette omission d'agir, des conséquences directes à l'intégrité personnelle de celui qui n'a pas réagi au manque de respect. Ces réactions prendront souvent la forme d'humiliations, dénigrements, exploitations, agressions, etc. Le contexte de la prison est une représentation de l'importance accordée à cette norme et les conséquences de ne pas y adhérer. Certes le respect est une norme sanctifiée par les hommes présentant une propension à la violence, notamment au sein de contextes où une culture de violence caractérise les relations. Toutefois, il semble que l'importance accordée à cette règle soit proportionnelle aux occasions d'être traité sans égard à l'intégrité de la personne. En effet, les humiliations subies au sein des différents contextes, fréquemment citées par les sujets (centre d'accueil pour adolescents, prisons), sont en quelque sorte institutionnalisées de façon formelle par les institutions mêmes, sous la forme de privations, et de façon informelle (dénigrements, violences, etc.) par les « clients » de ces services. Dans un deuxième temps, les rapports que les sujets entretiennent avec autrui (les « outsiders »), notamment ceux qui sont considérés comme des rivaux du groupement, favorisent l'apparition d'occasions où les humiliations sont ritualisées à travers les différentes formes de violence ou d'« agressions ». Donc, ceux qui démontrent une telle sensibilité et une telle réactivité à toute situation pouvant s'apprêter à un manque de respect semblent être ceux qui se retrouvent au sein de contextes, où ils sont les plus susceptibles de ne pas en bénéficier. Richard Sennett dans son ouvrage intitulé « Respect : in a world of inequality » traite de la notion de respect dans un contexte d'inégalité au plan des possibilités et de pauvreté. Il a été possible de constater quelques similitudes entre la façon dont le respect est abordé par les sujets et l'ouvrage de Richard Sennett.

6.2 Le respect, le contexte et la notion de l'identité

L'enfant issu d'un milieu pauvre criminalisé, au sein duquel ses besoins physiques ou affectifs sont parfois ignorés et où il est l'objet de violences au sein

même de sa famille ou dans le contexte social plus large; peut-il ne pas entretenir une perception que sa valeur est moindre en comparaison à celui qui est à l'abri de telles difficultés? L'analyse des verbatims permet certainement de conclure que le sentiment d'être respecté comme individu a été défaillant chez tous les hommes interviewés, à différents degrés, à travers leur cheminement dans les contextes explorés. Il ne s'agit pas d'ignorer qu'ils ont pu contribuer à faire en sorte que la réaction sociale ne tenait plus leurs besoins en considération. La violence est certainement la forme la plus ouverte et univoque d'un manque de respect. En tenant compte du sens que les sujets accordent à leurs comportements violents; ces derniers sont une réaction défensive à un sentiment de ne pas être respecté, ces hommes ayant été eux-mêmes l'objet de violences ou d'humiliations. De fait, le sujet rwandais illustre avec le plus d'éloquence le fait que le traitement qui lui était réservé était injuste et c'est ce qui a nourri en lui une colère. Un sentiment enracinant une perception de subir un traitement différentiel défavorable. Par ailleurs, le sentiment d'être traité injustement revient fréquemment chez la majorité des sujets. Plus précisément, une impression d'être traité inégalement ou défavorablement versus un « idéal » qui souligne leur carence. En somme, l'inégalité et le sentiment de ne pas être respecté comme individu sont le foyer d'une réaction défensive individuelle et collective (au moment des affiliations initiales). Sennett offre une explication éloquente de la façon dont ce sentiment façonne un rapport avec d'autres (désignés), afin d'assouvir ce que Sennett qualifie de « désir de vengeance ». L'articulation entre l'inégalité de l'« offre » du respect et les réactions qui découlent de cet état se présente comme suit :

L'inégalité s'était traduite en doute de soi; s'en prendre à l'intégrité des autres était peut-être une façon de l'apaiser, même si je ne crois pas que les attaques contre les noirs ou les libéraux les satisfaisaient vraiment. Reste que le fait de « n'être pas vu » avait nourri un désir de vengeance. C'était là un résultat lugubre de la rareté du respect social. (Sennett, 2003, p. 61)

Du contexte inégal et défavorisé se construit une identité qui instaure un « doute de soi », selon l'auteur ci-haut cité. Une image de soi qui a besoin de se défendre d'un sentiment d'être dans un contexte qui conduit ces individus à se sentir vulnérables vis-à-vis l'hostilité du milieu. Par ailleurs, peut-on présumer que le mode relationnel, basé sur la méfiance ou sur la défense, peut contribuer au maintien de rapports qui sont caractérisés par l'absence de respect? Ainsi, la peur en soi ou le « doute de soi » peut susciter la méfiance envers autrui. Ce type de mode relationnel semble être étroitement associé au fait d'avoir subi des violences symboliques. De fait, être écarté du groupe ou placé en institution renforce ce sentiment d'être inadéquat, donc indigne de se tenir avec ceux qui sont bien intégrés aux normes généralement acceptées par la société. La violence physique, tels qu'en font foi plusieurs témoignages, semble parfois être une tentative désespérée de composer avec des violences symboliques. La honte d'être pauvre, d'être malpropre ou habillé avec des vêtements d'occasion est souvent mentionnée dans les récits des hommes rencontrés. À cet égard, il est soutenu que plus un individu est l'objet de violences symboliques, plus les probabilités augmentent d'exercer de la violence physique (Braud, 2004). En somme, tel que susmentionné, il semble manifeste que ces hommes entretiennent ce mode relationnel afin de se protéger de violences réelles ou symboliques.

L'exemple suivant illustre cet enjeu relationnel. Il n'est pas rare, chez les hommes ayant évolué au sein de contextes caractérisés par une culture de violence, d'arborer des tatous pouvant représenter des images de violences, parfois même d'une morbidité certaine. Ces représentations semblent témoigner de la volonté de l'individu qui les porte de représenter une dureté, voire même son potentiel de violence. Qu'il soit question de tatous, d'habillements ou de postures, il est étonnant d'observer cette intention présumée de représenter ce mode relationnel défensif. Tels les guerriers de l'Antiquité, ces hommes arborent des représentations visuelles qui cherchent entre autre à susciter une « crainte protectrice », une mise à distance chez quiconque oserait s'en prendre à eux.

L'agression redoutée est prévenue par ces représentations qui se traduisent souvent en codes reconnus au sein des groupes et entre eux. Des moyens divers, tel le port d'une arme à feu ou d'un couteau, servent à susciter le respect par la perception de peur et de puissance qu'ils créent chez autrui. Il est particulièrement intéressant de constater à quel point la façon d'entretenir le respect embrasse les contingences contextuelles, qui sont marquées par une culture de violence et/ou un mode relationnel défensif. Ainsi, la rareté du respect social favorise un mode relationnel perpétuant une certaine ritualisation symbolique d'entorses au respect d'autrui, tout en préconisant de façon cohérente l'utilisation de la violence, afin d'entretenir une perception de soi « gonflée » qui compense les carences et se présente en réaction au manque de respect. De fait, cette perception de soi est le fruit d'une construction identitaire qui dépend de la violence, afin de compenser le sentiment de vulnérabilité (doute de soi). Ayant observé comment s'articulent le respect et la violence à la lumière des données recueillies, voyons maintenant comment se présente en toile de fond la notion de l'adaptation dans la compréhension de la problématique explorée.

6.3 La construction identitaire et la notion d'adaptation

La première notion abordée dans la construction de la problématique est la socialisation. Elle est d'une importance capitale dans la compréhension de la problématique de violence. De fait, les récits recueillis ont permis d'apprécier les « forces contextuelles » qui se mobilisent dans la socialisation spécifique des hommes présentant une problématique de violence. La socialisation selon Guy Rocher (1992) se rapporte à une finalité adaptative. Ainsi, la socialisation se rapporte à un bricolage identitaire qui est le reflet de l'interaction entre ces agents de socialisation et l'individu. Ce dernier cherche ultimement à s'adapter à l'environnement social où il doit vivre. Par conséquent, les actions réalisées par les hommes rencontrés reflètent ou reflétaient, tel qu'il l'a été démontré, une identité bâtie autour d'un rapport avec autrui, qui s'enracine dans un besoin de

se défendre ou de se protéger d'un contexte qualifié d'hostile. Dans cette mobilisation adaptative, les individus bricolent une identité qui est adaptée à l'image entretenue des contextes au sein desquels ils évoluent. La construction de cette identité est le fruit d'interactions entre soi et l'environnement social. Compte tenu qu'en vertu des représentations qu'en font les hommes, le mode relationnel privilégié est basé sur cette nécessité à se défendre d'autrui, la violence étant un moyen adapté aux contextes qualifiés comme étant hostiles. Par conséquent, malgré qu'il ne soit pas nécessairement adapté aux normes prescrites dans la société en général, le recours à la violence se présente, dans la représentation des récits recueillis, comme étant un moyen particulièrement adapté aux contingences des différents contextes explorés. D'où l'apparente difficulté de ces hommes de se resocialiser, compte tenu que ce moyen a longtemps été une composante importante de leur identité et nécessaire, afin d'être adapté aux expériences de vie singulières qu'ils ont vécues. De plus, tel qu'il l'a été démontré, le désengagement de ce mode de vie implique un nombre important d'enjeux afin d'obtenir un effet « durable » sur l'identité. Voyons maintenant dans un effort d'intégration des notions abordées ci-haut, comment s'articule la composante identitaire et l'engagement dans un mode de vie basé sur une propension à la violence.

6.4 Le processus d'engagement

Les récits ont permis de dégager un processus de désengagement d'un mode de vie où la violence perd sa dimension utilitaire. Il a été possible d'apprécier les enjeux contextuels et subjectifs contribuant à la diminution marquée, voire même la cessation des activités et/ou du mode de vie favorisant le recours à la violence. Une analyse plus approfondie des verbatims permet de constater que les sujets se réfèrent souvent, indirectement, à un processus d'engagement dans un mode de vie qui favorise le recours à la violence. De fait, suite à l'impression d'être victimes, voire vulnérables à la violence d'autrui, les sujets mentionnent entreprendre une série d'actions permettant de diminuer cette impression de subir passivement. Ainsi, tel que discuté, une des premières actions réalisées

par la quasi-totalité des sujets est le fait que dès leur jeune âge, ils s'affilient à un gang auprès duquel ils vont développer un sentiment d'appartenance. C'est au sein de ce groupe que l'homme est « protégé », même symboliquement, ou minimalement se sent moins vulnérable face à l'hostilité perçue de leur environnement. Rapidement, au sein de ce regroupement, il est possible de constater que la violence engendre plus d'avantages que d'inconvénients. De fait, plus souvent qu'autrement au sein de ce groupe, la violence se greffe à d'autres activités illicites telles que la vente de stupéfiants, les graffitis, etc. Ainsi, la violence, tel que mentionné, devient fonctionnelle au sein de ce regroupement. Elle permet d'être apprécié, respecté, voire même idolâtré par ceux qui font partie des personnes significatives pour la personne présentant une problématique de violence, tout particulièrement auprès de son gang. Même si la violence est associée à certains désavantages, les bénéfices au plan subjectif (perception de soi, relationnel, etc.) sont supérieurs aux premiers. Par ailleurs, les moyens prosociaux sont soit non valorisés, voire même dissuadés et parfois même inaccessibles. Ils sont inaccessibles, compte tenu du contexte familial ou du contexte social. Le terme « inaccessible » ramène également à une perception subjective de la part de l'auteur de la violence, à l'effet que le seul moyen de se protéger d'un milieu perçu comme hostile est la force. Inaccessibles en ce sens que compte tenu de l'environnement social, il est plus facile d'adopter de tels comportements afin d'avoir réponse à leurs besoins (sécurité, pouvoir, reconnaissance, etc.). Inaccessibles également en fonction de leurs capacités. La violence est un moyen qui est facilement praticable, voire particulièrement démocratique, et tel que souligné par plus d'un sujet, les techniques s'apprennent et l'ajout d'objets pour exercer cette violence facilite la « domination physique ». De plus, l'affiliation à des pairs « semblables » va fortifier et intensifier les repères identitaires. De fait, l'adhésion à une sous-culture se matérialise à travers la musique, la consommation de drogues, l'oisiveté et les activités criminelles. À l'intérieur de cette culture, l'affiliation à des pairs qui présentent une propension à la violence se fait par défaut ou par « choix ». Le jeune qui présente de tels comportements pourra se retrouver

dans un contexte tel un centre d'accueil ou même un centre de détention, au sein desquels la culture de violence impose le mode relationnel à privilégier. En somme, il est possible d'observer chez ces hommes une propension à s'affilier à des gens pour qui la violence va augmenter les bénéfices à agir de la sorte. L'image de soi qui émane des autres ou qui se dégage des hommes rencontrés permet de renforcer cette propension et notamment d'établir des rapports préconisant de telles réactions. À travers ces deux processus d'affiliation et d'identification, la composante identitaire prédomine. De fait, elle semble susciter chez ces hommes un mode relationnel défensif, voire même une propension à « l'hyperréactivité » de leur part étant donné une sensibilité au manque de respect, compte tenu de la dynamique explorée précédemment. Voir à cet égard les ouvrages de Gaulejac, (1996), Sennett (2003 et Kaufmann (2004) qui traitent du sujet. Qu'il s'agisse du fait d'être l'objet de violence au sein de la famille ou au sein du contexte social, tous les sujets énumèrent un nombre significatif d'occasions où leur intégrité physique ou morale n'est pas respectée. De fait, au niveau du processus identitaire on sent chez ces hommes un désir de valoriser l'image d'un homme dur, d'un homme inatteignable au plan affectif et compte tenu des contingences contextuelles, doté de sang froid. L'absence de la peur est significativement valorisée. En somme, lorsque que les repères identitaires favorisent la violence, ils forgent chez l'auteur de cette dernière une identité qu'ils cherchent désespérément à valider dans le regard d'autrui. Ainsi, c'est à travers ce processus que l'identité se forge afin de rendre les réactions et/ou les comportements cohérents à la perception de soi. L'identité joue un rôle très important dans le maintien de la propension à réagir de façon violente. Certes, les contingences du contexte jouent un rôle significatif dans ce processus de socialisation et en l'occurrence, à l'adoption de tels comportements.

En somme, l'identité qui favorise la violence a tendance à faire en sorte que ce mode relationnel est préconisé, parfois même peu importe le contexte.

Nonobstant, la tendance qu'a l'individu à se greffer à des contextes sociaux valorisant le recours à la violence semble contribuer à une certaine « cristallisation » au plan identitaire. Ainsi, l'identité peut contribuer à augmenter les occasions pour agir de la sorte, afin de démontrer à travers l'action l'image qu'il entretient de soi. Ce processus identitaire peut également influencer la perception des avantages et des inconvénients, en ce sens où l'identité de la personne semble avoir une influence à cet égard. En effet, on peut présumer que l'identité peut produire chez les hommes une sensibilité plus importante aux repères identitaires qui sont cohérents, à celle qui est en construction ou solidement établie, donc valorisée.

En conclusion de la compréhension des récits recueillis, il est possible d'entrevoir à la fois un processus d'engagement et de désengagement dans le parcours des hommes. Cette section a abordé les trois dimensions 1) coûts/bénéfices 2) pôles de reconnaissance/affiliations et 3) identitaire. Une attention particulière a été réservée à explorer davantage la dimension identitaire et l'influence particulière qu'elle semble avoir sur la réceptivité ou la perméabilité différentielle des hommes aux dimensions précédentes. Ainsi, la composante identitaire semble être un enjeu déterminant dans l'engagement et le désengagement d'un mode de vie teinté de violences.

Conclusion

L'analyse des données a permis de dégager trois concepts clés intimement liés à la violence : le respect, la composante identitaire et l'adaptation. La conclusion de cette recherche abordera ces trois concepts, tout en explorant comment ils s'articulent dans la pratique. L'objectif premier de cette étude était d'améliorer mes compétences au plan professionnel, afin de mieux répondre aux besoins de la clientèle que je dessers au Centre de Gestion de la Colère de Montréal. De fait, l'impact de ce travail sur l'étude est indéniable et vice versa. En effet, tout au long de ce processus, ma pratique m'a servi de « laboratoire » duquel les notions théoriques examinées étaient vérifiées ou validées. Parallèlement, cette recherche a été une expérience fort enrichissante et elle a permis de solidifier les assises d'une pratique en développement. Les hommes que j'ai le privilège d'accompagner vers le changement sont des êtres réflexifs, qui sont parfois animés par la même ardeur que j'éprouve à comprendre le pourquoi de leur problématique de violence. Dans un deuxième temps, ils cherchent à se défaire de ce mode relationnel, qui est à la fois destructeur pour autrui, mais également pour eux-mêmes.

L'étude m'a permis d'apprécier l'importance de la construction identitaire dans le développement d'une propension à la violence. La socialisation, donc le rapport aux différents contextes, a un impact déterminant sur le fait de se bricoler une identité adaptée à des contingences contextuelles qui favorisent ce mode relationnel. Il m'apparaît important de souligner qu'à la lumière des données recueillies, cette identité spécifique dépend non seulement des différents contextes, mais également de la « contribution » de l'acteur social qui, faisant sens du monde qui l'entoure, explore un certain nombre de possibilités et effectue des choix qui, soit le plongent au sein de contextes qui vont agir à nouveau sur une cristallisation de ce mode relationnel ou au contraire, qui entament un processus, non linéaire, de désengagement. Ce dernier étant la résultante de l'articulation d'enjeux individuels et universels (collectifs). « Je suis

violence » est ce que j'entends en toile de fond dans les mots utilisés par les hommes pour expliquer leur problématique de violence. En effet, il est fascinant de constater à quel point le sens qu'ils donnent à leur violence et leur histoire de vie parle de la perception qu'ils ont d'eux-mêmes. La violence, sauf exception, n'est pas tributaire de psychopathologies propres à l'individu, elle est le fruit d'un effort individuel de s'adapter en opposition à différents contextes perçus comme malveillants, voire hostiles. La notion de respect développée par Sennett, comme étant le fait de tenir compte des besoins d'autrui, représente l'envers de cette opposition. Ces hommes extériorisent un sentiment de ne pas avoir été respectés et se comportent d'une façon qui perpétue ce sentiment, en augmentant la probabilité de se retrouver au sein de contextes où le respect est défendu dans les deux sens du terme. Ces hommes, comme la mère de l'enfant martyr, David Brisson, abordé dans *Les sources de la Honte* de Vincent de Gaulejac (1996), participent à ériger les barreaux qui les emprisonnent à l'intérieur d'un cycle de violence.

Enjeux pour l'intervention

Le fait de s'attaquer ouvertement aux comportements d'un individu, qui s'est littéralement construit autour de la violence, est souvent confronté à une résistance qui peut donner l'impression qu'il refuse d'aborder ses problèmes, qu'il s'oppose à l'aide si « généreusement » offerte. Souvent, ces réactions défensives peuvent susciter chez l'aidant tant de ressentiment, que les efforts seront doublés pour souligner l'atrocité des gestes posés. Une réponse « adaptée » à une apparente insensibilité de la part de l'auteur de violence. Il faut créer, dit-on, une dissonance cognitive, afin que l'homme remette en question son comportement. Malheureusement, malgré que plusieurs interventions semblent tenir la route logiquement, la dimension affective, voire identitaire, ne se prête pas forcément à certaines prétentions thérapeutiques. À cet égard, les « boot camp » axés sur leur institutionnalisation d'humiliations et de violences dites « rééducatives » sont probablement la représentation par

excellence d'une école de pensée, où l'on semble prétendre qu'il faut combattre la violence par la violence. En somme, quand on s'attaque aux symptômes, on ne pourra qu'avoir accès aux symptômes. L'identité de ces hommes est d'ailleurs particulièrement adaptée afin de composer avec ces méthodes coercitives, voire abusives. De fait, elle s'est construite par le biais d'une réaction défensive à de telles hostilités. Par conséquent, ces « défenses » socialement construites ont une valeur sociale, compte tenu qu'elles sont le fruit d'une surexposition à de telles situations de violences durant lesquelles il y a un refus de se sentir vulnérable. Par ailleurs, cette façon de réagir, axée sur le besoin de se défendre, est particulièrement adaptée à des contingences contextuelles qui ont marqué l'identité dans le passé et qui peuvent toujours agir sur elle. Le fait de ne pas se soumettre aux contingences des différents contextes était un prix lourd, voire insoutenable à payer. Les troubles du comportement de la majorité des sujets rencontrés ont débuté à un âge relativement précoce. Ces façons de composer avec l'environnement immédiat vont de pair avec un sentiment de devoir se protéger d'un milieu perçu comme hostile. Par ailleurs, ces deux dimensions semblent s'accroître mutuellement.

Toute intervention qui traite principalement du comportement, qui vise à souligner le caractère inadéquat du comportement et qui ne cherche pas à explorer avec la collaboration de l'aidé comment il reflète sa capacité adaptative, voire même le reflet de son identité, peut nuire au processus de changement. Baser son intervention sur une vision et une compréhension comportementaliste du phénomène de la violence ne fait que contribuer au processus d'humiliations (enfance, intervention de la police, système de justice, détention, etc.) bien amorcé, plus souvent qu'autrement, chez ces individus. De plus, une telle posture ne fait qu'accroître le rapport de pouvoir entre l'aidant et l'aidé. Elle favorise également le maintien à distance, qui peut parfois refléter davantage le besoin de l'aidant que de l'aidé. Toute démarche, centrée sur la qualification du comportement comme étant négatif, mine sévèrement la capacité de l'aidant à établir une relation perçue comme sécurisante et respectueuse pour l'aidé. Par

ailleurs, la violence et l'agressivité provoquent souvent une réaction « naturelle » d'aversion à l'égard de ceux qui agissent de cette façon. Cette réaction normale est le reflet de la peur que ces individus peuvent parfois provoquer. Malgré qu'il peut paraître contre-nature d'aborder l'auteur de violence de cette façon, l'aidant devrait miser sur une écoute qui témoigne d'une volonté de contribuer avec l'aidé à mieux comprendre sa situation. Tant que possible, l'aide devrait se traduire par le respect et la compassion afin de servir de modèle pour celui qui n'est pas habitué à composer avec ses relations sur de tels termes.

En terminant, depuis mon intégration à l'équipe du Centre de Gestion de la Colère de Montréal, j'ai le privilège d'appliquer un modèle d'intervention développé par Tom Caplan, qui semble s'inspirer des prémisses mentionnées subséquemment. De fait, la démarche thérapeutique est centrée autour d'un effort à sensibiliser l'homme à mieux comprendre les besoins auxquels il cherche réponse, de par les comportements adoptés. Le travail avec l'homme s'articule à travers l'exploration d'émotions mieux adaptées aux contextes et par conséquent, l'homme est encouragé à explorer les moyens qui pourraient mieux répondre aux besoins qu'il cherche à combler. C'est une façon astucieuse de ne pas être centré sur le comportement et de préserver l'amour-propre du client. La méthode semble s'inspirer d'une vision de l'aidant comme étant un facilitateur de changement et non un agent de changement. La démarche se traduit par un accompagnement vers le changement et non par le fait d'en être le guide. Par ailleurs, le fait de chercher à avoir réponse à ses besoins est une dimension universelle chez l'être humain. La question est à savoir si les moyens sont adaptés au contexte... ou le contexte aux moyens. Vincent de Gaulejac, en traitant de la honte, à inspirer plus d'une réflexion au sujet de la violence. Voici une citation qui s'applique également à la violence :

La honte naît dans une relation, elle ne peut disparaître que dans une relation. (1996, p. 121)

Lorsqu'il est question d'une identité hypermasculinisée, la sémantique du mot renvoie à une identité qui s'enracine dans le fait d'être homme. L'exercice de sa masculinité n'est pas étranger à une instrumentalisation de la violence, afin de répondre aux contingences imposées au sexe masculin. La violence interpersonnelle est le reflet d'une violence plus large, qui parfois bénéficie d'une légitimité, compte tenu des différents contextes. L'hypermasculinisation semble se traduire par une intensification, voire même une amplification de repères identitaires qui définissent l'identité masculine hégémonique. La violence généralisée se distingue d'autres problématiques sociales, telles la toxicomanie, l'itinérance, voire même la violence intrafamiliale, parce qu'elle bénéficie davantage de repères identitaires au sein de la collectivité. De fait, la violence dite sociale bénéficie d'une plus grande légitimité. À cet égard, le sport et les violences internationales réalisées par les forces de l'armée sont représentatifs de contextes qui détiennent le « monopole » d'une instrumentalisation de la violence. Par conséquent, on peut présumer que dans l'esprit collectif, la violence réalisée dans le contexte social se voit accordée une désapprobation fragile, voire ambivalente. Par ailleurs, dans une « société de risque », la jeunesse est généralement associée à une certaine ritualisation de prise de risques, englobant les actes violents. Donc, il est permis de croire que dans le développement d'une identité masculine, la violence est un passage quasi obligé, notamment au sein de contextes où le respect de l'individu est accordé au mérite et l'offre est limitée. Le respect, à cet égard, semble avoir une valeur économique, la demande est constante, mais l'offre elle n'est pas égale. Tel que le suggère cette recherche, le prix à payer pour se sentir digne de respect est parfois extrêmement élevé. Le vécu des 9 hommes rencontrés le démontre avec une éloquence sans équivoque. En apparence, ceux qui n'arrivent pas à le gagner à travers des voies légitimes chercheront à se bâtir un respect par des voies dites illégitimes.

En explorant la propension à la violence chez un individu, il est fort utile de tenir compte des composantes identitaires, parce que cette précaution permet d'éviter

de placer l'aidé dans une situation où il pourrait se sentir menacé au plan de son intégrité personnelle. En ce sens, il est probable que tel que le propose les conclusions de cette recherche, que l'individu se soit identifié à ce mode relationnel pendant de nombreuses années. Il s'agit d'un mode relationnel axé sur une réponse défensive, voire violente à toute forme d'adversité ou à tout ce qui peut être vu comme menaçant. Ainsi, lorsque l'on explore avec l'aidé comment ce comportement était vraisemblablement adapté à une histoire de vie ou à des contextes singuliers en tenant compte, notamment du processus d'engagement de la personne qui présente une problématique de violence, il m'a été possible de constater au fil des ans que l'on minimisera les réponses défensives qui prennent la forme de résistance au changement durant le processus thérapeutique. De fait, en étant centré sur le caractère inadéquat du comportement, l'individu se sentira critiqué, jugé, voire même en situation de menace. En apparence, l'accompagnement d'une personne qui cherche à se défaire d'un trouble du comportement requiert un temps significatif d'exploration du processus d'engagement dans ce mode de vie. Une écoute empathique qui se traduit en explorant comment les perceptions, les affects, les comportements étaient adaptés antérieurement ou minimalement nécessaires, afin de composer avec les heurts auxquels il faisait face. Une démarche d'accompagnement qui se veut compréhensive et qui vise notamment à permettre à l'aidé de s'approprier cette intention de faire sens de sa problématique. Une fois que la démarche de compréhension est entamée, il sera possible de dégager les enjeux familiaux, sociaux et personnels qui ont favorisé une telle adaptation. Une fois que ces dimensions contextuelles ont été bien comprises par l'aidé, l'occasion se prêtera davantage à explorer l'ébauche d'un processus de désengagement. Un processus qui a été abordé dans le cadre de cette recherche et qui offre des pistes d'interventions intéressantes dans l'accompagnement des personnes cherchant à se défaire de comportements problématiques. Cette démarche peut débuter par une "analyse" des avantages et des inconvénients des comportements dont la personne cherche à se défaire. Une analyse qui doit s'inspirer des propos tenus par l'aidé et collée au sens qu'il

donne à ces dimensions. C'est une analyse tirée de la subjectivité de l'aidé. De plus, une telle analyse doit se réaliser en ayant à l'esprit le contexte de vie de l'individu et les besoins qu'il cherche à combler en agissant de la sorte. En ne perdant pas de vue le caractère adapté jadis, les comportements dont il est question et la démarche peuvent tendre vers un questionnement à savoir si les comportements accordent plus d'avantages que d'inconvénients. Donc, essentiellement à savoir s'ils sont toujours adaptés aux contingences des contextes actuels. L'analyse des besoins que l'individu cherche à trouver réponse, tel que proposé par Caplan (2008), se prête bien à ce questionnement parce que la démarche permettra à l'aidé d'aborder les comportements, en cherchant à savoir s'ils sont les mieux adaptés afin de répondre à ses besoins. Débute l'exploration d'autres moyens qui pourraient être à la fois mieux adaptés aux contextes et à la finalité, qui est la réponse aux besoins. À travers ce questionnement, il est pertinent d'explorer les pôles de reconnaissance qui favorisent ou entravent le cheminement de l'individu. De fait, en ayant à l'esprit les individus qui ont été centraux dans le processus d'engagement, l'aidé sera plus en mesure de questionner si ses affiliations favorisent ou non son cheminement vers l'abandon du comportement problématique. De plus, à travers la démarche thérapeutique, différents contextes pourraient être explorés afin de favoriser le désengagement et parallèlement, trouver réponse aux besoins propres de l'individu. Par ailleurs, ces contextes devraient normalement permettre à l'aidé de s'affilier à des individus qui pourraient favoriser le déracinement de son ancien mode de vie. Dans le cas qui nous concerne, ces nouvelles relations devraient permettre de minimiser, voire même éliminer les avantages encourus à l'adoption de comportements violents. L'intégration de l'aidé au sein de ces nouveaux contextes ne valoriseront pas l'utilisation de la violence et serviront d'appui pour l'aidé dans son cheminement, qui vise essentiellement à mettre fin à sa propension à la violence. L'utilité ou l'instrumentalisation de cette dernière sera mise à l'épreuve. Donc, la démarche vise l'exploration de contextes au sein desquels s'articule une transition qui se traduit par l'abandon de l'ancien mode relationnel et l'ajout de nouvelles

stratégies relationnelles, mieux adaptées aux nouveaux contextes. À travers ces nouvelles expériences socialisatrices, l'aidé pourra être en contact avec des individus qui exerceront une influence positive au chapitre de l'abandon des comportements dits problématiques. Ainsi, à travers ce processus d'identification à de nouveaux pôles de reconnaissance et de resocialisation eu égard à des nouvelles contingences contextuelles, la personne portera un regard de plus en plus critique à l'égard du mode relationnel antérieur. De fait, à cet égard, la recherche a permis d'identifier un tel rapport au passé auprès des sujets qui semblaient avoir réalisé une rupture définitive ou en voie de le faire, avec leur propension à réagir de façon violente.

En somme, à travers l'intégration de nouveaux contextes et de l'expérimentation de nouveaux schèmes relationnels, l'aidant devrait être vu comme un facilitateur de ce changement. Un changement qui se réalise non seulement à travers des mesures très concrètes et simples, mais également à travers une façon de se percevoir, de composer avec autrui, de réagir à des situations difficiles, qui s'articulent autour d'un bricolage identitaire qui s'enracine au sein de nouveaux contextes et de nouvelles relations. Ce regard de l'intervention auprès des hommes présentant une problématique de violence et qui débute un questionnement au plan identitaire doit prendre en considération deux enjeux significatifs. Dans un premier temps, ce changement s'effectue à travers un processus de deuil à l'égard : 1) des avantages réels d'agir de façon violente (estime des proches, sentiment de toute-puissance, etc.), 2) des anciennes affiliations qui perdront en importance à travers l'abandon de ce mode relationnel et parallèlement, et 3) l'abandon d'une identité qui était connue, sécurisante et cohérente avec toutes les dimensions susmentionnées. Également présent dans ce processus de changement est le fait d'accompagner le "développement" d'une nouvelle identité, qui entre en opposition à la dernière qui s'était construite autour de la violence. De fait, l'opposition est à souligner parce qu'il est intéressant de constater à quel point, les perceptions antérieures entrent souvent en rivalité avec de nouvelles perceptions précurseurs d'une identité en devenir.

Par ailleurs, les anciennes perceptions vont souvent discréditer, voire même dénigrer les nouvelles perceptions et les nouvelles façons de réagir à des situations perçues comme menaçantes. En effet, il n'est pas rare, notamment au début, d'entendre les hommes qualifier les nouvelles stratégies relationnelles comme n'étant pas le reflet d'une « vraie masculinité » ou comme si on se soumettait à l'autre. Cette nouvelle identité que l'on pourrait situer au stade embryonnaire s'articule autour de projets ou d'objectifs précis qui permettent d'alimenter une nouvelle perception de soi qui s'écarte de plus en plus du recours à la violence. Elle se présente en rupture du mode relationnel défensif qui intègre : une capacité de résoudre les conflits, une capacité d'exprimer ses besoins et une capacité de se défendre qui s'exprimait autrefois par le recours à la violence. C'est à travers l'utilisation de moyens très pragmatiques: jeu de rôle, inscription à l'école, projets d'étude, l'intégration dans le marché du travail, l'exploration de nouveaux contextes, que le facilitateur peut aider l'individu à s'affirmer sans agresser et à s'exprimer sans écraser.

À travers l'expérimentation de ce nouveau mode relationnel, l'accompagnement se fait à travers l'ajout d'une multitude de mots afin de nommer son univers affectif, d'identifier ses besoins et en somme, d'une nouvelle façon d'entrer en relation avec autrui. Une démarche thérapeutique qui se présente en opposition à d'anciennes habitudes, d'anciennes normes, voire même d'anciennes affiliations. Une recoloration de l'univers affectif n'est pas à sous-estimer dans l'accompagnement des hommes présentant une problématique de violence. À cet égard, l'exploration se réalise à travers une recherche d'autres états affectifs qui s'écartent de la colère et qui puisent plus près de leurs vulnérabilités (honte, peur, tristesse). Des émotions qui sont identifiées comme étant derrière la colère. Et par le fait même, tel que le propose Caplan (2008), l'aidant peut proposer les émotions qui pourraient être plus favorables afin de permettre l'adoption de comportements qui seraient plus efficaces, permettant ainsi de mieux répondre à leurs besoins. Tel que mentionné à travers l'accompagnement qu'il réalise, le pouvoir de l'aidant ne devrait pas être sous-estimé. La signifiante

de servir comme modèle en ce qui a trait à la compassion et à l'empathie devrait se présenter en toile de fond dans la démarche. En terminant, l'accompagnement thérapeutique est une aventure, le facilitateur est assis dans le siège du passager. Ce "co-pilote" ne fait que partager la perception de ce qu'il voit et identifie les opportunités qui se présentent en cours de route. Par ailleurs, le succès de la démarche ne se limite pas à la relation entre l'aidant et l'aidé. Elle est davantage le fruit de nouvelles relations, parfois même avec d'anciennes personnes dont l'aidé pourra s'entourer. L'accompagnement de personnes en besoin est un privilège de courte durée, qui doit être vécu comme tel.

Retombées des résultats

L'étude de la violence est un sujet complexe qui est plutôt vulnérable à la polémique. Les différences liées au sexe sont également un sujet qui n'échappe pas à la controverse. Les visions et les approches thérapeutiques centrées sur l'individu peuvent avoir des conséquences morales négatives pour les gens atteints de ces difficultés. Cette recherche, en conjuguant la socialisation masculine et la violence à travers une perspective sociologique, devrait normalement permettre d'offrir des propositions théoriques intéressantes, pouvant contribuer aux connaissances liées au phénomène social étudié. La contribution majeure de cette recherche sera, je l'espère candidement, dans l'application des propositions théoriques au sein de différents milieux de pratique en service social, voire même d'autres disciplines intéressées au phénomène de la violence. L'exploration d'une socialisation qualifiée comme étant violente pourrait offrir des pistes de réflexions dans la compréhension de la problématique de la violence pouvant servir à la communauté scientifique. Il serait également pertinent d'explorer comment cette socialisation caractérisée par sa dimension violente affecte plus spécifiquement les femmes. En somme, j'estime que mieux comprendre le processus de socialisation des individus peut nous offrir des clés de compréhension utiles aux plans individuel et social, et notamment en ce qui a trait au changement. L'approche privilégiée dans la

réalisation de cette recherche se différencie de celles dites psychologiques ou criminologiques. Par ailleurs, peu d'études au Québec ont exploré la problématique de la violence sans limiter le regard à la violence conjugale ou offrir une lecture quantitative du phénomène issue d'études de type expérimental.

Diffusion des résultats

À la fin de cette étude, je débiterai la diffusion des résultats auprès des sujets qui ont participé à cette recherche. Ensuite, je présenterai les résultats de cette recherche auprès des organismes ayant contribué au plan du recrutement des participants. Cette occasion me permettra d'entamer une deuxième phase durant laquelle, je discuterai avec divers praticiens oeuvrant auprès des hommes. L'intention est à l'effet de recueillir quelques récits de pratique afin d'approfondir la dimension qui traite de l'intervention auprès d'hommes en difficulté. Je compte entrer en contact avec près de cinq milieux professionnels englobant plusieurs champs de pratique en service social. Durant cette période, qui devrait couvrir quelques mois, j'envisage soumettre quelques articles scientifiques auprès de périodique québécois. Parallèlement, je compte soumettre un article auprès d'une revue anglophone. J'aimerais également produire une conférence scientifique traitant de ce sujet dans un espace tel le Centre Saint-Pierre, situé à Montréal, qui est un organisme qui veille à la formation des milieux communautaires. Je profiterai également d'une journée porte ouverte au Centre de Gestion de la Colère de Montréal, afin d'exposer les grandes lignes des résultats de cette recherche. J'enterai également en contact avec (2) médias auprès desquels j'ai offert des entrevues dans le passé, afin de pouvoir bénéficier de ces tribunes dans la diffusion des résultats de recherche. Je compte également remplir un engagement auprès de l'hebdomadaire Photo Police et écrire ou contribuer à un article traitant des résultats de la présente recherche.

En terminant, après avoir exploré de façon rigoureuse l'utilité des propositions théoriques auprès de divers milieux de pratique, je souhaite inclure à mon mémoire de maîtrise une section qui traitera de façon plus spécifique des enjeux pour la pratique, auprès de différents champs, en ce qui a trait à l'intervention auprès des hommes présentant des difficultés. Ce long processus de réflexion et d'écriture prendra fin avec quelques soumissions de cet ouvrage auprès de maisons d'édition.

Limites de l'étude

De façon générale, dans un premier temps, il sera ici question des limites de la présente étude en tenant compte de celles fréquemment abordées dans la littérature. Ensuite, il sera question plus spécifiquement de celles rencontrées dans la présente étude, compte tenu des enjeux singuliers rencontrés. Les difficultés rencontrées au plan méthodologique des recherches qualitatives, qui empruntent une méthode de collecte de données du type entrevue semi-dirigée, tournent autour de la validité des données recueillies. En ce qui concerne la méthode de collecte de données d'entretiens semi-dirigés, la crédibilité des témoignages recueillis est un enjeu important. L'une des premières formes que cette limite peut prendre est le désir de l'interviewé de faire plaisir à l'intervieweur, de chercher à répondre à ses attentes ou d'être bien vu par le chercheur. En terminant, la capacité de généraliser les conclusions tirées de l'analyse des données est un deuxième enjeu qui n'est pas certain, compte tenu de l'approche privilégiée. Le nombre limité de sujets rencontrés est un facteur qui peut certainement compromettre la généralité des données tel que présenté par Paillé et Mucchielli (2003). Elle peut être atteinte par « (...) l'accumulation de matériaux apparentés et passe en partie par la saturation des catégories » (ibid, p. 177). Le nombre fréquemment identifié comme étant idéal pour les recherches qualitatives est de 15 entretiens. Le fait de s'être limité à 9 rencontres au plan de l'analyse des données peut être identifié comme étant un frein à l'affirmation de la généralité des conclusions de la présente recherche.

Voyons maintenant plus spécifiquement les limites propres au déroulement de cette étude. Dans un premier temps, le fait d'avoir offert de l'argent aux hommes rencontrés a pu introduire un biais au plan de la représentativité de l'échantillon. Plus spécifiquement, le fait d'avoir offert un dédommagement pécuniaire aux sujets a pu contribuer au fait que ceux présentant une problématique de consommation soient surreprésentés. Parallèlement, cet incitatif a pu également faire en sorte que la quasi-totalité des hommes interviewés présentaient un statut socio-économique faible et concomitamment étaient en situation professionnelle précaire. Ainsi, ces variables se rapportant à leur intégration sociale peuvent être des données déterminantes dans le parcours de vie et leur propension à la violence. Une donnée qui n'a pas été traitée de façon spécifique. Un autre biais qui se rapporte à la représentativité des sujets rencontrés est à l'effet que la majorité des hommes rencontrés (7 sur 9) avaient réalisé en totalité ou en partie une démarche d'accompagnement ou thérapeutique. Ce biais est en lien avec la méthode de recrutement qui a été principalement réalisée auprès d'organismes oeuvrant auprès d'hommes présentant une problématique de violence. Donc, il n'est pas à écarter comme possibilité que leurs propos soient le reflet d'une telle démarche; notamment en ce qui a trait au changement. À cet égard, d'autres moyens de recrutement auraient pu être explorés tel que l'utilisation des médias et le recrutement auprès de milieux carcéraux. Il va sans dire que ce moyen aurait pu introduire d'autres biais. De fait, il aurait pu être idéalement souhaitable d'augmenter la diversité des contextes au sein desquels des efforts de recrutement ont été réalisés. Plus de la moitié des hommes (5 sur 9) était au courant que j'assumais le rôle de psychothérapeute en gestion de la colère, compte tenu d'une démarche antérieure au plan thérapeutique. Ainsi, à cet égard, il ne faut pas sous-estimer l'influence que mon statut d'intervenant en relation d'aide a pu jouer au plan du désir de faire plaisir ou de faire bonne figure, en se présentant sous un jour favorable à « l'ancien thérapeute ».

Plus spécifiquement, lorsqu'il est question de l'approche biographique, le fait de réaliser un entretien s'inspirant de cette méthode en un peu plus d'une heure est un défi colossal. De fait, en cette courte période, il est espéré qu'il sera possible de développer une relation de confiance permettant à l'homme de s'ouvrir sans craintes, d'aborder les faits marquants de son enfance et de réfléchir sur : son histoire, son identité, sa violence, etc. En somme, je suis conscient que de se limiter à une rencontre, afin d'aborder tout ce dont il était question, était bien peu. Par ailleurs, le récit recueilli par Michel Legrand dans Legrand et de Gaulejac (2008) me permet d'apprécier qu'une approche inspirée du récit de vie peut se réaliser en plusieurs entretiens, ne serait-ce qu'une deuxième afin de permettre à l'interviewé d'effectuer un retour sur l'entretien précédent. Ainsi, sur ce plan, une deuxième rencontre aurait pu être bénéfique pour la présente recherche afin d'approfondir les notions abordées.

En conclusion, la présente recherche est le reflet d'un déroulement au plan de la cueillette de données qui s'est avéré particulièrement ardu. Les heures et l'énergie déployées, afin de recruter les hommes présentant une problématique de violence tel que défini dans la présente recherche, ont été colossales. Plus les réserves à cet égard s'épuisaient, plus il était nécessaire de composer avec ce défi tout en cherchant à innover au plan des stratégies réalisées, afin de se soumettre au cadre méthodologique établi au préalable.

BIBLIOGRAPHIE

- AKOUN, André. (1999). « **Le Robert. dictionnaire de la sociologie** ». Seuil. Paris.
- ATTALI, Jacques. (2007). « **Gândhî ou l'éveil des humiliés** ». Fayard
- BEAULIEU, Marie. (2006). « **Méthodologie en recherche sociale** ». Département de service social. Université de Sherbrooke. Note de cours.
- BECKER, Howard. (1967). « **Outsiders : Studies in the sociology of deviance** ». The Free Press. New York.
- BERTEAU, Daniel. (1980). « **L'approche biographique : Sa validité méthodologique, ses potentialités** ». Chiers internationaux de sociologie, vol. 69, 1980, pp. 197-225.
- BOUDON, Raymond & BOURRICAUD, François. (1994). « **Dictionnaire critique de la sociologie** ». Presses de l'Université de France. Paris.
- BRODEUR, Jean-Paul & OUMET, Marc. (1999). « **Violence et société** ». Dans DUMONT, LANGLOIS ET MARTIN. « **Traité des problèmes sociaux** ». Presses de l'université Laval. Québec.
- BRICKELL, Chris. (2006). « **The sociological construction of gender and sexuality** ». The sociological review, vol 54, no. 1, Feruary, pp. 87-113.
- BOUDON, Raymond, BESNARD, Philippe, CHERKAOURI, Mohamed et LÉCUYER, Bernard-Pierre. (1989). **Dictionnaire de la sociologie**. Larousse. Paris.
- BOUDON, Raymond & BOURRICAUD, François. (1994). « **Dictionnaire critique de la sociologie 4^e édition** ». Presses Universitaires de France. Paris.
- BOUTIN, Gérald. (2006). « **L'entretien de recherche qualitatif** ». Presses de l'université du Québec. Sainte-Foy.
- BRAUD, Philippe. (2006). « **Violences politiques La raison d'une déraison** ». Dans MEYRAN Régis, **Les Mécanismes de la violence**. Éditions Sciences humaines.

CAPLAN, Tom. (2008). **"Needs ABC. Acquisition and behaviour change, a model for group work and other psychotherapies"**. Whiting & Birch Ltd. London.

CARTER, Betty & MCGOLDRICK. (1999). « **The expanded family life cycle *Individual, family, and social perspectives 3rd édition*** ». Allyn and Bacon. Boston.

CHAMBERLAND, Claire. (2003). « **Violence parentale et violence conjugale *Des réalités plurielles, multidimensionnelles et interreliées*** ». Presse de l'Université de Québec. Sainte-Foy.

CUSSON, Maurice & Proulx, Jean. (1999). « **Que savons nous sur la violence criminelle?** ». Dans PROULX, CUSSON, OUMET. Les violences criminelles. Presses de l'université de Laval.

BACH, George & GOLDBERG, Herb. (1980). « **L'agressivité créatrice** ». Le jour. Montréal.

DUBAR, Claude. (2000). **"La crise des identités. L'interprétation d'une mutation"** ». Les Presses Universitaires de France. Paris.

DUBAR, Claude. (2005). « **La socialisation 3^e édition** ». Armand Colin. Paris.

DUBET, François. (2004). « **«École : la révolte des « vaincu »?** ». Sciences Humaines. Hors-série. Violences. # 47 décembre 2004 / janvier-février 2005.

DUFOUR, Daniel. (2003). « **Les tremblements intérieurs** ». Éditions de l'Homme. Montréal.

CAMUS, Albert. (1951). « **L'homme révolté** ». Gallimard. Paris

CLOUTIER, Richard. (2004). **"Les vulnérabilités masculines *Une approche biopsychosociale*"**. Hôpital Sainte Justine. Montréal

CORBIN, Juliet & STRAUSS, Anselem. (1990). « **Grounded theory research : procedures, canons, and evaluative criteria** ». Qualitative Sociology, vol. 13, no 1, 1990. pp. 3-21.

CRÊTE, Jean. (2003). Dans GAUTHIER, Benoît. « **Recherche sociale *De la problématique à la collecte des données 4^e édition*** ». Presses de l'université du Québec. Sainte-Foy. Pp. 243-265.

DE GAULEJAC, Vincent & ROY, Shirley. (1993). « **Sociologies cliniques** ». Hommes et perspectives. Marseille.

- DE GAULEJAC, Vincent. (1993). « La sociologie et le vécu ». Revue internationale d'action communautaire. No. 70, pp. 15-20.
- DE GAULEJAC, Vincent. (1996). « **Les sources de la honte** ». Desclée de Brouwer. Paris
- DE GAULEJAC, Vincent. (1999). « **L'histoire en héritage Roman familial et trajectoire sociale** ». Desclée de Brouwer. Paris.
- DE GAULEJAC, Vincent & LEGRAND, Michel. (2008). « **Intervenir par le récit de vie**. Entre histoire collective et histoire individuelle ». érès, Ramonville Saint-Agne
- DE GAULEJAC, Vincent & LÉONETTI, Isabel Taboada. (1994). « **La lutte des places** ». Desclée de Brouwer. Paris.
- DULAC, Germain. (1984). « **La masculinité en question** ». Dérives, 46, octobre, pp. 49-70.
- DULAC, Germain. (1993). « **La condition masculine : L'univers complexe de la parentalité** ». pp. 499-518, Dans DUMONT, Fernand & LANGLOIS, Simon & MARTIN, Yves. (sous la direction), « **Traité des problèmes sociaux** ». Presses de l'Université Laval. Québec.
- DULAC, Germain. (1993). « **L'intimité masculine en éveil : le désir d'enfant suite à la rupture d'union** ». Revue internationale d'action communautaire. No. 70, pp.81-88.
- DULAC, Germain. (1994). « **Penser le masculine Essai sur la trajectoire des militants de la condition masculine et paternelle** ». Institut Québécois de recherche sur la culture. Québec.
- DULAC, Germain. (2001). « **Aider les hommes...Aussi** ». VLB éditeur. Montréal.
- DULAC, Germain. (2003). « **Masculinité et intimité** ». Sociologie et sociétés, v. 35, no. 2, pp. 9-34.
- ÉTIENNE, Jean & BLOESS, F. & NORECK, Jean-Pierre & ROUX, Jean-Pierre. (1997). « **Dictionnaire de sociologie 2^e édition** ». Hatier. Paris
- GIROD-SÉVILLE, Martine & PERRET, Véronique. (1999). « **Fondements épistémologiques de la recherche** ». Dans THIÉTART, Raymond-Alain et coll. « **Méthodes de recherche en management** ». Dunod. Paris.

- GRATTON, Francine. (2003). Dans DORVIL, Henri & MAYER, Robert. « **Problèmes sociaux Tome 1 Théories et méthodologies** ». Presses de l'Université du Québec. Sainte-Foy. Pp. 305-334.
- HOOKS, Bell. (2004). « **The will to change : Men, masculinity, and love** ». Washington Square Press. New York.
- HUARD, Michel. (1988). « **La violence apprivoisée Un modèle bio-psycho-social d'adaptation** ». Gaetan morin. Montréal.
- KARNER, X. Tracy. (1998). Dans BOWKER, H. Lee. « **Masculinities and violence** ». Sage publications. Thousand Oaks.
- KAUFMAN, Gershen. (1985). **Shame The power of caring**. Schenkman. Cambridge.
- KAUFMAN, Michael. (1987). « **Beyond Patriarchy Essays by men on pleasure, power, and change** ». Oxford University Press. Toronto.
- KAUFMANN, Jean-Claude. (1993). « **Pour une sociologie de l'individu** ». Revue internationale d'action communautaire. No. 70, pp. 21-28.
- KAUFMANN, Jean-Claude. (2000). « **Sociologie de l'action... ménagère** ». Dans La sociologie. Histoire et idées. Éditions Sciences humaines. Paris.
- KAUFMANN, Jean-Claude. (2004). « **L'invention de soi. Une théorie de l'identité** ». Armand Colin. Paris.
- KAUFMAN, Michael. (1994). « **Cracking the armour Power, pain and the lives of men** ». Penguin books. Toronto.
- KEEFLE, Joan. (2002). « **Men and Shame** ». Intervention, no. 116, juin, pp. 26-36.
- KLEIN, C. Donald. (1991). « **The humiliation dynamic: an overview** ». The journal of primary prevention, vol 12, no. 2, pp. 93-121.
- LAPERRIÈRE, Anne. (1997). Dans POUPART, DESLAURIERS, GROULX, LAPERRIÈRE, PIRÈS. (1997). « **La recherche qualitative Enjeux épistémologiques et méthodologiques** ». Gaëtan morin. Montréal. Pp. 309-340.
- LAROUCHE, Ginnette. (1989). « **Agir contre la violence** ». La pleine lune. Montréal.

LENGYEL, Olga. (1947). **"Hitler's ovens (five chimneys)"**. Avon Publications. New York.

MESSERSCHMIDT, James W. (2000). « **NINE LIVES Adolescent masculinities, the body, and violence** ». Westview Press. Boulder.

MONBOURQUETTE, Jean. (2006). « **La violence des hommes** ». Bayard. Université de Saint-Paul. Ottawa.

MOSHER, Donald L. & TOMKINS, Silvan S. (1988). **"Scripting the Macho Man: Hypermasculine Socialisation and Enculturation"**. The Journal of Sex Research, vol. 25, no. 1 pp. 60-84, February, 1988.

MUCCHIELLI, Laurent. (2000). « **Durkheim : le père de la sociologie moderne** ». CABIN & DORTIER. Dans La sociologie. Histoire et idées. Éditions Sciences humaines. Paris.

OPTSQ (Ordre Professionnel des Travailleurs Sociaux du Québec. (16 juin 2005). « **Référentiel de compétences de travailleuses sociales et des travailleurs sociaux** ». Montréal.

OTERO, Marcelo. (2005). « **Regards sociologiques sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation** ». Cahiers de recherche sociologique, no. 41-42, pp. 5-15.

PAILLÉ, Pierre & MUCCHIELLI, Alex. (2003). « **L'analyse qualitative. En sciences humaines et sociales** ». Armand Colin. Paris

PACHET, Pierre. (1997). « **La Colère. Instrument des puissants, arme des faibles** ». Éditions Autrement. Paris

PIRÈS, P. Alvaro. (1997). Dans POUPART, DESLAURIERS, GROULX, LAPERRIÈRE, PIRÈS. « **La recherche qualitative Enjeux épistémologiques et méthodologiques** ». Gaëtan morin. Montréal. Pp. 113-169.

POUPART, Jean., RAINS, P., PIRE, A.P. (1983). « **Les méthodes qualitatives et la sociologie américaine** », Déviance et société, vol. VII, no 1, pp. 63-91.

POUPART, Jean. (1993). « **Discours et débats autour de la scientificité des entretiens de recherche** ». Sociologie et sociétés, vol. 25, no 2, automne, 1993. pp. 93-110.

POUPART, Jean. (1997). Dans POUPART, DESLAURIERS, GROULX, LAPERRIÈRE, PIRÈS. « **La recherche qualitative Enjeux épistémologiques et méthodologiques** ». Gaëtan morin. Montréal. Pp. 173-209

- PRÉJEAN, Marc. (1994). **"Sexes et Pouvoir La construction sociale des corps et des émotions"**. Les presses de l'Université de Montréal. Montréal.
- QUIVY, Raymond & CAMPENHOUDT, Luc Van. (1995) **"Manuel de recherché en sciences sociales 2^e édition"**. Dunod. Paris
- REAL, Terrence. (2002). **"How can I get through to you? Closing the intimacy gap between men and women"**. Simon & Schuster. New York.
- RETZINGER, M. Suzanne. (1995). « Identifying shame an danger in discourse ». American behavioural scientist, vol 38, no. 8, August, pp. 1104-1113.
- RINFRET-RAYNOR, Maryse & CANTIN, Solange. (1994). **"Violence conjugale Recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal"**. gaëtan morin. Montréal.
- ROCHER, Guy. (1992). **"Introduction à la sociologie générale 3^e édition"**. Hurtubise HMH. Montréal.
- SENNETT, Richard. (2003). **"Respect. In a world of inequality"**. W.W. Norton & Company. New York.
- STEVENSON, Leslie. (1974). **"Seven theories of Human Nature"**. Oxford University Press. Oxford.
- SUISSA, A. Jacob. (1994). **"Violence, toxicomanies et dynamique familiale : Qui est responsable?"** Intervention, no. 99, pp. 64-69.
- TANGNEY, P. June. (1995). **"Recent advances in the empirical study of shame and guilt"**. American behavioural scientist, vol 38, no. 8, August, pp. 1132-1145.
- TREMBLAY, Gilles & THIBAUT, Yves, FONSÉCA, Félix. (2004). **"La santé mentale et les hommes : État de situation et pistes d'intervention"**. Intervention, no. 121, décembre, pp. 6-16.
- TURNER, Barry A., (1981). **"Some practical aspects of qualitative data analysis : One way of organizing the cognitive process associated with generation of grounded theory"**. Quality and Quantity, vol. 15, pp. 225-247.
- WIEVIORKA, Michel. (2004). **"Les vertus paradoxales du conflit"**. Sciences Humaines. Hors-série. Violences. # 47 décembre 2004 / janvier-février 2005.

ANNEXES

ANNEXE 1.1

Les caractères attribués à chaque sexe comme propriétés

HOMME

- Masculinité, virilité
- Activité
- Agressivité
- Sadisme
- Dureté
- Rudesse, brutalité
- Force, fermeté
- Rigidité
- Contrôle
- Froideur
- Raison, rationalité, logique, Intelligence
- Franchise
- Compétition, rivalité, confrontation
- Guerre, conquête
- Vaillance, intrépidité
- Décision
- Mouvement
- Nomadisme
- Instabilité
- Puissance
- Prédateur

FEMME

- Féminité
- Passivité
- Réceptivité, bonté
- Masochisme
- Douceur
- Tendresse, gentillesse
- Faiblesse, docilité
- Souplesse, mollesse
- Abandon
- Chaleur
- Émotivité, intuition, sensibilité, sensualité
- Réserve
- Coopération, collaboration
- Paix
- Peur
- Indécision
- Détente, repos, immobilité
- Sédentarisme
- Stabilité
- Impuissance
- proie, victime

- Tiré de PRÉJEAN, Marc. (1994). Pp. 47-48

ANNEXE 1.2

Liste des émotions

TRISTESSE	PEUR	HEUREUX	HONTE	BLESSÉ	COLÈRE
Blessé	Méfiant	Aimé	Embarrassé	Attaqué	Enragé
Insatisfait	Étouffé	Joyeux	Diminué	Abusé	Frustré
Non désiré	Menacé	Apprécié	Abaissé	Incompris	Furieux
Abandonné	Intimidé	Accepté	Incompétent	Négligé	Impatient
Invisible	Terrifié	Validé	Inadéquat	Ignoré	Irrité
Vide	Affolé	Compris	Humilié	Enfantilisé	Rancunier
Seul	En danger	Encouragé	Dévalorisé	Trompé	Dégoûté
Déprimé	Effrayé	Appuyé	Stupide	Heurté	Fâché
Déçu	Nerveux	Confiant	Défensif	Offensé	Critiqué
Découragé	Anxieux	Content	Idiot	Trahi	Envieux
Désespéré	Inquiet	Exalté	Ridicule	Déserté	Ennuyé
Impuissant	Angoissé	Stimulé	Pitoyable	Déshonoré	
Désarmé	Agressé	Reconnu	Petit		
Apathique	Insécurité	Fier	Minable		
Désabusé	Incertain	Satisfait	Moins que rien		
	Troublé	Emballé			

ANNEXE 2.1

GUIDE D'ENTREVUE

Thèmes	Exemples de questions
<i>Ressources identitaires :</i>	
1) Milieu familial	
<ul style="list-style-type: none"> - contribution du père - Contribution de la mère - Manifestation de violence au sein de la famille - Valorisation de la violence au sein de la famille - Réaction des membres de la famille de la violence commise à l'extérieur du milieu familial - Événements marquants de 0 à 12 ans - Événements marquants de 12 à 18 ans - Événements marquants durant la vie adulte pour les sujets âgés de 21 ans et plus - Humiliations subies 	<p>Parlez-moi des événements qui vous ont marqués durant votre enfance (0-12 ans)</p> <p>Parlez-moi de la violence produite au sein de votre milieu familial</p> <p>Parlez-moi de votre relation avec (auteur de la violence)</p> <p>Comment réagissait le parent témoin de la violence?</p> <p>Parlez-moi de votre relation avec ce dernier</p> <p>Si vous étiez l'auteur ou l'objet de violence, Comment réagissaient vos parents à un ou à l'autre?</p> <p>C'était quoi un homme pour vos parents?</p> <p>Comment est-ce que vos parents vous ont faites sentir ou savoir c'était quoi être un homme?</p> <p>Avez-vous vécu des situations de violence et/ou d'humiliations durant votre enfance et votre adolescence au sein de votre famille?</p> <p>.....</p>
2) Environnement social	
<ul style="list-style-type: none"> - Contribution des pairs - Contribution des milieux scolaires - Contribution des personnes en autorité - Contribution de l'adhésion à un ou des regroupement(s) spécifique(s) - Contribution de la sphère intime : ami(s), conjointe - Contribution des milieux occupationnels 	<p>Parlez-moi de votre relation avec vos pairs à l'école et dans votre voisinage</p> <p>Avez-vous été l'objet ou l'auteur de violence auprès de vos pairs?</p> <p>Quelles ont été les réaction de votre milieu vis-à-vis des violences commises?</p> <p>Parlez-moi de votre relation avec les personnes en autorité?</p> <p>Avez-vous été membre d'un groupe ou d'un gang? Si oui quelles étaient vos principales activités?</p> <p>C'était quoi être un homme auprès de vos pairs? Et auprès de vos affiliations plus intimes?</p> <p>Quelles sont vos activités privilégiées :</p> <ul style="list-style-type: none"> - loisirs - professionnelles

Thèmes	Exemples de questions
<p>Construction identitaire :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Le sens accordé à leur masculinité - L'impact des contextes sur l'expression de leur masculinité - Le sens accordé aux humiliations subies - le sens accordé à leur colère - le sens accordé à leurs violences - le sens accordé à leurs relations - le sens accordé à leurs contextes de vie - le sens accordé à la perception qu'ils ont d'eux-même - le sens accordé à l'image qu'ils estiment les autres ont de lui 	<p>C'est quoi pour vous être un homme?</p> <p>Quel est le rôle de la violence que vous produisez dans le fait d'être un homme?</p> <p>Parlez-moi des situations qui vous mettent en colère</p> <p>Qu'est-ce qu'on exige de vous afin de pouvoir être un homme dans vos différentes sphères de vie? Attentes? Pressions?</p> <p>Et / ou</p> <p>C'est quoi l'image qui se dégage d'être un homme auprès des différents contextes discutés précédemment? (pairs, affiliations, travail, etc.)</p> <p>C'est quoi l'impact des violences et des humiliations que vous avez vécu sur l'image que vous avez de vous? Sur vos relations avec vos proches, votre vie sociale, vie occupationnelle?</p> <p>C'est quoi l'impact de la violence que vous agissez sur l'image que les autres ont de vous?</p> <p>N.B. : Ces thèmes feront parti de façon intégrale de l'entretien biographique réalisé auprès des hommes :</p> <p>Les perceptions qu'ils ont de chacune des situations nommées seront explorer en profondeur avec notamment des questions de relance en cherchant à dégager le sens et les affects associés aux événements nommés</p>

ANNEXE 3.1

La socialisation masculine et la problématique de la violence

une question d'identité

Recherche exploratoire de récits de vie d'hommes présentant une problématique de violence

**Faculté des lettres et des sciences humaines
Maîtrise en service social,**

Directeur du projet : Roch Hurtubise

Madame, Monsieur,

La présente a pour but de vous demander de remettre la lettre de recrutement à vos clients qui correspondent aux critères suivants :

- Sexe masculin;
- hommes âgés de 18 à 21;
- hommes âgés de 25 à 35;

Ce projet de recherche consiste à une participation à une **entrevue** de 60-75 minutes. Les données qui seront recueillies par cette étude seront **entièrement confidentielles**. N'hésitez pas à me contacter afin d'obtenir de plus amples informations.

Je vous prie, Madame, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs,

Etienne Guay
Étudiant à la maîtrise en service social
Université de Sherbrooke

etienne.guay@usherbrooke.ca

Ce projet a été revu et approuvé par le comité d'éthique de la recherche Éducation et sciences sociales, de l'Université de Sherbrooke. Cette démarche vise à assurer la **protection des participantes et participants**. Si vous avez des questions concernant les aspects éthiques de ce projet (consentement à participer, confidentialité, etc.), vous pouvez communiquer avec M. André Balleux, président de ce comité, au (819) 821-8000 poste 62439 ou à Andre.Balleux@USherbrooke.ca

ANNEXE 3.2

La socialisation masculine et la problématique de la violence

une question d'identité

Recherche exploratoire de récits de vie d'hommes présentant une problématique de violence

**Faculté des lettres et des sciences humaines
Maîtrise en service social,**

Directeur du projet : Roch Hurtubise

Monsieur,

L'étudiant sous-mentionné est à la recherche d'individus de sexe masculin pour qui la colère fait partie de leur vie. Cette émotion vous amène parfois à réagir de façon violente? La violence fait partie de votre vie depuis plusieurs années? Vous avez le goût d'en parler tout en contribuant à une recherche? Si vous répondez aux critères précédents, prenez quelques instants pour lire ce qui suit. Je suis en train d'effectuer une recherche qui a les objectifs suivants :

Comprendre le vécu des hommes présentant un problème de violence; **Explorer** comment ils expliquent leur identité masculine actuelle et passée; **Comprendre** l'impact de leur environnement social immédiat sur leur vie, la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et leurs comportements, afin de comprendre le sens qu'ils donnent à ces derniers; **Amorcer** une réflexion au sujet des pistes d'intervention à privilégier afin de mieux aider les hommes ayant une difficulté au niveau de la violence.

Ce projet de recherche consiste à participer à une **entrevue** de 60-75 minutes, au lieu et au moment de votre choix (lieu privé sans sources de distractions si possible). Votre participation à cette étude et les données recueillies par cette étude sont **entièrement confidentielles** et ne pourront en aucun cas mener à votre identification.

N'hésitez pas à me contacter afin d'obtenir de plus amples informations. Veuillez noter que certaines modalités peuvent être examinées afin de faciliter votre participation à cette recherche.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs,

Etienne Guay
Étudiant à la maîtrise en service social
Université de Sherbrooke

etienne.guay@usherbrooke.ca

ANNEXE 4.1

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet :

La socialisation masculine et la problématique de la violence, une question d'identité?

Recherche exploratoire de récits de vie d'hommes présentant une problématique de violence

Responsable du projet

Etienne Guay, étudiant à la maîtrise au département de service social de l'Université de Sherbrooke, est responsable de ce projet de recherche. Ce projet est sous la direction de Monsieur Roch Hurtubise. Ce dernier peut être joint au numéro de téléphone suivant 1-819-821-1170 ou sans frais au : 1 800 267-8337 au poste 2270, pour toute information supplémentaire ou tout problème relié à cette recherche.

Les Objectifs de ce projet sont :

Comprendre le vécu des hommes présentant un problème de violence; **Explorer** comment ils expliquent leur identité masculine actuelle et passée; **Comprendre** l'impact de leur environnement social immédiat sur leur vie, la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et leurs comportements, afin de comprendre le sens qu'ils donnent à ces derniers; **Amorcer** une réflexion au sujet des pistes d'intervention à privilégier afin de mieux aider les hommes ayant une difficulté au niveau de la violence.

Droit et nature de votre participation

Il est entendu que votre participation à ce projet de recherche sera requise pour une entrevue d'environ 60 à 75 minutes. Cette entrevue aura lieu à l'endroit qui vous convient, selon vos disponibilités. Vous aurez à répondre à des questions traitant de votre enfance, votre adolescence et votre vie au moment présent, en parlant des événements qui ont marqué qui vous êtes aujourd'hui. Cette entrevue sera enregistrée sur un magnétophone numérique. Puisque l'entrevue traite d'événements délicats et personnels, il est possible en tout moment d'arrêter temporairement l'enregistrement si vous en ressentez le besoin.

Avantages pouvant découler de ma participation

Y a-t-il des risques, inconvénients ou bénéfices?

Il est entendu que votre participation à ce projet ne vous apportera aucun avantage direct. Au mieux, l'entrevue vous permettra peut-être d'approfondir votre réflexion personnelle sur votre histoire de vie. Au plan des bénéfices, votre participation pourra contribuer à l'avancement des connaissances au sujet de la socialisation masculine et de la violence.

Inconvénients et risques pouvant découler de ma participation

Les risques associés à votre participation sont minimaux et le chercheur s'engage à mettre en œuvre les moyens nécessaires pour les réduire ou les pallier. Un inconvénient est le temps passé à participer au projet, soit environ 75 minutes. De plus, il se pourrait, lors de l'entretien, que le fait de parler de votre passé vous amène à vivre un stress psychologique. Le cas échéant, vous pourrez prendre une pause pendant l'entrevue ou au besoin, interrompre votre participation. Vous pouvez également être orienté à une des ressources identifiées sur la liste ci-jointe en annexe au formulaire de consentement.

Droit de retrait de participation sans préjudice

Est-il obligatoire de participer?

Non. La participation à cette étude se fait sur une base volontaire. Vous êtes entièrement **libre de participer ou non**, et de vous retirer en tout temps. Vous êtes, à tout moment, libre de mettre fin à votre participation sans avoir à motiver votre décision, ni à subir de préjudice de quelque nature que ce soit.

Advenant que je me retire de l'étude, je demande que les documents audiovisuels ou écrits qui me concernent soient détruits : **Oui** ☐ **Non** ☐

Confidentialité des données et de ma participation à ce projet

Qu'est-ce que le chercheur fera avec les données recueillies?

Les données recueillies par cette étude et votre participation sont **entièrement confidentielles** et ne pourront en aucun cas mener à votre identification. La confidentialité sera assurée en donnant des noms fictifs aux participants, aux gens et aux lieux mentionnés par ces derniers. Les résultats de la recherche ne permettront pas d'identifier les participants. Les résultats seront diffusés par les moyens suivants : articles, thèse, communications, présentation des résultats aux établissements et organismes partenaires, etc. Les données recueillies seront conservées sous clé dans un classeur personnel et les seules personnes qui y auront accès sont le chercheur, Étienne Guay, et le directeur du projet, Monsieur Roch Hurtubise. Elles seront détruites au plus tard le juin 2012 (après une période de 5ans) et ne seront pas utilisées à d'autres fins que celles décrites dans le présent document. Afin de s'assurer que votre participation à ce projet est tenue confidentielle, l'entretien se tiendra à l'endroit de votre choix, en dehors des ressources au sein desquels le recrutement des participants a été effectué.

Résultats de la recherche

Vous serez informé des résultats obtenus par une communication écrite expliquant les conclusions de la présente recherche.

Que faire si j'ai des questions concernant le projet?

Si vous avez des questions concernant ce projet de recherche, n'hésitez pas à communiquer avec moi aux coordonnées indiquées ci-dessous ou avec le Directeur du projet, Monsieur Roch Hurtubise.

Identification du président du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des lettres et sciences humaines

Pour tout problème éthique concernant les conditions dans lesquelles se déroule votre participation à ce projet, vous pouvez en discuter avec le responsable de ce projet ou expliquer vos préoccupations à Mme Dominique Lorrain, présidente du Comité d'éthique de la recherche de la faculté des lettres et sciences humaines en composant le numéro suivant : (819) 821-8000 ou sans frais, le 1-800-267-8337 au poste 62644, ou par courriel : Dominique.Lorrain@Usherbrooke.ca.

Déclaration du responsable

Je, _____, certifie avoir expliqué à la participante ou au participant intéressé(e) les termes du présent formulaire, avoir répondu aux questions posées à cet égard et avoir clairement indiqué à la personne qu'elle reste en tout moment, libre de mettre un terme à sa participation à l'entretien. Je m'engage à garantir le respect des objectifs de l'étude et à respecter la confidentialité.

Signature du responsable du projet _____

Fait à _____, le _____ 2007.

Etienne Guay, étudiant

Directeur du projet : Roch Hurtubise

etienne.guay@usherbrooke.ca

Numéro sans frais à l'Université de Sherbrooke : 1-800-267-8337

Consentement libre et éclairé

J'ai lu et compris le document d'informations au sujet du projet *La socialisation masculine et la problématique de la violence, une question d'identité? Recherche exploratoire de récits de vie d'hommes présentant une problématique de violence*. J'ai compris les conditions, les risques et

les bienfaits de ma participation. J'ai obtenu des réponses aux questions que je me posais au sujet de ce projet. J'accepte librement de participer à ce projet de recherche.

Signature :

Nom : _____

Date : _____

S.V.P. Veuillez signer les deux copies.

Conservez une copie et remettez l'autre au chercheur/ à la chercheuse.

Ce projet a été revu et approuvé par le comité d'éthique de la recherche Éducation et sciences sociales, de l'Université de Sherbrooke. Cette démarche vise à assurer la **protection des participantes et participants.**